LETTRES

DE MADEMOISELLE

DE LESPINASSE.

TOME II.

LETTRES

DE MADEMOISELLE

DE LESPINASSE,

ÉCRITES DEPUIS L'ANNÉE 1773,
JUSQU'A L'ANNÉE 1776;

SUIVIES de deux chapitres dans le genre du *Voyage sentimental* de *Sterne*, par le même Auteur.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez LÉOPOLD COLLIN, Libraire, rue Git-le-Cœur, n° 4.

1809.

DC
135
L5A45
t.2

LIBRARY
NOV 1 1963
UNIVERSITY OF TORONTO

865695

LETTRES

DE MADEMOISELLE

DE LESPINASSE.

LETTRE LXXIX.

11 heures, 1775.

Je ne suis seule que dans ce moment, et il y a deux heures que j'aurois voulu m'occuper de finir cette critique du vicomte de La***; et puis, je suis enlevée depuis douze jours à ce qui m'a le plus intéressée dans ma vie. Eh! mon ami, que la dissipation est bête, que la société est dénuée d'intérêt pour une ame occupée, qu'il y a peu de conversations qui vaillent la peine de sortir de chez soi! j'en suis presque au dégoût de l'esprit; et comme vous disiez, ce qui ne fait que m'éclairer, m'ennuie. Ah! je suis bien malheureuse: ce que j'aime, ce qui me console, met mon ame à la torture par le trouble et les remords.

J'ai donc besoin de souffrir : car je me surprends sans cesse à desirer ce qui me fait mal ; mais, mon ami, ce n'est que par la pensée que vous entendez tout cela : ce n'est donc rien de tout cela que je devrois vous dire ; aussi, ne comptois-je vous écrire que pour vous dire de me renvoyer ou de me rapporter ce volume de Montaigne, que vous avez mis dans votre poche, il y a quelques jours. J'irai vous prendre avant deux heures ; n'ayez point de carrosse. Mon ami, il n'y a de noble, de juste et d'honnête que de se soumettre à sa mauvaise fortune. Je connois tant de gens riches qui vont à pied pour leur plaisir, et tant de gens vieux et infirmes qui ne vont qu'en fiacre ! Je suis bien rabâcheuse, mon ami : c'est la preuve la plus tendre de mon intérêt : car si vous saviez ce que sont pour moi les détails, ce qu'est pour moi le bonheur qu'on obtient à prix d'argent ! Mon Dieu ! ma situation actuelle prouve de reste que j'ai dédaigné la fortune ; elle a sans doute ses avantages, mais que de choses sont préférables ! Bonsoir, mon ami. Que faites-vous dans ce moment ? je vous défie d'être mieux que moi : je suis occupée de ce que j'aime.

Soyez donc prêt avant deux heures.

LETTRE LXXX.

1775.

Ce n'est pas que je vous croie curieux; mais il faut pourtant que je vous dise que je sors à une heure, que je dîne chez M. Turgot, que je vais à *Orphée;* après l'opéra, je vais chez madame Geoffrin jusqu'à minuit, et puis finir ma soirée rue des Capucines. A présent, voulez-vous que j'aille vous prendre pour venir dîner chez M. Turgot? voulez-vous que je vous mène à l'Opéra, ou voulez-vous vous y rendre dans la loge de M. Dangevillers, aux premières sur l'amphithéâtre? Si vous voulez, après *Orphée*, faire une visite à madame Geoffrin, nous vous y mènerons; si vous y voulez passer la soirée, vous la charmerez: voyez ce que vous voulez prendre ou laisser de tout cela. Je suis toujours à desirer de vous voir, je suis toujours bien aise de vous voir; et par une inconséquence qui ne s'explique que par ma folie, je suis toujours fâchée de vous avoir vu. Avez-vous été à temps hier pour donner la main à madame

de***? si elle avoit pu voir votre impatience, elle auroit été bien contente : oh ! c'est votre talent que de contenter ce que vous aimez et sur-tout ce qui vous aime ! Bonsoir.

Je saurai du moins si vous êtes allé à Versailles.

Je veux ravoir mon *Connétable*.

LETTRE LXXXI.

A midi, 1775.

J'étois si éteinte, si refroidie hier au soir de ce que vous étiez arrivé si tard, de ce que je vous avois si peu vu les jours d'avant, que j'ai oublié de vous donner une copie de cette lettre de madame Geoffrin que vous desiriez. Je ne vous ai pas dit non plus que vous auriez un billet pour cet ami que vous ne voulez pas me nommer. Si vous étiez aimable, et sur-tout raisonnable, voici comment vous arrangeriez votre journée de demain : vous dîneriez au Temple, vous verriez là madame de Boufflers, et puis, à six heures, vous viendriez ou à l'Opéra, ou ici; je vous le ferois dire. Je suis bien tentée de ne pas aller dîner chez le comte de C..... : il doit avoir, du moins il s'en flatte, M. Roucher. J'admire de toute mon ame son talent; mais l'emploi qu'il en a fait, m'ennuye : les diamans, l'or, l'arc-en-ciel, tout cela ne touche pas l'endroit sensible de mon ame; un mot de ce que j'aime, son *sommeil* même animent plus

en moi tout ce qui sent et qui pense, que toutes ces richesses factices. Mon ami, je veux vous voir aujourd'hui : venez avant souper. Demain, je vous ferai dire si c'est à l'Opéra ou chez moi que je vous attendrai.

Allons, voilà qui est fait: je ne vous prêterai plus de manuscrits, puisque vous les faites promener; il n'y a donc nulle sûreté avec vous. Enfin, malgré tous vos défauts, il vous reste la confiance, comme vous me le disiez hier, d'être encore bien recherché, bien aimé, et plus mille fois que vous ne pouvez, ni ne voulez y répondre. Bonjour; j'ai tort de vous écrire : cela me répond presque que je ne vous verrai point. Il n'importe qui est-ce qui fournit au trésor royal? il suffit qu'il ne soit pas vide. Mon Dieu! qu'il est dommage qu'étant aussi aimable, vous méritiez aussi peu d'être aimé! Bonjour encore, mon ami; je ne suis pas fade, mais je suis peut-être trop vraie. Je ne sors aujourd'hui qu'à neuf heures du soir. Je parie que vous courez déjà. Il n'y a que trois choses dont vous ne connoissez pas le prix, et que vous jetez par la fenêtre, votre temps, votre talent et votre argent, et de tout le reste, vous en êtes avare.

LETTRE LXXXII.

4 heures, 1775.

Mon ami, voulez-vous que je vous dise de mes nouvelles? je souffre; je ne peux pas dormir, et j'ai la fièvre. Je suis dans le feu, et l'activité de mon ame est dans ma tête: dans cette disposition, que la vie m'est pénible! qu'elle m'est douloureuse! Mon ami, je ne sais par quelle fatalité je suis ramenée sans cesse au désespoir d'avoir perdu M. de M..... je voudrois m'occuper de vous, et je suis entraînée par le desir, par le besoin de le suivre, ou plutôt par celui de me délivrer d'un regret qui me déchire. Mon Dieu! pourquoi m'avez-vous commandé de vivre? pourquoi me faites-vous trouver encore quelques momens de douceur à vous aimer? pourquoi me soutenez-vous? pourquoi me retenez-vous entre la vie et la mort? Ah! laissez-moi achever de mourir, ou faites que mon ame soit assez remplie de vous, pour ne plus sentir le vide affreux qui y a laissé M. de M.... mais, mon ami, je me reproche de vous laisser voir tout ce que je souffre;

pouvez-vous me plaindre ? oui, vous me plaindrez, parce que vous êtes bon et sensible ; vous me plaindrez, parce que vous savez bien que je vous aime, et que je ne suis retenue à la vie que par ce sentiment.

Mon ami, si je ne vous vois pas aujourd'hui, je serai bien malheureuse. Les souffrances physiques ne me sont à charge que parce qu'elles affoiblissent mon ame : elles augmentent le besoin de voir ce que j'aime, et cependant je serois désolée de vous contraindre une minute, et de vous priver de la seule espérance du plaisir ; ne faites donc point d'effort, mon ami, encore moins de sacrifice : je vous verrai quand vous pourrez, et je vous desirerai toujours.

Pardonnez-moi de vous dire que je tremble que cette lettre ne se trouve dans les mains de la première personne qui voudra l'ôter des vôtres. Ce billet d'hier matin ! mon ami, plaignez moi d'avoir à me défier de ce que j'aime à la folie, et du seul homme à qui je m'abandonne sans cesse. Adieu.

LETTRE LXXXIII.

A midi, 1775.

UNE conduite *indigne* et *commune* seroit de vous laisser à votre colère, et à l'opinion que j'ai pu vouloir vous offenser. Mon ami, connoissez-moi mieux, et croyez que je ne saurois craindre, comme vous le dites, d'être compromise, ni même d'être trahie : songez donc que pour quelqu'un qui ne craint pas la mort, et qui loin de la craindre, n'a pas passé vingt-quatre heures depuis six mois sans trouver en soi le desir et la force de la prévenir, songez, mon ami, que, dans cette disposition, mon ame ne peut connoître qu'une espèce de crainte, et elle tient à ma tendresse pour vous : je crains de vous déplaire ; je crains de vous affliger : mais, en honneur, je ne crains rien pour moi : car il y a des momens où je voudrois, au contraire, que vous me réduisissiez au désespoir. Voyez si, après cela, je puis avoir ces petites craintes qui ne sont excitées que par une plate vanité qui fait desirer l'estime qu'on ne mérite pas. Non, mon ami,

je vous le répète, je ne crains rien dans la nature que ma conscience; comme je ne puis la calmer, ni étouffer mes remords, je voudrois mourir; et mon seul regret, en mourant, seroit de vous avoir offensé. Jugez-moi d'après cet aveu sincère du sentiment qui m'anime; et voyez si votre ame doit rester *ulcérée* d'un mouvement condamnable, sans doute, s'il n'étoit pas un effet des deux maladies qui consument ma vie, et qui déchirent mon cœur. Mon ami, je vous l'ai répété souvent, il faut absolument que vous ayez beaucoup, mais beaucoup d'indulgence pour moi; pardonnez-moi donc, non pas mon intention, non pas mon sentiment (car assurément ils ne peuvent point avoir besoin de pardon, à moins que ce ne soit pas l'excès de passion qui les anime); mais pardonnez-moi un accès de folie que je n'ai pu retenir. Votre lettre est injuste: mais elle ne m'a pas ôté l'espérance d'aller encore jusqu'à votre cœur. Dites-moi qu'il m'est fermé à jamais, et je vous rendrai grace: car avec ces mots, vous briserez le seul lien qui me retienne à une vie remplie de regrets, de remords, et où je ne me promets plus d'autre intérêt, ni d'autre plaisir, que celui de vous aimer, sans

espérer que vous puissiez partager mon sentiment. Mais du moins soyez sûr que je ne troublerai point votre bonheur, ni votre dissipation. Je ne vous demanderai jamais des momens que vous croirez mieux employer; et vous serez libre de ne me voir que rarement, sans craindre l'importunité de mes reproches. Mon ami, répétez-moi que vous ne me verrez *jamais* : c'est, je crois, le mot que mon ame est le plus avide d'entendre. Ah! non, je ne crains que de vivre : je mets au pis toute la nature; je me sens si forte, et en même temps si foible, que je vous demande du fond de mon ame, ou d'achever de m'accabler, ou de venir à mon secours. Adieu, mon ami.

Je ne vous dis pas venez me voir, mais je vous avertis seulement que je ne ferai rien de ce que j'avois projetté : je rentrerai à cinq heures, et si je savois où vous dînerez, j'irois vous prendre. J'envoie chez vous, mais vous n'y serez pas; si vous daignez me répondre, je donne ordre qu'on m'apporte votre lettre chez madame de Meulan, où je dîne.

LETTRE LXXXIV.

Onze heures, 1775.

Depuis deux heures, j'attends; enfin la voilà cette brochure. Souvenez-vous donc que l'éloge de la raison vous a fait plaisir; ne revenez pas sur cet avis. Mon ami, en prêchant la modération, votre zèle vous emporte, et il n'y a guère de conversation où vous n'ayez à vous reprocher de vous être compromis sans avoir fait aucune conversion; mais, comme je ne serois pas plus heureuse que vous, je finirai là mon sermon, et je vous dirai que je serai ravie de vous voir. Venez de bonne heure. Songez qu'il y a huit jours que je ne vous ai vu. Devinez si je suis bien charmée de votre billet. Mon Dieu! pourquoi mettez-vous tant d'intérêt et de chaleur à m'accabler, à me faire trouver inconséquente et absurde; et puis, pourquoi êtes-vous de glace pour aller à mon ame? Ah! pourquoi? c'est que vous êtes vrai; c'est que, si vous ne m'aviez pas aimée, vous m'auriez haïe; c'est que le seul malheur, est de nous

être rencontrés : mais puisqu'il est impossible de revenir sur le passé, je vous demande de m'en consoler en venant de bonne heure. Bonjour ; je vous écris en causant avec M. d'Audezy ; cela n'est pas commode.

LETTRE LXXXV.

A midi, 1775.

Mais vraiment, je le crois bien, que vous ne prendrez ni les manières, ni le ton de personne : tout ce qui a une véritable grandeur, n'auroit qu'à perdre à changer ; Alexandre n'auroit peut-être point voulu n'avoir pas le torticoli ; gardez donc tout, mon ami, votre goût, votre légèreté, vos manières, et surtout votre oubli de tout ce qui touche et intéresse ce que vous dites aimer. Par exemple, vous avez un rafinement de délicatesse que je n'ai trouvé qu'en vous : vous ne me verrez pas, parce que cela vous contraint de ne me pas voir seule ! En vérité, cela est d'une tendresse touchante, surtout lorsqu'il vous seroit libre de venir chez moi le matin et à quatre heures : c'est le temps où l'on est presque sûr de me trouver seule. Mais, mon ami, il est bien plus délicat de n'y pas venir, et j'y donne mon consentement : car je ne desire pas plus que vous me faisiez des sacrifices, que vous n'avez envie de m'en faire. L'ex-

ces de votre intérêt se contentera de ces deux mots, *j'ai souffert*. Bonjour; non, ne croyez point que le quartier y fasse rien, *c'est le cœur qui fait tout*, a dit La Fontaine. Adieu donc, à jeudi. Je vis avec mes autres amis; pour vous, je ne fais que vous voir; cela est dans l'ordre.

LETTRE LXXXVI.

A midi et demi, 1775.

On va venir me chercher : je ne vous verrai pas ; je ne saurai pas si vous voulez que j'aille vous prendre.—Savez-vous qu'on donne *Tom Jones avec la Fausse Magie?* cela vous feroit plaisir, et votre plaisir feroit le mien. Ainsi donnez votre soirée à madame de *** et la comédie à moi ; mais surtout décidez-vous: car votre place a bien des *concurrens*. Vous avez eu la bonté de me priver la semaine dernière de deux soirées, sur lesquelles j'avois compté ; cela a monté mon ame à la générosité, et c'est sans rancune que je vous rends votre liberté ce soir. Je me ressens encore de la crise de ma soirée et de ma journée d'hier ; j'ai besoin de solitude, de recueillement, et avec vous je ne trouverois que du trouble. Allez donc passer votre soirée avec ce que vous aimez, avec ce qui vous plaît, avec ce qui vous aime ; et laissez-moi m'abîmer, m'enivrer d'une douleur qui vaut mieux que tous les plaisirs des gens avec qui vous soupiez hier.

Oui, le vice est moins dangereux que ces ames de papier mâché, et ces têtes vides. Le vice indigne, révolte, au lieu que ces gens-là vous séduisent par leurs manières et leur ton, et ils éteignent pour jamais l'esprit, l'ame et le talent. Ah, mon Dieu! ne donnez pas le dégoût à M. Roucher d'être jugé par ces mort-nés, ou ces vivans morts. Ils ne l'entendront pas, et ils blesseront son ame par l'insolence avec laquelle ils lui parleront de sa pauvreté. Ah! vous aviez bien raison de leur dire qu'avec ce talent, on est *plus riche, plus grand et plus heureux* que tout ce qui étoit là. Je vous conterai une générosité de M. de B.... qui vous donnera la mesure de son ame, ou de ce qui la représente. M. Turgot entendra M. Roucher, il le sentira: il est vertueux, et il n'y aura rien à lui dire pour l'obliger. — M. de Vaines m'avait aussi répondu, et moi je vous réponds de lui: vos petits-neveux seront servis, cela est sûr. — Donnez une de ces trois cartes; j'ordonne qu'on me l'apporte à S. Joseph où je dîne, et puis dites que je ne suis pas ingénieuse! J'ai fait votre thême en trois façons; mais au moins, ne m'en rendez qu'une.

LETTRE LXXXVII.

Dix heures et demie, 1775.

Oui, je vous ai impatiemment attendu toute la journée : c'étoit le desir et l'espoir de mon ame ; mais un sentiment plus profond me disoit que je ne vous verrois pas. Si j'écoutois toujours celui-là, mon ame s'éteindroit, ou ma vie finiroit bientôt. Je vous connois si bien, je me sens si coupable, que jamais vous n'entendrez ni plainte, ni reproche. — Je crois que vous faites bien d'aller à Versailles : il faut parler une fois de cette affaire, pour n'en plus parler ensuite. — Madame Geoffrin m'a apporté une estampe pour vous : je vous l'envoie, pour que vous en jouissiez plus tôt. Cette femme est belle, mais, en effet, elle est froide comme une muse. Envoyez donc votre copie à madame Geoffrin : elle est pressée. Quand on est bien jeune et bien vieux, on veut jouir vîte. J'ai été fort souffrante aujourd'hui : c'est l'habitude de ma vie ; on ne doit pas plaindre les maux qui

durent toujours ; c'est bien assez d'être supportée. Bonsoir. A votre retour, il faudroit peut-être aller ou envoyer chez M. Turgot.

LETTRE LXXXVIII.

Sept heures, 1775.

Hier à cette heure-ci, mon ami, je vous attendois et je souffrois; aujourd'hui mon ame est abattue et triste, parce qu'elle n'est pas soutenue par l'espérance de vous voir. Ce que je sens me rappelle ces vers de M. de La Harpe:

Ah! que ne puis-je encor l'attendre,
Dût-il encor ne pas venir!

Mon ami, que je vous plains de ne pas pouvoir partager le sentiment qui m'anime! vous connoîtriez encore une fois le bonheur, mais ce bonheur qui donne l'idée du ciel, et qui donneroit la force de l'acheter par les tourmens de l'enfer. Oui, je le sens, mon ame n'est faite que pour les excès; aimer foiblement m'est impossible: mais aussi, si vous ne me répondez pas, si mon ame ne peut entraîner la vôtre, si vous voulez vivre partagé, s'il vous suffit d'être agité et jamais heureux, je me sens encore assez de ressort

pour renoncer tout-à-fait à vous. Mon ami, vous le savez : toutes les fois qu'on se sent la force et même le desir de mourir, on peut tout prétendre, tout exiger; on ne se donne pas le temps de mériter, d'acquérir par le temps et par des moyens lents, ce qu'on a besoin d'obtenir sur-le-champ. Ce n'est pas le prix de mon bonheur que je mets à être aimée de vous: c'est celui de ma vie; à cette condition, il seroit honteux de me tromper, et il y aura de la générosité à ne me point laisser d'espérance. Mais ce n'est pas un mot de tout cela que je voulois vous dire lorsque j'ai pris la plume: voyez comme on est libre lorsqu'on a l'ame agitée. Je voulois que vous fussiez averti de ne pas venir demain avant midi, parce que je me suis souvenue que j'ai un coiffeur, et qu'il m'est odieux de vous voir avec cette importunité; je serai quitte à midi et demi au plus tard. Fâchez-vous-en, si vous voulez; mais je ne saurais vous exprimer combien je me suis trouvée heureuse que vous vous soyez en allé ce matin : dix minutes plus tard, je ne sais ce que je serois devenue. M. de Magallon est arrivé; et peu de temps après son départ, je me suis trouvé tout-à-fait mal : j'ai eu une violente

attaque de convulsion; ma machine ne peut plus soutenir les mouvemens de mon ame. Je n'en suis ni effrayée, ni inquiète: je ne crains ni la douleur, ni le terme de la douleur; mais, mon ami, expliquez-moi ce qui donne cette force au comble du malheur. Est-ce que les situations désespérées fortifieroient et élèveroient l'ame? en ce cas, il faudroit subir son sort et ne pas se plaindre. —J'ai dans ma chambre une conversation où je ne suis pas tentée de prendre part, mais elle m'importune. Adieu, mon ami. Vous n'aviez pas besoin de me retrouver ce soir, et moi je n'ai pas pu vous quitter de la journée. Quelque dissipé que vous ayez été, quelque plaisir que vous ayez eu, je ne vous envie rien: j'ai été en meilleure compagnie. J'ai été occupée de *Catinat*: j'en ai relu une partie et j'en suis plus charmée, plus contente que je ne peux l'exprimer. A coup-sûr *l'auteur ira loin*. Ce n'est pas assez dire qu'il a du talent, de l'ame, de l'esprit, du génie: il a ce qui manque presqu'à tout ce qui est bon, cette éloquence et cette chaleur qui fait qu'on le sent avant que de le juger. C'est ce qui fait que, sans présomption, je puis louer, approuver avec autant de vérité

que si j'avois de l'esprit et du goût. Je ne sais ni disserter, ni mesurer rien : mais ce qui est beau, enlève mon ame, et alors j'ai raison, quoi que vous en puissiez dire. Adieu, adieu donc.

LETTRE LXXXIX.

1775.

Mon ami, êtes-vous en retraite? M'y mettrez-vous demain? Que je sache du moins à quoi j'employerai ma pensée et mon sentiment : sera ce en regrets ou en attente? Quoi qu'il en soit, l'un et l'autre seront remplis de vous; et soit que vous me priviez, ou que vous me fassiez jouir, je vous aimerai tendrement.

Vous ne m'avez pas dit si vous aviez été à *Gustave*. Autant qu'il m'en souvient, cela est bien mauvais, et écrit d'une manière barbare. Bonsoir. Devinez pour qui je vous quitte. Ah! je quitterois le présent, l'avenir, le monde entier pour vous : il n'y a que mes souvenirs auxquels je tienne plus qu'à la vie, plus qu'à la mort aussi; car ils m'aident à l'attendre.

Cherchez deux de mes lettres que vous avez eu le soin de *serrer* sur votre table.

LETTRE XC.

Dix heures du soir, 1775.

Mon ami, que vous êtes bon, que vous êtes aimable d'avoir bien voulu me dédommager de ce que j'avois perdu ce matin! Si vous saviez aussi comme je vous avois attendu, comme j'avois éloigné, renvoyé tout ce qui pouvoit troubler mon plaisir! comme chaque carrosse qui passoit me donnoit de l'espérance, et puis comme il faisoit mal à mon ame! Mon Dieu! combien je vous aime! que je me sens coupable d'avoir pu vous blesser! Non, mon ami ne me pardonnez pas: punissez-moi; ajoutez, s'il est possible, à ma douleur, à mon regret; il faut que l'extrême malheur mette hors de mesure. Oui, il rend folle, il égare, il rend malade: il a fallu tout cela pour que j'aie pu vous offenser. Depuis trois jours, je ne sentois plus que ce malheur, et j'en serois morte, si vous n'étiez venu à mon secours. Ah! mon ami, vous avez prononcé des mots qui me font encore frissonner, qui navrent mon

cœur : je vous *ai glacé*, il falloit vous *combattre pour me voir*. O ciel ! pourquoi n'étois-je pas anéantie avant que d'entendre des mots qui me donneroient le courage d'aller au-devant de la mort ? Ne me dites plus que je suis condamnée à vous haïr un jour ; mon ami, j'appelle de cet arrêt, et je fais serment par vous que j'aime, par tout ce qui m'est sacré, de ne pas survivre une heure à cet horrible mouvement. Moi, vous haïr ! voyez donc quelle passion, quelle tendresse animent mon ame ! Ah ! si un jour il falloit ne plus vous aimer, mon Dieu ! qu'il me seroit doux de mourir ! Le Ciel m'est témoin que je ne tiens qu'à vous, et que tout ce qu'on me prodigue de soins, de bontés, d'amitié et d'intérêt, n'auroit pas la force de me retenir jusqu'à demain. Mon ami, M. de M.... est toujours à côté de moi, et je vous vois toujours. Si mon ame perdoit de vue cet appui, ce secours, je n'existerois pas une heure. Ah ! lisez donc dans le fond de mon ame : voyez-y plus encore et mieux que je ne vous dis. Peut-on jamais exprimer ce qu'on sent, ce qui anime, ce qui fait qu'on respire, ce qui est plus nécessaire, oui, plus nécessaire que l'air ? car je n'ai pas besoin de

vivre, et j'ai besoin de vous aimer. Mon Dieu! mon ami, à quelle distance êtes-vous! Vous me disiez hier: *Vous avez commencé par me blesser, et vous avez fini par me glacer.* Et moi, je vous réponds : Vous m'avez blessée, et j'ajoute : Vous me mépriseriez, vous me haïriez, que je trouverois encore en moi de quoi vous aimer avec passion. Oui, mon ami, je vous le répète : la mort vient à ma pensée vingt fois par jour, et mon ame n'ose concevoir l'idée de vous aimer moins. Oh! connoissez-moi toute entière; voyez dans mon ame un poison qui me consume, et que je n'ose pas vous faire voir. Ce ne sont pas mes remords, je vous en parle quelquefois : ce n'est pas ma douleur; je m'en suis plainte souvent à vous : mon ami, c'est un mal qui altère ma raison et ma santé; c'est un mal qui rend injuste, qui me rend défiante, qui m'a fait prononcer des choses dont j'ai horreur. Comment ai-je été assez hors de moi pour pouvoir vous dire que j'avois mauvaise opinion de vous? Cela est-il dans la nature? cela peut-il être dans mon cœur? Adore-t-on, rend-on un culte à ce qui ne nous paroît pas un Dieu? Mon ami, il a fallu que ma tête et

mon ame fussent exaltées à un degré bien rare, bien haut, pour être aussi coupable que je l'ai été. Mon Dieu ! j'étois aimée comme je vous aime, et par la créature la plus parfaite; et puis, aurez-vous la force de me dire que je ne vous ai pas aimé, que mon sentiment étoit de la haine? Oui, en effet, j'avois de la haine, mais c'étoit pour moi, c'étoit pour le mouvement irrésistible qui m'entraînoit. Mon ami, regardez-y bien; et vous verrez que, quoique vous ayez été beaucoup aimé sans doute, jamais personne ne vous a aimé avec plus de force, de tendresse et de passion.

LETTRE XCI.

A minuit, 1775.

Eh bien, ne vous l'avois-je pas dit, mon ami? je ne vous verrai pas et je ne vous ai pas vu! Mon Dieu! qu'il est triste de prévoir si juste, et qu'il est douloureux de montrer des regrets à qui ne les partage pas! Je ne sais comment j'ai pu sentir aussi vivement que vous me manquiez : il n'y a qu'à *Iphigénie* où il y ait plus de monde qu'il y en a eu cet après-dîner dans ma chambre ; j'en suis écrasée de fatigue. J'avois d'abord commencé par aller passer une heure avec M. Turgot, et puis encore une heure chez madame de Châtillon ; cela fait bien des marches à monter, et j'étois morte en rentrant. J'avois promis d'aller passer la soirée à S. Joseph, je n'en ai pas eu la force. J'irai demain, si la course du Marais m'en laisse le courage. — Avant dîner je vais voir rue de Cléry des automates qui sont prodigieux, à ce qu'on dit. Quand j'allois dans le monde, je n'aurois pas eu cette curiosité : deux ou trois soupers en donnent

satiété ; mais ceux de la rue de Cléry valent mieux : ils agissent et ne parlent point. Venez-y, en allant au Marais, et je vous dirai là si j'ai la loge de M. le duc d'Aumont. Je dois l'avoir demain ou mardi : j'aimerois mieux demain, parce que nous aurons M. Roucher mardi. Enfin, mon ami, de manière *quelconque*, il faut que je vous voye demain, et beaucoup. Madame de Ch.... ne vous croit point coupable de négligence : elle m'a demandé aujourd'hui si votre retraite duroit encore. Vous croyez bien que je n'ai pas manqué de dire qu'elle avoit été absolue, et delà plus de tort : car ce que les femmes veulent seulement, c'est d'être préférées. Presque personne n'a besoin d'être aimé, et cela est bien heureux : car c'est ce qui se fait le plus mal à Paris. Ils osent dire qu'ils aiment, et ils sont calmes et dissipés ! c'est assurément bien connoître le sentiment et la passion. Pauvres gens ! il faut les louer comme les Liliputiens : ils sont bien jolis, bien gentils, bien aimables. Adieu, mon ami. La confiance que vous m'avez marquée hier au soir à l'occasion de la lettre de madame votre mère, est tout-à-fait aimable.

LETTRE XCII.

A minuit, 1775.

Minuit sonne; mon ami, je viens d'être frappée d'un souvenir qui glace mon sang. C'est le 10 février de l'année dernière que je fus enivrée d'un poison dont l'effet dure encore. Dans cet instant même il altère la circulation de mon sang: il le porte à mon cœur avec plus de violence; il y ramène des regrets déchirans. Hélas! par quelle fatalité faut-il que le sentiment du plaisir le plus vif et le plus doux soit lié au malheur le plus accablant! quel affreux mélange! Ne pourrois-je pas dire en me rappelant ce moment d'horreur et de plaisir: Je vis venir à moi un jeune homme dont les yeux étoient remplis d'intérêt et de sensibilité: son visage exprimoit la douceur et la tendresse; son ame sembloit agitée par la passion. A cette vue je me sentis pénétrée d'une sorte d'effroi, mêlé de plaisir; j'osai lever les yeux, les arrêter sur lui; j'approchai: mes sens et mon ame furent glacés; je le vis devancé, et, pour ainsi dire,

environné par la douleur en habit de deuil, elle tendoit les bras; elle me vouloit repousser, arrêter, et je me sentois entraîner par un attrait funeste. Dans le trouble où j'étois: Qui es-tu, lui dis-je, ô toi qui fais pénétrer dans mon ame tant de charme et d'effroi, tant de douceur et tant d'alarmes! quelle nouvelle m'apportes-tu? Infortunée, me dit-elle avec l'air sombre et un accent douloureux, je serai, je ferai ton sort, celui qui animoit ta vie vient d'être frappé par la mort..... Oui, mon ami, j'entendis ces funestes mots; ils se sont gravés dans mon cœur; il en frémit encore, et il vous aime!...—En grace, que je vous voye demain; je me sens pénétrée de tristesse et de trouble. Ah, mon Dieu! il y a un an qu'à pareille heure, M. de M.... fut frappé du coup mortel; et moi, dans le même instant à deux cents lieues de lui, j'étois plus cruelle et plus coupable que les ignorans barbares qui l'ont tué. Je meurs de regrets: mes yeux et mon cœur sont pleins de larmes. Adieu, mon ami. Je n'aurois pas dû vous aimer.

LETTRE XCIII.

Six heures du matin, 1775.

Vous souvenez-vous de vos derniers mots? vous souvenez-vous où vous m'aviez mise, et où vous croyez m'avoir laissée? Eh bien, je dois vous dire que, revenue bientôt à moi-même, je me suis *relevée*, et que je ne me suis pas vue une ligne plus bas qu'une heure avant, où j'étois debout et de toute ma hauteur. Et ce qui vous étonnera peut-être, c'est que de tous les mouvemens qui m'ont entraînée vers vous, le dernier est le seul dont je n'ai point de remords. Et savez-vous pourquoi? c'est qu'il y a un excès dans la passion qui justifie une ame qui a également horreur de ce qui est vil et malhonnête. Dans cet abandon, dans ce dernier degré d'abnégation de moi et de tout intérêt personnel, je vous ai prouvé qu'il n'y avoit qu'un malheur dans la nature qui ne me parût pas supportable, vous offenser et vous perdre; cette crainte m'auroit fait donner ma vie. Et comment regretterois-je d'avoir prouvé et prononcé

avec force un sentiment qui me fait vivre et mourir depuis un an? Non, mon ami: malgré vos expressions, je ne me sens point humiliée; et c'est parce que je vous crois honnête, que je ne me crois pas coupable. Ne croyez point que je me fasse une fausse conscience, que je cherche à me justifier; non, mon ami, le sentiment qui m'anime, dédaigne l'orgueil et la mauvaise foi; et si vous m'accusez, je me tiens condamnée pour jamais: votre estime m'est plus chère que la mienne.

Je suis si sûre de votre honnêteté, je connois tellement votre bonté, que je suis certaine qu'avant de vous endormir, vous vous êtes promis de me voir aujourd'hui. Je vous remercie de ce mouvement; mais je vous demande de ne me pas voir: mettez-y de la délicatesse et de la pitié. J'ai besoin de laisser reposer mon ame: vous lui faites éprouver des excès qu'elle n'avoit jamais connus, et où ma seule pensée n'auroit pas pu atteindre. Ah, mon Dieu! que le grand malheur est redoutable! il n'y a plus ni borne, ni mesure. Ah! j'ai besoin de repos, laissez-moi me calmer: je vais prendre deux grains d'opium; en engourdissant mon sang, mes

idées se troubleront, mon ame s'affaissera, et peut-être que j'oublierai que vous n'avez point répondu à mon cœur, que vous ne m'avez pas dit un mot qui pût me consoler et me rassurer dans toute cette soirée d'hier! Adieu, mon ami; ne venez pas, et, d'après ma prière, ne trouvez point mauvais que ma porte soit fermée, elle le sera pour tout le monde. Je suis si foible, que l'effet de l'opium absorbe toutes mes facultés, mais il suspend mes maux; il m'ôte la partie de mon existence qui me fait sentir et souffrir. Adieu. Je me sépare de vous pour vingt-quatre heures. Si, par un malheur que je ne veux pas prévoir, la soirée d'hier avoit.... non, je n'ose achever. Mon ami, j'entrevois un moyen de réparer: je me punirois, je sais souffrir, et je me condamnerois à ne vous dire jamais ce que je prononce dans ce moment avec tendresse et passion: *Je vous aime.*

LETTRE XCIV.

Onze heures, 1775.

Jugez de mon malheur : je me sentois une répugnance mortelle à ouvrir votre lettre; si je n'avois craint de vous offenser, j'allois vous la renvoyer. Quelque chose me disoit qu'elle irriteroit mes maux, et je voulois me ménager. La souffrance continuelle de mon corps affaisse mon ame; j'ai encore eu la fièvre, je n'ai pas fermé l'œil, je n'en puis plus. De grace, par pitié, ne tourmentez plus une vie qui s'éteint, et dont tous les instans sont dévoués à la douleur et aux regrets. Je ne vous accuse point, je n'exige rien, vous ne me devez rien : car, en effet, je n'ai pas eu un mouvement, pas un sentiment auquel j'aie consenti; et quand j'ai eu le malheur d'y céder, j'ai toujours détesté la force ou la foiblesse qui m'entraînoit. Vous voyez que vous ne me devez aucune reconnoissance, et que je n'ai le droit de vous faire aucun reproche. Soyez donc libre, retournez à ce que vous aimez, et à ce qui

vous convient plus que vous ne croyez peut-être. Laissez-moi à ma douleur, laissez-moi m'occuper sans distraction du seul objet que j'ai adoré, et dont le souvenir m'est plus cher que tout ce qui reste dans la nature. Mon Dieu ! je ne devrois pas le pleurer, j'aurois dû le suivre : c'est vous qui me faites vivre, qui faites le tourment d'une créature que la douleur consume, et qui emploie ce qui lui reste de forces à invoquer la mort. Ah ! vous en faites trop et pas assez pour moi. Je vous le disois bien il y a huit jours, vous me rendez difficile, exigeante : en donnant tout, on veut obtenir quelque chose. Mais, encore une fois, je vous pardonne, et je ne vous hais point : ce n'est pas par générosité que je vous pardonne, ce n'est pas par bonté que je ne vous hais pas ; c'est que mon ame est lasse, qu'elle meurt de fatigue. Ah ! mon ami, laissez-moi, ne me dites plus que vous m'aimez : ce baume devient du poison, vous calmez et déchirez ma plaie tour à tour. Oh ! que vous me faites mal ! que la vie me pèse ! que je vous aime pourtant, et que je serois désolée de mettre de la tristesse dans votre ame ! Mon ami, elle est trop partagée, trop dissipée, pour

que le vrai plaisir y puisse pénétrer. Vous voulez que je vous voie ce soir; et bien, venez donc..... Le bon Condorcet est resté avec moi ; j'étois morte.

J'ai retenu votre commissionnaire, parce que Tenon m'a interrompue; il m'a trouvé encore de la fièvre. Bonjour. Il est midi, et vous serez sorti; et puis, vous me gronderez, si je crains les effets de votre négligence, et de pis que cela encore!

LETTRE XCV.

Onze heures, 1775.

QUAND on chérit la bonté, et sur-tout quand on aime, il ne faut être ni difficile, ni injuste. Ainsi, mon ami, je ne vous accuserai point, je ne me plaindrai pas. Ah! non, vous n'avez pas tort, et l'abandon où vous m'avez laissée aujourd'hui a été involontaire; vous vous le serez reproché; peut-être aurez-vous eu assez de bonté pour dire : Elle souffre, et c'est moi qui suis la cause de son mal. Mon ami, si votre cœur a senti ces mots, vous êtes trop puni, et je serai trop vengée; mais ne serai-je pas plus heureuse demain? ne dînerai-je pas avec vous? ne vous verrai-je point? Je compte aller voir M. Turgot jeudi; je propose à M. de Vaines de me mener à Versailles, et vous aussi, si cela vous convient. Si cet arrangement n'a pas lieu, l'envoyé palatin m'a offert de me mener, et si vous pouvez, et si vous voulez, je dirai comme dans Démocrite : *Nous allons à la Cour, on t'a mis du voyage.* M. de

Condorcet et M. d'Alembert y vont demain; ce dernier lui lira des éloges. M. Roucher lui a dit aujourd'hui son poëme; voilà deux bonnes journées : il aura peu parlé, et il aura eu du plaisir. — Mon ami, si vous ne me voyiez pas aussi enflée d'orgueil que la grenouille, je vous dirois que M. Turgot m'a fait prier de lui porter mes précieuses rapsodies, et je lui fais dire demain que cette bonne fortune ne sauroit lui manquer. — Mon Dieu! si je vous avois vu, j'aurois passé une journée bien douce, oui, paisible comme *Gessner*. J'ai eu des nouvelles de M. Turgot toutes les heures; le comte de Schomberg, à lui seul, m'a écrit trois fois, et toujours pour me rassurer, en me disant vrai pourtant. J'ai dîné tête-à-tête avec une personne qui est malheureuse: par conséquent, voilà de l'intérêt; et puis, à trois heures, j'ai été faire le tour des Tuileries. Oh! qu'elles étoient belles! le divin temps qu'il faisoit! l'air que je respirois me servoit de calmant; j'aimois, je regrettois, je desirois : mais tous ces sentimens avoient l'empreinte de la douceur et de la mélancolie. Oh! mon ami, cette manière de sentir a plus de charme que l'ardeur et les secousses de la passion; oui, je

crois que je m'en dégoûte : je ne veux plus aimer *fort ;* j'aimerai doucement, mais jamais foiblement ; et vous le croyez bien, puisque c'est vous que j'aime. — Je suis rentrée à quatre heures et demie, j'ai été seule jusqu'à six ; et savez-vous comment j'ai trompé l'attente où j'étois? c'est en relisant vos lettres depuis le 1er janvier, je les ai mises en ordre : enfin, en ne vous voyant pas, j'ai été vivement, tendrement occupée de vous ; et puis sont arrivées six ou sept personnes, qui m'avoient consacré leur *mardi-gras.* Elles étoient lasses de se divertir, elles vouloient avoir le plaisir de la conversation, de la liberté, du repos, et nous jouissions de tout cela : car j'étois encore soutenue par l'espoir de vous voir, j'espérois. Ah ! quand j'ai entendu sonner neuf heures, j'ai tourné à la mort, et mon silence a averti tout le monde de me quitter à neuf heures et demie. Mais je suis folle, ou plutôt imbécille de vous fatiguer d'une journée où vous n'avez pas voulu prendre part un seul instant. Adieu, mon ami ; faites-moi savoir ce que vous voulez, ce que vous pouvez pour jeudi. Je vous crois trop homme du monde pour manquer le bal de cette

nuit; pour moi, j'aime mieux respirer l'air doux et pur des Tuileries, à l'heure où l'on y est presque seul. Ah! c'est que mon ame me fournit encore plus que ne peuvent vous fournir tout votre esprit et tout votre talent. Mais adieu.

LETTRE XCVI.

Onze heures du soir, 1775.

Mon ami, le mal vient de plus loin : vous souvenez-vous de ces mots : *Oh! ce n'est pas madame de*** que vous avez à craindre, mais....* et le ton avec lequel ils furent prononcés, et le silence qui suivit, et la réticence et la résistance? Mon Dieu! en faut-il tant pour porter le trouble et la douleur dans une ame agitée? Joignez à cela, le desir que vous aviez de me quitter; et pour qui étiez-vous si pressé? Pouvois-je me calmer? je vous aimois, je souffrois, et je m'accusois. J'ai été à votre porte ce matin, la tristesse étoit dans mon ame; je vous ai vu, et le plaisir s'est mêlé à la disposition de mélancolie qui me pénétroit. Et puis j'ai vu que vous mettiez de l'acharnement à me confondre; et puis j'ai cru tout ce que vous avez supposé. Je vous avois entendu nommer.... Alors ce que vous lisiez m'a paru odieux, et c'étoit vous qui me le faisiez trouver tel. Je croyois vous gêner, vous retenir, vous contraindre, et mon ame en étoit à la torture. Eh bien! mon

ami, je vous demande pardon de vous avoir soupçonné une fois injustement ; c'est la défiance attachée au malheur. Combien de fois aurois-je pu me plaindre ; combien de fois vous ai-je caché mes larmes ! Ah ! je le vois trop bien : on ne sauroit ni retenir, ni ramener un cœur qui est entraîné par un autre penchant ; je me le dis sans cesse, quelquefois je me crois guérie ; vous paroissez, et tout est détruit. La réflexion, mes résolutions, le malheur, tout perd sa force au premier mot que vous prononcez. Je ne vois plus d'asile que la mort, et jamais aucun malheureux ne l'a invoquée avec plus d'ardeur. Mon Dieu ! vous me feriez chérir M. Marmontel, non parce qu'il m'a louée, mais parce qu'il vous a dit que je vous aime. Ah ! mon ami, mon malheur, c'est que vous n'avez pas besoin d'être aimé comme je sais aimer. Je retiens la moitié de mon ame : sa chaleur, son mouvement vous importuneroit, et vous éteindroit tout-à-fait ; le feu qui n'échauffe pas, incommode. Ah ! si vous saviez, si vous lisiez comme j'ai fait jouir une ame forte et passionnée, du plaisir d'être aimée ! Il comparoit ce qui l'avoit aimé, ce qui l'aimoit encore, et il me disoit sans cesse : « Oh ! elles

ne sont pas dignes d'être vos écolières ; votre ame a été chauffée par le soleil de Lima, et mes compatriotes semblent être nées sous les glaces de la Laponie ». Et c'étoit de Madrid qu'il me mandoit cela. Mon ami, il ne me louoit pas, il jouissoit ; et je ne crois point me louer, quand je vous dis qu'en vous aimant à la folie, je ne vous donne que ce que je ne puis pas garder ou retenir.

Je viens d'être interrompue par une lettre de M. de Vaines. Il m'inquiète, il me mande qu'il faut que M. d'Alembert soit chez lui avant huit heures, et qu'il lui porte son éloge de l'abbé de Saint-Pierre ; il ajoute, *cela est important.* Je meurs de peur qu'on ne trouble le repos de mon ami. Ah ! j'en serois désolée ; je voudrois ajouter à mes maux tous ce qu'il doit souffrir. La haine et les dévots veillent toujours. J'ai une impatience extrême d'être à demain, et je sens que je ne fermerai pas l'œil : plus j'abandonne mon propre bonheur, et plus celui de mes amis m'est cher. Je ne puis exprimer mon affection pour M. de Condorcet et M. d'Alembert, qu'en disant qu'ils sont identifiés avec moi : ils me sont nécessaires comme l'air pour respirer ; ils ne troublent pas mon ame : mais ils la

remplissent. Enfin je voudrois être à demain matin. Mais, mon Dieu ! si ce desir, si ce besoin avoit un autre principe, si ce n'étoit pas l'amitié, qui.... Ah ! je serois une indigne créature, et je haïrois le sentiment de la passion. Non, non, je ne puis pas le haïr : il m'a encore enlevée ce soir à ce que je souffrois ; j'ai encore entendu *le mois de septembre*. Oh ! que cela est beau ! que cela est grand ! que cela est sublime ! Mais, mon ami, vous manquiez à mon plaisir, votre présence le rend plus vif, plus fort, plus profond. Ah ! dans tous les temps, dans toutes les dispositions, mon ame a besoin de vous. Je ne suis rentrée qu'à sept heures et demie ; j'ai trouvé mes amis qui m'attendoient, M. Roucher y étoit, il n'est point allé à Versailles. Je voudrois être à demain matin ; mais c'est vous voir en courant. Cependant je serai seule demain, car madame de Ch.... garde sa chambre ; elle vouloit que j'allasse passer la soirée avec elle. Eh, bon Dieu ! mes soirées sont à M. de M. ou à vous : c'est le temps de la journée qui m'est le plus cher. Si je n'avois craint une méprise, j'aurois donné cette lettre au laquais de M. de Vaines. Bonsoir.

LETTRE XCVII.

Onze heures du soir, 1775.

Mon ami, vous ne sentez pas le besoin de me voir ; peut-être même ai-je été importune à votre pensée. Vous avez repoussé un souvenir qui venoit troubler votre plaisir. Ah ! que je vous plains de n'être pas tout entier, ou à ce qui vous plaît, ou à ce qui vous aime ! ce partage ôte le charme et le plaisir qui tiennent au sentiment, et il doit désoler une ame honnête. Je ne vous accuse point, je ne me plains pas ; mais je m'afflige de ma foiblesse. Non, mon amour-propre ne peut point me donner de force contre vous ; *je vous aime :* tout intérêt personnel se tait à ces mots. Mais c'est vous, c'est votre bonheur qui m'inspire du courage et de la générosité. Oui, mon ami, je peux vous céder à ce que vous aimez ; mais par ce sacrifice, je dois obtenir de vous de ne plus chercher à nourrir dans mon ame un sentiment qui en feroit le désespoir. Mon ami, je le sais, il ne vous est plus libre de m'aimer. Rendez du repos à

votre ame; ne passez pas votre vie à vous reprocher ce que vous faites: cessez d'inquiéter ce que vous aimez, et n'offensez plus ce qui vous aime, et qui prévient votre goût, vos desirs, votre volonté, en un mot, qui vous fait le sacrifice de vous à vous-même. Mon Dieu! comment pourrois je croire qu'il ne vous en coûteroit pas beaucoup pour me tromper? Ah! si vous n'avez pas assez de force pour faire mon bonheur, du moins il est certain que vous êtes assez honnête pour être affligé de faire mon malheur. Mon ami, croyez-en un cœur qui est tout à vous, et qui ne respire que pour vous. Ne combattez plus, abandonnez-vous à votre penchant: du moins il me restera la pensée consolante que j'ai fait quelque chose pour votre bonheur; et dans la situation forcée où vous me mettez, j'ai à me reprocher de le troubler. Ah! délivrez-moi et du mal que je vous fais, et de celui que vous me faites. Mon ami, soyez de bonne foi, je vous en conjure; que faut-il faire pour mériter d'entendre la vérité? Dites, rien ne me sera impossible, écoutez le cri de votre ame, et vous cesserez de déchirer la mienne. Oui, je peux me passer d'être aimée, et il m'est affreux de douter

de vous, de vous soupçonner : estimez-moi assez pour ne me pas tromper ; je fais serment, par ce qui m'est le plus cher, par vous, de ne jamais vous faire repentir de m'avoir dit vrai. Je vous aimerai pour le trouble et la peine que vous m'aurez épargnés ; jamais vous n'entendrez un reproche. En vous perdant, je ne veux pas conserver le droit de me plaindre, ni même celui de vous intéresser.

Mon ami, je sais que vous avez été charmé de l'opéra : madame d'Héricourt et le comte de Creutz sont venus m'en dire des nouvelles ; je ne les ai pas écoutés, parce que c'étoit vous que j'aurois voulu entendre. D'ailleurs l'abbé de B..... venoit de me troubler en me parlant de vous ; il prétend qu'on lui a dit que j'étois folle de vous ; ce sont ses expressions, et il a ajouté : *non, je ne suis pas méchant, ce n'est ni un piége, ni une vengeance.* Je suis restée confondue, et heureusement on a annoncé dans le même instant l'archevêque de Toulouse. Que pensez-vous de cela ? je ne sais si je cherche à me rassurer, mais je crois que c'est un artifice de l'abbé de B...., auquel j'ai donné lieu : je vous dirai comment. — J'ai vu M. Turgot qui m'a dit qu'il se reprochoit de ne vous avoir

pas répondu : il a été très-flatté de votre lettre. Il en a reçu une charmante de Voltaire, qui lui dit, *vous serez accablé de complimens vrais, etc.* — J'ai fait demander à madame de Luxembourg quel jour revenoit madame de Boufflers ; c'est lundi. Je n'ose pas me flatter de dîner demain avec vous : mais je ne puis m'empêcher de le desirer, quoique ce soit peut-être un vœu contre votre plaisir. Si vous avez été chez le comte de Broglie, mon ami, il est bien mal de ne pas m'avoir donné un moment ; vous êtes cause que je n'ai écouté l'archevêque d'Aix qu'avec distraction : je vous attendois, comment pouvois-je être à lui ? Bonsoir. Je sens que l'abbé de B.... a raison, mais il a tort de me le dire. J'ai vu vingt personnes aujourd'hui, et elles n'ont pu me distraire du besoin que j'avois de vous voir. Qu'avez-vous fait ? où avez-vous soupé ? vous êtes-vous souvenu que je vous aimois ? pouvois-je dire au moins comme dans Oreste, *le cœur est pour Pyrrhus, et les vœux pour Oreste.* Mais adieu. Je ne veux que la vérité : songez encore une fois que vous me la devez sans détour, sans modification, telle enfin qu'elle est dans votre ame.

LETTRE XCVIII.

Samedi, onze heures, 1775.

Je ne m'y attendois pas : j'avois au fond de l'ame l'impression douloureuse de ces cruels mots : *nous ne pouvons pas nous aimer*, et j'y répondois avec toute la force qui me reste : *je ne peux pas vivre.* Mon ami, tout ce que je souffre, tout ce que je sens est inexprimable : il me paroît impossible de n'y pas succomber ; je sens l'épuisement de ma machine, et il me semble que je n'ai qu'à me laisser aller pour mourir. Cependant je suis mieux ce soir : j'ai été trois heures dans le bain ; j'en suis sortie presque éteinte, mais avec une douleur fixe dans la poitrine qui ne m'a pas quittée. J'étois avec M. d'Andezy et le baron de K.... ils se sont en allés pour me laisser répondre, et ils ne savent pas à qui. Bonsoir. Vos soins, votre inquiétude me persuadent que, quoi que vous en disiez, *nous pouvons nous aimer.* A demain ; je vous attends déjà.

LETTRE XCIX.

Mardi, onze heures du soir, 1775.

J'ai refusé d'aller passer la soirée avec deux personnes qui s'aiment, pour parler à ce que j'aime, pour m'en occuper avec plus de repos et de plaisir que je n'en aurois eu avec du monde. On n'auroit pas eu le pouvoir de me distraire tout-à-fait; mais c'est un mal que d'être détourné de ce qui plaît et intéresse. Mon ami, la solitude a un grand charme pour une ame occupée : oh, mon Dieu! que l'on vit *fort* lorsqu'on est mort à tout, excepté à un objet qui est l'univers pour nous, et qui s'empare tellement de toutes nos facultés, qu'il n'est plus possible de vivre dans d'autres temps que dans le moment où l'on est! Eh! comment voulez-vous que je vous dise si je vous aimerai dans *trois mois?* Comment pourrois-je, avec ma pensée, me distraire de mon sentiment? Vous voudriez que, lorsque je vous vois, lorsque votre présence charme mes sens et mon ame, je pusse vous rendre compte de

l'effet que je recevrai de votre mariage ; mon ami, je n'en sais rien, mais rien du tout. S'il me guérissoit, je vous le dirois, et vous êtes assez juste pour ne m'en pas blâmer. Si, au contraire, il portoit le désespoir dans mon ame, je ne me plaindrois pas, et je souffrirois bien peu de temps. Alors vous seriez assez sensible et assez délicat pour approuver un parti qui ne vous coûteroit que des regrets passagers, et dont votre nouvelle situation vous distrairoit bien vîte; et je vous assure que cette pensée est consolante pour moi : je m'en sens plus libre. Ne me demandez donc plus ce que je ferai lorsque vous aurez engagé votre vie à une autre. Si je n'avois que de la vanité et de l'amour-propre, je serois bien plus éclairée sur ce que j'éprouverai alors. Il n'y a guère de méprise aux calculs de l'amour-propre, il prévoit assez juste : la passion n'a point d'avenir ; ainsi en vous disant : je vous aime, je vous dis tout ce que je sais et tout ce que je sens. Je n'attache aucun prix à cette constance que commandent la raison et plus souvent encore de petits intérêts de société et de vanité que je méprise de toute mon ame. Je n'estime guère davantage ce plat courage

qui fait souffrir lorsqu'on peut l'empêcher, et qui fait employer sa raison et sa force à convertir un sentiment vif en une habitude froide. Tout ce manège avec soi-même, toute cette conduite avec ce que l'on aime me paroît l'exercice de la fausseté et de la dissimulation, les ressources de la vanité et les besoins de la foiblesse. Mon ami, vous ne trouverez rien de tout cela en moi; et ce n'est pas la suite de la réflexion, c'est l'habitude de ma vie, de mon caractère, de ma manière d'être et de sentir; en un mot, c'est toute mon existence, qui me rend la société et la contrainte impossibles. Je sens bien que si vous aviez à créer en moi une disposition, ce ne seroit pas le résultat de tout ceci qui la composeroit: vous me formeriez un caractère plus analogue au parti que vous allez prendre; ce n'est pas de la roideur et de la force qu'on veut trouver dans les victimes, c'est de la foiblesse et de la soumission. Oh! mon ami, je me sens capable de tout, excepté de plier; j'aurois la force d'un martyr, pour satisfaire ma passion ou celle de la personne qui m'aimeroit: mais je ne trouve rien en moi qui me réponde de pouvoir jamais faire le sacrifice de mon senti-

ment. La vie n'est rien en comparaison, et vous verrez si ce ne sont là que les discours d'une tête exaltée. Oui, peut-être ce sont là les pensées d'une ame exaltée, mais à laquelle appartiennent les actions fortes. Seroit-ce à la raison qui est si prévoyante, si foible dans ses vues, et même si impuissante dans ses moyens, que ces pensées pourroient appartenir? Mon ami, je ne suis point raisonnable, et c'est peut-être à force d'être passionnée que j'ai mis toute ma vie tant de raison à tout ce qui est soumis au jugement et à l'opinion des indifférens. Combien j'ai usurpé d'éloges sur ma modération, sur ma noblesse d'ame, sur mon désintéressement, sur les sacrifices prétendus que je faisois à une mémoire respectable et chère et à la maison d'Alb...! Voilà comme le monde juge, comme il voit. Eh, bon Dieu! sots que vous êtes, je ne mérite pas vos louanges: mon ame n'étoit pas faite pour les petits intérêts qui vous occupent; toute entière au bonheur d'aimer et d'être aimée, il ne m'a fallu ni force, ni honnêteté pour supporter la pauvreté, et pour dédaigner les avantages de la vanité. J'ai tant joui, j'ai si bien senti le prix de la vie, que, s'il falloit recommencer,

je voudrois que ce fût aux mêmes conditions. Aimer et souffrir, le ciel, l'enfer, voilà à quoi je me dévouerois, voilà ce que je voudrois sentir, voilà le climat que je voudrois habiter; et non cet état tempéré dans lequel vivent tous les sots et tous les automates dont nous sommes environnés.—Mon ami, quand j'ai pris la plume, c'étoit dans l'intention de continuer de vous peindre, et voilà que, par une personnalité détestable, j'ai changé d'objet, et que je me suis peinte moi-même, en me laissant aller, comme une insensée, à tout ce qui m'anime: mais c'est par vous que je le suis, c'est par le sentiment le plus vif et le plus tendre; j'ai donc bien fait de m'y livrer. Je ne sais pas si je vous enverrai, ou si je vous remettrai ce long bavardage; oui, je vous le remettrai. Si j'envoyois, je craindrois que vous ne m'apprissiez que vous dînez chez M. de Beauveau; que cela seroit mal!

LETTRE C.

A minuit, 1775.

O que de douceurs et de plaisirs peut encore éprouver une ame enivrée de passion! Mon ami, je le sens, ma vie tient à ma folie: si je devenois calme, si j'étois rendue à la raison, je ne pourrois pas vivre vingt-quatre heures. Savez-vous le premier besoin de mon ame, lorsqu'elle a été violemment agitée par le plaisir ou la douleur? c'est d'écrire à M. de M..... je le ranime, je le rappelle à la vie, mon cœur se repose sur le sien, mon ame se verse dans la sienne; la chaleur, la rapidité de mon sang brave la mort: car, je le vois, il vit, il respire pour moi, il m'entend, ma tête s'exalte et s'égare au point de n'avoir plus besoin d'illusion, c'est la vérité même: oui, vous ne m'êtes pas plus sensible, pas plus présent que vient de me l'être, pendant une heure, M. de M..... O divine créature! il m'a pardonné, il m'aimoit. Mon ami, ce que je viens d'éprouver est encore une suite de la

secousse que mon ame a reçue cet après-dîner. Mon Dieu ! il faut chérir, adorer le talent qui semble vous donner une nouvelle existence. Oh ! non, je ne suis pas assez grande, assez forte pour louer ce don du Ciel ; mais il me reste assez de sensibilité et de passion pour en jouir avec transport, et pour en rapporter le mouvement et le sentiment à l'objet qui a animé ma vie, et qui la soutient encore. Ah ! quel bonheur que d'aimer ! c'est le seul principe de tout ce qui est beau, de tout ce qui est bon et grand dans la nature. Mon ami, M. Roucher a aimé, c'est la passion qui l'a rendu sublime. Mais mon cœur fond de tristesse, lorsque je viens à penser que cet homme rare, ce prodige de la nature, connoît la misère, qu'il en souffre pour lui et dans ce qu'il aime. Ah ! cet excès de pauvreté éteint l'amour, et il faut un miracle pour conserver l'énergie et le ressort qu'il y a dans ses vers ; son ame est de feu, et nulle part on ne sent qu'il soit abattu par le malheur. Je ne sais si c'est foiblesse, mais je viens de fondre en larmes, en sentant l'impuissance où je suis de venir au secours de cet homme. Ah ! si mon sang pouvoit se changer en or !

sa femme et lui auroient connu le bonheur ce soir. Que ne puis-je animer l'ame du comte de C....., quel emploi il feroit de sa richesse ! Ah ! si M. de M..... vivoit, avec quel plaisir, avec quel transport il auroit satisfait mon cœur ! Oui, c'est avec des larmes de sang qu'il faut pleurer un tel ami ; en l'adorant, c'étoit rendre hommage à la vertu. Mais adieu, mon ami. Vous ne pouvez pas être au ton de mon ame : vous me jugez, et je sens. Vous venez d'être distrait et engourdi par la dissipation, et moi je viens d'être enivrée par la passion : mes forces en sont épuisées, et je ne sais où j'ai trouvé celle de griffonner aussi longuement. Adieu.

Si vous n'avez pas changé d'avis, j'irai vous prendre demain à cinq heures, chez M. d'Argental ; mais sur-tout, mon ami, point de complaisance, point de sacrifice : je ne le mérite pas, et vous le savez bien.

LETTRE CI.

Dix heures, 1775.

Je disois comme Mahomet : *L'.... seul me console, il est ma récompense ;* et pour vous citer à vous-même, je vous dirai : *si mon ami m'afflige, il essuiera mes larmes.*

Vous voilà donc avec la fièvre ! cela m'afflige. — On vient de me dire qu'on vous a vu chez un peintre en émail, et que vous étiez frappant de ressemblance. Cette jeune personne mérite bien le sacrifice que vous lui avez fait du temps qu'il a fallu pour vous peindre en émail ; mais votre vie sera à elle, il est généreux d'en avancer le moment.

Je l'ai trouvée charmante, et bien digne de l'intérêt qu'elle vous inspire ; la manière, la figure et le ton de sa mère sont également aimables et intéressans. Oui, vous serez heureux ; je vous sais gré du hasard qui me les a fait rencontrer. Bonsoir.

LETTRE CII.

Onze heures, 1775.

Mon ami, que m'avez-vous fait? je me sens si profondément triste, si malheureuse, tellement accablée du poids de la vie, qu'il faut que ce redoublement de mal-aise et de douleur me vienne de vous. La crainte que vous me causez, la défiance que vous m'inspirez, sont deux supplices qui mettent sans cesse mon ame à la torture, et ce genre de tourment suffiroit pour me faire renoncer à votre affection, ou du moins à ce qui y ressemble. Je ne sais quel affreux plaisir vous trouvez à porter le trouble dans mon ame : jamais vous ne cherchez à me rassurer, et même en me disant vrai, vous y mettez l'accent de quelqu'un qui trompe. Eh, mon Dieu! que j'ai mal à l'ame! que je souhaite passionnément d'être délivrée, il n'importe par quel moyen, de la disposition où je suis! J'attends, je desire votre mariage; je suis comme les malades condamnés à une opération : ils voyent leur guérison,

et ils oublient le moyen violent qui doit la leur procurer. Mon ami, délivrez-moi du malheur de vous aimer. Il me semble si souvent qu'il n'y a presque rien à faire pour cela, que je me sens une sorte de honte d'y avoir pu mettre l'intérêt de ma vie ; mais plus souvent encore je me sens tellement enchaînée, garottée de toutes parts, que je n'ai plus un mouvement de libre : c'est alors que la mort me paroît la seule ressource et le seul secours que j'aie contre vous. — Je ne voulois que vous dire de ne pas venir chez moi aujourd'hui, et je crois que c'étoit bien votre intention. Je passe la soirée chez madame de B...., je vais à *Orphée*, et dans l'intervalle du souper à l'Opéra, je vais chez madame de Chatillon, qui est toujours malade. Vous n'avez pas voulu dîner demain avec moi ; vous trouvez que c'est trop de deux dîners dans une semaine ; mercredi, vous me direz de même : eh bien ! faites donc tout ce qu'il vous plaira, je ferai de mon mieux pour que cela me plaise aussi. Adieu.

Après avoir reçu votre lettre.

Par quel genre de poison vous ranimez ma vie ! Est-ce donc un bien que de sentir un

instant le plaisir et le bonheur, lorsqu'il ne reste plus le temps d'en jouir? Ah! que vous avez été cruel! vous m'avez retenue à la vie, et vous saviez que bientôt après je ne devois plus vivre pour vous! Mais, mon ami, je ne devrois pas vous faire des reproches: vous me comblez de louanges, et je n'en mérite aucune; non, il ne faut pas me louer, il faut me plaindre d'être animée d'un sentiment qui donneroit de l'expression aux pierres. Comment parler froidement de ce qu'on aime? comment ne pas desirer son bonheur et sa gloire, de préférence à tout ce qui n'est que soi? Mon ami, vous me faites mal en me louant; est-ce que vous croiriez consoler mon ame en flattant ma vanité? mon Dieu! si vous saviez qu'il n'y a ni dédommagement, ni compensation dans l'univers entier à ce que je desire, à ce que je crains! Oh! oui, vous le savez: car vous voyez au fond de mon ame, et vous voyez ce qui la remplit, ce qui l'anime, et ce qui la désespère. Bonjour, mon ami. Votre lettre est bien aimable; elle m'aidera à passer cette longue journée.

LETTRE CIII.

Jeudi, 1776.

Ah, mon Dieu! que votre billet venoit de haut! Est-ce là le ton que vous feroit prendre votre bonheur? en ce cas, je n'oserois pas m'en plaindre ; mais je veux seulement que vous sachiez qu'il n'est pas en mon pouvoir de souffrir la protection et la compassion : mon ame n'a pas été façonnée à tant de bassesse; votre pitié mettroit le comble à mon malheur, épargnez-m'en l'expression. Persuadez-vous que vous ne me devez rien et que je n'existe plus pour vous. Ce n'est pas un effort que je vous demande, comme vous voyez : c'est seulement de conserver avec moi l'habitude que vous en avez ; n'ayez point de ces retours de commisération qui flétrissent et abattent jusqu'à la mort ceux qui en sont l'objet.—Comment vous portez-vous? Allez-vous à Versailles? Votre Éloge est entre les mains d'un docteur.

LETTRE CIV.

Onze heures du soir, 1775.

Eh bien! mon ami, je vous ai pardonné : mais comme ce n'est pas par générosité, je suis punie; mais par vous, cela est-il juste? — Dites-moi de vos nouvelles : avez-vous pris du petit-lait? vous êtes-vous baigné? enfin une fois ferez-vous ce que vous avez dit que vous feriez? Savez-vous bien que vous avez en vous de quoi guérir de vous-même, et d'une manière infaillible; cette vérité commence à m'être démontrée d'une manière qui m'effraie quelquefois. Oui, la mort n'étoit rien; vous me l'avez rendue épouvantable. Mais je détourne ma pensée d'un souvenir qui glace mon sang et qui me détache de vous. — Mon Dieu! je ne vous ai pas vu! je vous attendois; c'étoit un sentiment doux, lorsque que M. le prince de Pignatelli est arrivé. Sa présence me tue, le son de sa voix me fait frissonner de la tête aux pieds : je suis alternativement pénétrée de sensibilité et d'effroi; enfin il agite mon ame au point de me

faire oublier que j'aurois pu vous voir. Il ne m'a quittée qu'à dix heures, et j'ai été depuis dans un abattement dont vous seul pouvez me tirer.

Mon ami, avez-vous reçu la réponse à cette lettre charmante que vous aviez écrite hier matin? Quoi que vous en disiez, vous aimez plus à plaire qu'à être aimé : je l'ai éprouvé ; vous étiez si aimable alors ! il me sembloit qu'il seroit si doux d'être aimée. Ah ! que d'erreurs ! et les regrets qui les suivront animeront le dernier souffle de ma vie.—J'ai reçu aujourd'hui un présent ravissant, et la manière dont on me l'a fait est si piquante et si originale, que je veux vous la dire. « *Je vous envoie ces C..... de R.....* qui vous plaisent tant, et que par conséquent vous garderez jusqu'à ce qu'ils ne vous plaisent plus du tout : j'apprendrai par-là combien de temps il vous faut *pour que ce qui vous a plu vous déplaise* ».

Si ce tour-là vous paraît commun, je ne me connais ni en esprit, ni en originalité : mais moi, je me sens bien bête pour répondre à cela ; cependant il faut au moins remercier. Répondez pour moi : ce mot que vous me ferez dire, m'acquerra à jamais le

pas sur madame de Sévigné; c'est la première fois que j'aurai senti du plaisir à usurper l'opinion, et à me parer des plumes du paon. Mon ami, plaisanterie à part, ayez de l'esprit pour moi. Vous comprenez que c'est un homme qui m'a fait ce présent; je ne lui ai jamais écrit, ainsi il ne comparera pas.

Bonsoir. Vous dînez demain avec des gens que vous connoissez peu; vous serez bien aimable, devinez pourquoi. Pour moi, je dîne chez madame la duchesse de Chatillon; je serai bien morte, et c'est ma faute : car on me disoit aujourd'hui : *Je vais souper avec elle; je n'en ai jamais tant de desir que lorsque j'ai dîné avec elle;* cela veut dire qu'assez n'est point assez. Vous n'êtes pas assez heureux vous pour avoir ce mouvement : vous ressemblez bien plutôt *à ce malheureux qui n'aime rien.* — Mon ami, je veux mon Dictionnaire et la lettre de madame d'Anville, et celle de madame de Boufflers, et les *miennes; et puis,* je veux vous voir. Si vous voulez éviter cette pernicieuse société, venez à une heure ou à cinq. J'ai vu cet après-dîner vingt personnes. En vérité, je crois qu'en les jugeant sévèrement, elles valent

presque autant que celles qui ont rempli votre journée. Mon ami, excepté dans un seul point, soyons toujours raisonnables et modérés, si cela est possible.

LETTRE CV.

Sept heures, 1775.

Je vous remercie de m'avoir donné de vos nouvelles; j'en avois besoin. J'avois tenté trois moyens d'en avoir, et je n'avois pas réussi. J'avois compté vous aller voir, mais j'ai attendu de savoir votre volonté, et vous ne me l'avez pas fait dire. Si vous aviez voulu me voir ce soir ! mais je suis comme l'homme de l'Evangile, j'attends, il faut me dire de venir, et je viens. En conséquence, dites-moi si vous voulez que j'aille chez vous demain à une ou à cinq heures; ce sera en allant ou en revenant de chez M. de Vaines. Je crains que le mot que vous m'avez écrit ne vous ait fatigué.

Bonsoir, si vous restez chez vous ce soir, comme je l'espère, vous auriez bien dû me le dire : mais apparemment vous n'aviez pas besoin que j'en fusse instruite; ainsi tout est bien.

M. d'Alembert vient d'avoir le plus grand succès à l'Académie. Il a lu l'éloge de Bossuet.

M. de Duras a fait un discours qui est fort applaudi, exact, noble, simple et délicat. J'ai là un détachement de l'Académie. J'enverrai chez vous demain à huit heures, et M. d'Alembert ira à dix ou onze : pour moi je n'irai pas si vous ne me dites point d'y venir. Adieu. Dormez cette nuit, reposez-vous, calmez-vous, et oubliez, s'il le faut, tout ce qui souffre.

LETTRE CVI.

Minuit, 1775.

FAITES-MOI dire, ou si vous en avez la force, dites-moi comment vous avez passé la nuit, j'espère que ce sera sans fièvre. Je viens de voir, dans mes livres, que la *Camomille romaine* ne vous empoisonnera pas : elle est adoucissante, et on en fait usage dans les coliques; dites-moi donc à présent si elle vous a soulagé. — Le mariage vous fera des merveilles : l'intérêt de votre femme, celui de tout ce qui vous entourera vous forcera à mieux soigner votre santé. Vous jouissiez déjà aujourd'hui de la douceur du ménage; vous avez bien fait de ne le pas quitter pour l'Opéra : c'étoit les Limbes. Cette musique a les pâles couleurs : il faut que mon ami Grétry s'en tienne au genre doux, agréable, sensible, spirituel, c'est bien assez; et quand on est bien fait dans sa petite taille, il est dangereux et sûrement ridicule de monter sur des échasses. On tombe sur le nez, et les passans rient.

Vous remarquerez que ce n'est point en contradiction, mais bien en confirmation de mon engoûment pour *Zémire et Azor*, pour l'*Ami de la Maison*, pour la *Fausse Magie*, etc. etc. que je vous parle ainsi.

Je ne sais si vous avez eu de ces instructions; elles ne se vendent pas, ainsi je vous en envoie. J'ai reçu aujourd'hui deux lettres qui m'ont bouleversée, mais qui ont rempli mon ame. Figurez-vous quelles dates : *Madrid, 3 de mai 1774. En montant en voiture pour vous voir;* et l'autre *de Bordeaux, 23 mai 1774. En arrivant, et presque mort.* Et je les reçois un an après leur date ! cela me paroît tenir du prodige. Il semble que ce soit un nouvel avertissement. Cela me trouble, cela m'occupe. Je réponds *oui*, et cependant je remercie le Ciel qui m'a laissé vivre pour recueillir encore ce qu'il y avoit de plus cher et de plus sacré pour moi dans l'univers.

Vous gardez votre chambre; ainsi il vous sera moins importun de chercher et de rassembler mes lettres. En graces, ne me refusez pas ce moment de soin; soyez assuré que je n'abuserai pas de votre bonté.

Je compte sortir demain à midi, et ren-

trer à quatre heures pour ne plus sortir. Je ne me permets pas de desirer de vous voir. Ce que je veux, de préférence à mon plaisir, c'est votre bien-être, votre bonheur, votre volonté, et même votre fantaisie, tant je me rends facile !

LETTRE CVII.

1775.

Vous me faites mal, vous m'affligez, vous me tourmentez, et puis vous dites que je me suis accoutumée à trop de sévérité avec vous. Ah, mon Dieu ! je ne vous passe rien ? Mon ami, comment osez-vous prononcer ces mots ? mais je vous pardonne ; et quoique vous ne soyez pas trop bien avec moi, il s'en faut bien que vous y soyez aussi mal que j'y suis moi-même. Je suis troublée, agitée, et d'une inconséquence qui va jusqu'à l'égarement. Je ne sais ce qui résistera le plus long-temps, de ma tête ou de ma vie ; mais il est impossible de supporter un état aussi violent. Si je vous disois tout, je vous ferois peur, vous me haïriez. Ah ! que je suis souffrante, que je suis malheureuse ! que je regrette ! que je crains l'avenir ! mais il ne tient qu'à moi. Adieu, mon ami. Ma tête, mon ame sont renversées ; je ne puis plus me calmer ; et, dans le trouble où je suis, je ne sais si je vous aime. — Voilà ce

billet de l'Académie. Vous devriez aller dîner chez madame la duchesse d'Anville, on se met à table à une heure, et tout le monde va à l'Académie. M. de Condorcet y sera; il a passé la soirée avec moi hier, ce sera de même aujourd'hui: mais demain j'espère qu'il n'aura pas tant de bonté; et vous en aurez, vous, assez pour venir le matin me dire si je puis compter sur vous le soir.

LETTRE CVIII.

Onze heures du soir, 1775.

Eh, mon Dieu! non je n'ai pas été à l'Académie : je voulois vous voir pendant la séance, et vous ne l'avez pas voulu. J'ai vu des gens enivrés de plaisir, et j'étois pénétrée de tristesse, j'étois inquiète. Vous souffriez, et vous n'aviez pas besoin de me voir : voilà ce que je sentois, et j'entendois mal tout ce qui se disoit autour de moi. M. d'Alembert vous contera son succès, il vous dira le plaisir vif qu'il a eu de faire applaudir l'archevêque de Toulouse jusqu'au transport ; l'archevêque en a pleuré de joie et de reconnoissance. J'aime ce mouvement; c'est à coup sûr un des momens le plus heureux de sa vie. J'en suis bien aise, mais c'est de la pensée seulement; car mon ame souffre, et le plaisir n'y peut plus pénétrer. Mon ami, vous y avez mis le dernier sceau de la douleur, mais ce n'est pas de moi que je veux vous parler. Dites-moi des nouvelles de votre nuit : je voudrois bien

qu'elle eût été bonne. Au moins êtes-vous sans fièvre ? et voudrez-vous que je vous voie à une heure ou à cinq ? dites ; mais ne vous contraignez pas sur-tout.

LETTRE CIX.

Une heure après minuit, 1775.

Non, mon ami, je ne me coucherai point sans vous faire partager l'estime, le respect et l'enthousiasme dont je suis pénétrée et exaltée. Ah ! que cela est beau, que cela est vertueux, que cela est noble ! que je me sens d'admiration pour *Marc-Aurèle*, et d'estime pour son vertueux panégyriste ! Il faut absolument que le Roi le lise : j'ai déjà agi pour cela; j'espère que mon vœu sera rempli, et en vérité, ce n'est pas pour M. Thomas que je le souhaite. L'excellent homme n'a besoin que des jouissances que lui donne sa vertu. Vous croyez bien que je viens de lui dire *deux mots* sur cet éloge. Mon ami, ma mort seroit arrêtée pour demain, que je sentirois encore le besoin d'honorer, de chérir les talens et la vertu. Croyez-moi folle si vous voulez; c'est du moins le genre de folie dont étoit animé ce que j'ai adoré pendant huit ans. Ah ! je sens avec déchirement ce que dit Montaigne :

il me semble quand je sens, quand je jouis seule, *que je lui dérobe sa part.*

Bonsoir. A demain; vers une heure et demie, au plus tard, vous me rendrez cet éloge; je ne veux pas m'en séparer. Mon Dieu! j'ai été de même aujourd'hui de votre pensée, rien ne pouvait m'en détourner. Oh! que je serois malheureuse, si mon ame se tournoit toute entière de ce côté-là : il me faudroit du courage pour m'arracher à ce que je vais perdre pour jamais. Adieu, puissent ces affreuses pensées ne pénétrer jamais jusqu'à votre ame!

LETTRE CX.

Minuit, 1775.

Le voilà donc signé cet arrêt! Dieu veuille qu'il ait prononcé aussi sûrement pour votre bonheur, qu'il a prononcé sur mon sort! Mon ami, je ne puis plus soutenir ma pensée. Vous m'accablez, il faut vous fuir pour retrouver la force que vous m'avez ôtée. Adieu! puissiez-vous être toujours assez occupé et assez heureux pour perdre jusqu'au souvenir de mon malheur et de ma tendresse! Ah! ne faites plus rien pour moi; votre honnêteté, vos bons procédés ne font qu'irriter ma douleur : laissez-moi vous aimer et mourir.

LETTRE CXI.

Mardi, 21 mai, onze heures du soir, 1775.

Eh, mon Dieu! suivez votre dépit, partez: j'ai besoin de repos, vous me troublez; je suis mécontente de vous. Je me hais; j'ai des remords. Ah! pourquoi vous ai-je connu? je n'aurois qu'un malheur, ou plutôt je n'en aurois plus. Je serois délivrée d'une vie que je déteste, et à laquelle je ne suis retenue que par un sentiment qui met mon ame à la torture. — Ce que j'ai fait aujourd'hui? ce que j'ai pensé? ce que j'ai senti? hélas! je ne vous ai pas vu, je n'ai donc connu que le regret, la douleur, et le désespoir de vous craindre et de vous desirer. Adieu. Ne me voyez point; j'ai l'ame bouleversée, et vous ne me calmez jamais. Vous ne connoissez ni le tendre intérêt qui console et qui soutient, ni cette bonté et cette vérité qui inspirent de la confiance, et qui rendent au repos une ame blessée et affligée profondément. Ah! que

vous me faites mal, que j'ai besoin de ne vous plus voir ! Si vous faites bien, partez demain après-dîner. Je vous verrai le matin, c'est bien assez.

LETTRE CXII.

Samedi, 1er juillet 1775, avant la poste.

Le trouble et l'agitation de mes idées et de mon ame, m'ont privée long-temps de l'usage de mes facultés. J'éprouvois ce que dit Rousseau, qu'il y a des situations qui n'ont ni mots ni larmes. J'ai passé huit jours dans les convulsions du désespoir : j'ai cru mourir, je voulois mourir, et cela me paroissoit plus aisé que de renoncer à vous aimer. Je me suis interdit les plaintes et les reproches; il me sembloit qu'il y auroit eu de la bassesse à parler de mon malheur à celui qui le faisoit volontairement. Votre pitié m'auroit humiliée, et votre insensibilité auroit révolté mon ame; en un mot, je sentois que, pour conserver quelque mesure, il falloit garder le silence et vous attendre. Peut-être me trompois-je: mais je croyois que, dans cette circonstance, vous me deviez quelques soins; et sans vous supposer ni beaucoup de tendresse, ni beaucoup d'intérêt pour moi, je croyois devoir compter sur ce que l'honnêteté et mon

malheur vous prescrivoient. J'attendois donc; et au bout de plus de dix jours d'absence, je reçus du château de C... un billet qui est un chef-d'œuvre de froideur et de dureté. J'en fus indignée, j'en conçus de l'horreur pour vous, j'en eus bientôt pour moi, lorsque je vins à considérer que c'étoit pour vous (pardonnez-le-moi), oui, que c'étoit pour vous, que je voyois si cruel, que j'avois pu me rendre si coupable envers ce qu'il y a jamais eu de plus digne d'être aimé. Je m'abhorrois; la vie ne me paroissoit plus supportable, j'étois déchirée par la haine et par les remords; et, dans mon désespoir, j'arrêtai avec moi-même le jour, le moment où je me délivrerois du poids qui m'accabloit. Je fixai la mort, elle étoit le terme de tous mes maux. Il faut que ce moment terrible fasse taire toutes les passions : car dès ce moment là, je me sentis froide et calme. Je me promis de ne plus ouvrir vos lettres; je voulois ne plus m'occuper que de ce que j'avois aimé; mes derniers jours devoient être employés à adorer ce que j'ai perdu : et en effet je ne fus plus poursuivie par votre pensée. Cependant, s'il m'arrivoit d'avoir quelques instans de sommeil, je me réveillois avec effroi par

le son de ces horribles mots : *vivez, vivez ; je ne suis pas digne du mal que je vous fais.* Non, non, m'écriai-je, vous n'étiez pas digne d'être aimé; mais, moi, il falloit que j'aimasse éperdument pour devenir aussi coupable. Vous avez eu la cruauté de me retenir à la vie, et de m'attacher à vous. Sans doute que c'étoit pour me rendre la mort plus nécessaire. Ah! que vous me paroissiez cruel, qu'il m'en coûtoit peu pour m'éloigner de vous et pour renoncer à la vie! Mais pourquoi mourir, me disois-je quelquefois, en retournant sur moi, et en me sentant aimée et entourée de gens qui voudroient faire ma consolation et mon bonheur? Pourquoi faire croire à l'homme que je hais, que je n'ai pu vivre sans l'aimer? en mourant, ce ne seroit pas même m'en venger. Je sentois mon ame se fortifier en m'éloignant de vous. J'étois dans cette disposition à l'arrivée du paquet adressé à M. de Vaines. Il me ramena à un mouvement plus doux, il fallut bien l'ouvrir, puisqu'il contenoit l'éloge de Catinat. Je ne sais si c'est foiblesse, ou délicatesse, mais je me persuadai que, quoique je ne vous dusse plus rien, je ne pouvois pas vous refuser des soins pour une

affaire de laquelle vous vous en étiez rapporté à moi. Je pensai que mon ressentiment ne devoit pas me permettre de manquer à un procédé qui m'étoit imposé par la confiance que vous m'aviez marquée. Ce fut donc par morale que j'ouvris ce paquet. J'y vis votre lettre ouverte, je la lus; elle étoit honnête, mais froide; elle auroit pu être sensible, et alors j'aurois peut-être eu à combattre ma résolution: elle fit mieux, elle m'y confirma. Je continuai mes soins pour votre *Eloge*, et je jouissois avec une sorte de plaisir du genre d'intérêt qui m'animoit. Ce n'étoit pas vous, ce n'étoit pas mon sentiment que je satisfaisois, c'étoit mon orgueil que je contentois. J'ai donc assez de force, me disois-je, pour obliger, pour servir ce que je hais et ce qui m'a fait mal; et par la manière que j'y mettrai, je suis sûre qu'il ne me sera pas obligé. Cette pensée soutenoit mon courage: je me sentois tant de force contre vous, que je relisois votre lettre; et loin que mon ame s'en amollît, elle devenoit plus forte, en voyant le peu d'intérêt et de regret que vous me montriez. Je la jugeai sans passion: car elle ne m'irritoit point; elle me prouvoit seulement que j'avois pris le seul parti raison-

nable. Je continuai donc à agir pour le succès de votre affaire, et j'y mis tant d'activité, que l'on pouvoit me croire animée du plus vif intérêt. Je reçus votre billet de Bordeaux; je pensai que je ne devois pas en craindre l'effet, et qu'au contraire, vous me donneriez de nouveaux motifs de m'éloigner de vous. Je l'ouvris donc avec empressement : il étoit court, et quoique dénué de sentiment, il me montroit un regret qui tenoit à l'honnêteté; je n'en fus pas touchée, mais j'en fus plus calme. Tant mieux, s'il est honnête, me disois-je; s'il peut me paraître moins coupable, j'en serai moins humiliée. Mon ame n'a pas besoin de le haïr, c'étoit un tourment pour elle. L'indifférence me rendra au repos, et cette disposition me remettra peut-être en état de jouir des consolations qui me sont offertes. Il faut m'abandonner aux soins de l'amitié; il faut répondre à des gens que j'aurois dû rebuter; il faut leur plaire, et cette occupation me détournera des pensées qui flétrissent et abattent mon ame depuis si long-temps. D'après ces réflexions, je me prescrivis une conduite à laquelle j'ai été jusqu'ici assez fidèle, et qui me réussit bien. Je mène une vie plus dissipée : je me livre à

tout ce qui se présente; je suis toujours environnée de gens qui m'aiment, qui tiennent à moi, non parce que je suis aimable, mais parce que je suis malheureuse. Ils me font l'honneur de croire que je suis restée abîmée par la perte que j'ai faite; ils semblent jouir de l'effort que je me fais pour guérir : ils me savent gré de mon courage, ils m'en louent, ils se plaisent avec moi : ils m'enlèvent pour ainsi dire à ma douleur, en ne me laissant pas un instant à moi-même. Oui, je le vois, le plus grand bien, le seul bien est d'être aimé, c'est le seul baume d'un cœur déchiré. Mais rien, je le sens, rien dans la nature n'éteindra le sentiment qui a fait toute mon existence pendant tant d'années. Le besoin de me délivrer du tourment que vous me causez, me fera rechercher des ressources que j'avois rejetées. Enfin, je l'espère, je le sens, une volonté bien éclairée, bien absolue a plus de pouvoir que je ne l'avois cru. Vingt fois j'avois eu le mouvement de me séparer de vous; mais je n'avois jamais été de bonne foi avec moi-même: je voulois bien ne plus souffrir; mais je n'avois jamais pris les moyens de guérir; vous m'en avez fourni un bien puissant, à la vé-

rité. Votre mariage, en me faisant connoître votre ame, a repoussé et fermé la mienne à jamais. Oh ! non, ne croyez point que je suive vos conseils, et que je prenne mes modèles dans les romans de madame Riccoboni : les femmes que la légèreté égare, peuvent en effet se conduire d'après des maximes et des principes de roman. Elles se font illusion ; elles croyent être douces et généreuses, lorsqu'elles ne sont que froides, basses et méprisables : elles n'ont point aimé, elles ne sauroient haïr ; en un mot, elles ne connoissent que la galanterie, leur ame n'a pu atteindre à la hauteur de l'amour et de la passion ; et madame Riccoboni elle-même n'a pu s'y élever, même par l'imagination. Mon Dieu ! que je fus blessée de ce rapprochement que vous faisiez de mon malheur à cette situation de roman ! que vous me parûtes froid et peu délicat ! que je me trouvai supérieure à vous, en me sentant capable d'une passion que vous ne pouviez pas même juger ! Mais il faut terminer cette longue lettre qui vous mettra en état de mieux apprécier ma disposition actuelle. Je vous ai rendu compte de tout ce que j'ai éprouvé : j'y ai mis la même vérité que j'ai

toujours eue avec vous ; et par une suite de cette vérité qui m'est sacrée, je ne vous dirai point que je desire votre amitié, ni que j'en ai pour vous : ce sentiment ne peut avoir de douceur et de charme, que lorsqu'il est fondé sur la confiance, et vous savez si vos procédés et votre conduite ont dû m'en inspirer. Adieu. Souffrez-moi le mouvement d'orgueil et de vengeance qui me fait trouver du plaisir à vous prononcer que je vous pardonne, et qu'il n'est plus en votre pouvoir de me faire connoître la crainte, sous quelque rapport que ce puisse être.

Je joins ici trois lettres que je vous prie de relire : ce n'est pas que je prétende, ni que je veuille vous inspirer ni regret, ni intérêt ; mais je veux que vous frémissiez une fois de tous les maux que vous m'avez causés. Puisse ce souvenir vous rendre meilleur ! J'exige (et votre conscience vous dira que j'en ai le droit), que vous me renvoyiez ces lettres sous l'enveloppe de M. de Vaines, et avec une double adresse par le courrier qui suivra celui où vous les aurez reçues.

LETTRE CXIII.

Lundi au soir, 3 juillet 1775.

A l'arrivée du courrier du samedi, je venois de vous écrire un volume, et je ne vous en ferai pas grace, quoique votre lettre m'ait fait changer, non pas de façon de penser, mais de manière de sentir. Cependant je restai confondue en lisant que vous n'aviez que l'*apparence* d'être coupable envers moi, et que mon *malheur* fondoit votre *indulgence ;* et c'est vous qui prononcez ces mots, et c'est moi que votre injustice fait mourir de douleur! Ah, mon Dieu ! où trouver la force dont j'aurois besoin? Mon ame ne peut plus s'arrêter, se fixer à rien. Je ne vous hais pas, je passe ma vie à vous condamner, à souffrir, à maudire la vie à laquelle vous m'avez garottée. Ah! pourquoi vous ai-je connu? pourquoi m'avez-vous rendue si coupable? Et vous prononcez froidement que je suis *malheureuse !* Rien ne vous avertit donc que c'est vous qui avez rendu mon malheur

irrévocable, et vous osez nommer le silence du désespoir, *un détestable caprice!* Hélas! je vous ai aimé avec tant d'abandon, mon ame a été tellement enlevée à tout autre intérêt que celui de ma passion, qu'il est inoui que vous appeliez *caprice* le mouvement qui m'éloigne de vous. Quoi! vous n'avez pas même la langue du sentiment qui m'anime. Au moment même où vous paroissez vouloir me ramener, vous blessez mon cœur, vous meurtrissez mon ame par vos expressions. Prenez garde que ce ne soit manquer de délicatesse que de vous plaindre de moi, lorsque je suis accablée par vous. Ce n'est, dites-vous, ni le dépit, ni la reconnoissance qui vous inspire, c'est le sentiment le plus tendre. Ah! s'il étoit vrai, serois-je au comble du malheur? Non, vous vous méprenez, je le crois: car sans partager mon sentiment, sans avoir même besoin d'être aimé autant que j'aime, il vous en coûte un peu pour renoncer à être le premier, l'unique objet d'une ame active et passionnée, qui met, sinon de l'intérêt, du moins du mouvement dans votre vie. Oui, l'homme le plus dissipé et le plus agité sent encore du vide lorsqu'il cesse d'être aimé par une ame assez forte

pour souffrir, et assez sensible pour tout pardonner. Je n'étois pas assez généreuse ou assez froide pour vous pardonner le mal qui me déchire; mais j'avois eu assez de raison pour chercher le calme dans le silence. Mon ame étoit si malade, que j'espérois que le besoin de repos me ramèneroit doucement à l'indifférence. Je ne croyois pas impossible qu'en cessant de vous voir et de vous parler, vous perdissiez enfin le pouvoir que vous avez d'égarer ma raison et de bouleverser mon ame. Eh, bon Dieu! que voulez-vous faire de cet ascendant? sans doute le malheur de ma vie et le trouble de la vôtre : il faut un excès d'amour-propre que je ne saurois exciter, pour vouloir entretenir un sentiment qu'on ne peut pas partager. Vous savez bien que mon ame ne connoît pas la modération : ainsi c'est me condamner aux tourmens des damnés, que de vouloir m'occuper de vous. Vous voudriez l'impossible, que je vous aimasse, et que *ma raison* réglât tous mes mouvemens; cela est-il dans la nature? Il n'y a que les sentimens qu'on fait avec sa tête qui puissent être parfaits, et vous savez si je sais rien feindre, si je peux rien usurper, si je voudrois devoir le bonheur de

toute ma vie à une conduite qui ne me seroit pas dictée par la tendresse de mes sentimens, ou par la violence de ma passion. Vous le savez, vous le voyez, je n'ai pas même l'usage de mon esprit avec ce que j'aime. Mais c'est trop vous parler de moi. C'est de vous que je veux savoir tout ce que j'ignore depuis si long-temps : vous me devez compte de vos pensées, de vos actions, de vos sentimens ; oui, j'ai droit à tout cela. Comment pouviez-vous vous arrêter, lorsque vous m'écriviez? Et vous dites que *votre cœur et votre esprit étoient pleins !* avec qui vous livrerez-vous? Y a-t-il quelqu'un dans le monde qui puisse vous entendre mieux que moi? — Sur ce que vous m'avez dit du *Connétable*, j'ai envoyé chez M. le maréchal de Duras, qui a répété que le *Connétable* seroit joué, que vous auriez un congé pour la fin du mois, que vous iriez, au mois de septembre, à Metz, finir le temps de votre service. Il vous a écrit tout cela le dernier courrier, et je vous le répète pour ma propre satisfaction. Vous aviez donc trop *présumé de mon zèle*, et de je ne sais plus quoi ! Que vous êtes ingrat ! s'il eût dépendu de mon honneur et de ma vie, je n'y aurois pas mis

autant d'activité. Il y a au concours quinze éloges de Catinat ; mais il n'y en a qu'un qui m'inquiète. Je dois le lire demain, et je vous promets de vous envoyer mon jugement *cacheté :* nous verrons si je me rencontrerai avec l'Académie. Pour juger sainement, je ferai abstraction de *haine* et d'*amour,* et puis vous verrez si j'aurai de l'esprit. — N'avez-vous pas repris *les Gracques ?* et quoique toute ambition soit éteinte en vous, n'espérez-vous pas que cet ouvrage ajoutera beaucoup à votre réputation? — M. de Vaines doit vous envoyer tous les originaux du travail que vous avez fait pour M. Turgot. N'allez pas croire que j'aie oublié le mémoire de M. Dn....., je l'ai envoyé sur-le-champ ; j'ai écrit avec plus d'intérêt que je n'en mettrai jamais à moi et à ma fortune. J'ai prié qu'on ne me répondît pas sur-le-champ, parce qu'il n'y a que les refus qui soient si prompts. Enfin, *Monsieur,* j'ai pensé que *je serois* un de vos amis, et cette pensée ne m'a pas permis de rien omettre pour réussir. Que vous seriez ridicule, si vous n'étiez le plus aimable du monde ! Votre lettre est un mélange de confiance dans mon sentiment, et de défiance *d'avoir jamais pu être aimé,* qui

est trop plaisant ; c'est un ton si poli, et puis c'est un ton si confiant ! Cela me rappelle : *Philis, qu'est devenu ce temps*, etc. Je ne sais pas si vous m'aimez, mais vous êtes presque aussi inconséquent que moi : est-ce que je vous entraînerois? Si vous saviez tout ce que mon silence vous a fait perdre? et je n'entends pas par-là les preuves de ma tendresse ; mais votre curiosité auroit été si amusée, si intéressée ! j'ai tant vu, tant entendu de choses depuis votre départ ! Je me disois : Tout cela seroit plein de vie et d'intérêt pour moi, si je pouvois le lui communiquer ; mais dès que je ne dois pas lui parler, ce n'est pas la peine d'écouter : et en effet, je me retirois dans mon ame, où je trouvois bien mauvaise compagnie, des remords, des regrets, de la haine, de l'orgueil, et tout ce qui peut faire prendre en horreur la vie. — Je veux que vous me disiez par quelle lettre vous avez *commencé* ; je serois au désespoir, si c'étoit par celle-ci ; vous ne liriez le reste que comme les gazettes de l'année dernière, et je vous aurai offensé, *j'espère;* je vous aurai révolté, vous m'auriez haïe, c'est quelque chose : mais la sottise, la foiblesse, c'est d'avaler sur-le-champ ce que

je vous ai pourtant dit avec toute la vérité de mon ame. Oh ! il m'étoit échappé un mot, en vous mandant que vous étiez du concours, mot que je me suis bien reproché. En effet, comment appeler *mon ami* ce qu'on *hait* le plus dans la nature? quelle réminiscence peut amener là? Cela n'est pas concevable. Est-ce donc que cette haine seroit le premier anneau de la chaîne qui ne laisse pas un mouvement de liberté aux malheureux qui ont été subjugués malgré eux? Ah! vous n'avez point assez *d'esprit* pour concevoir tout ce qu'on souffre en aimant sérieusement un homme qui ne mériteroit d'être aimé que par les femmes dont il flatteroit la vanité, sans occuper jamais l'ame. Voilà comme on aime, voilà ce qu'on dit qui est aimable; et je ne sais comment, avec tant d'agrément de part et d'autre, il arrive cependant de s'ennuyer à mourir au milieu de tous ces gens-là. Mon ami, oui, mon ami le plus cher à mon cœur, ne soyons plus mal ensemble : pardonnons-nous, nous avons encore de quoi être indulgens; mais souvenez-vous que je suis bien malade et bien malheureuse : si vous voulez que je vive, aidez-moi, soutenez-moi; faites-moi oublier

tout le mal que vous m'avez fait. Répondez-moi ; il me revient un volume. Adieu, adieu. N'êtes-vous pas las ?

LETTRE CXIV.

Mardi, 4 juillet 1775.

J'en suis bien fâchée; mais, mon ami, pourquoi me demandez-vous l'*impossible?* donnez-moi l'occasion de vous être utile dans ce que vous croirez juste; je vous réponds que cela se fera, et sans que je m'en mêle: vous n'aurez qu'à parler. Si vous saviez ce qu'il m'en coûte pour vous taire quelque chose qui me combleroit de joie, si mon ame en étoit encore susceptible! mais c'est un bien, c'est un plaisir qui contente ma réflexion, et qui fait jouir tout ce qu'il y a d'honnête et de sensible en moi. Oh! mon ami, si vous étiez là, je ne serois pas discrète; car je vous confierois un secret que je dois garder. Il faut qu'on se doute de mon attrait pour vous, puisqu'en me disant l'importance du secret, on a ajouté: *mais pour tout le monde, pour M. de G.....* J'ai ri de cette condition, et j'ai dit: Il n'est donc pas compris dans tout le monde? Non, non; il ne l'est pas pour

vous ; et vous voyez qu'on avoit bien raison : car il n'y a que vous dans le monde, à qui je puisse dire que je meurs de regret de ne pouvoir parler.

J'ai eu cet éloge de *Catinat*, je vais le lire. Mon Dieu! que les passions ont une morale relâchée! Me voilà, en reconnoissance de la marque de confiance que me donne l'auteur, me voilà à desirer que son ouvrage soit bon, mais à ce degré qui ne permette pas le doute entre vous et lui. Mon ami, je vous dirai vrai, mais je ne vous réponds pas que ce soit la vérité : vous savez bien que je n'ai point de goût et bien peu de sens commun, ainsi vous jugerez mon jugement comme il le méritera. — Que dites-vous de ce torrent d'écriture? Ne seriez-vous pas mieux fondé à vous plaindre de l'excès que de la disette? Bonjour. Si je n'ai pas une lettre demain, il n'y a point de justice à attendre de vous.

LETTRE CXV.

Jeudi, 6 juillet 1775.

Je n'ai point eu de vos nouvelles hier, mon ami. Vous vous êtes lassé de me parler, et moi je me suis trop tôt lassée de me taire; avec un peu plus de courage, tant de douleurs, tant d'efforts n'auroient peut-être pas été perdus. Mon Dieu! dites-moi, si vous le savez, comment cette torture finira? sera-ce la haine, l'indifférence, ou la mort qui m'en délivrera? Mon ami, je ne veux pas être généreuse à demi, je crois que je vous ai pardonné; ainsi je vais causer avec vous, comme si j'étois contente de vous. — Je vais vous dire, que d'ici à peu de jours, voici ce qui sera public : c'est que M. de Malsherbes a toutes les places de M. le duc de la Vrillière : celui-ci donnera sa démission dans quelques jours, il a encore à faire une visite à l'assemblée du clergé qui doit lui valoir vingt mille francs. M. de Malsherbes donnera la démission de sa charge à la Cour des Aides, et M. de Barentin le

remplacera. Si vous saviez tout ce que M. de Malsherbes a mis d'honnêteté et de simplicité en acceptant cette place ! vous redoubleriez d'estime, de goût et de vénération pour cet excellent homme. Oh ! pour le coup soyez assuré que le bien se fera, et qu'il *se fera bien*, parce que ce sont les lumières qui dirigeront la vertu et l'amour du bien public. Jamais, non jamais, deux hommes plus vertueux, plus éclairés, plus désintéressés, plus actifs n'ont été réunis et animés plus fortement d'un intérêt plus grand et plus élevé. Vous le verrez : leur ministère laissera une profonde trace dans l'esprit des hommes. Tout ce que je vous dis-là est encore un secret. Ce choix-là sera reçu avec transport du public ; il y a quelques gens qui en enrageront, mais ils se tairont. Les intrigans auront bien peu de moyens, cela est bien touchant. Oh ! le mauvais temps pour les fripons et pour les courtisans ! n'y a-t-il pas bien de la délicatesse à faire cette distinction ! cela s'appelle partager un cheveu en quatre.

A présent écoutez-moi, et tremblez : car je vais juger deux éloges de Catinat, qui seront, à ce que j'imagine, les deux seuls

qui occuperont l'Académie. Les auteurs de ces deux éloges sont M. de G..... et M. de la Harpe. M. de G..... est auteur d'un excellent ouvrage de tactique et d'une tragédie : ces deux ouvrages l'ont fait connoître comme un homme plein de talens et d'esprit, et ils annoncent partout une ame élevée et pleine d'énergie. C'est d'après cette connoissance et la prévention qu'elle doit inspirer pour M. de G....., que j'ai lu et jugé son éloge de Catinat. Vous connoissez M. de la Harpe mieux que moi, vous savez que c'est un excellent littérateur qui a beaucoup d'esprit, et surtout le goût le plus éclairé et le plus pur : voilà la justice que je lui rendois avant que de lire son éloge de Catinat. A présent, écoutez ce que la présomption aveugle, sotte et bête a osé prononcer, et voyez si vous en serez irrité, ou si vous prendrez le parti de dédaigner *cet arrêt*. L'éloge de M. de la Harpe est écrit avec sa facilité ordinaire, mais avec une correction dont il s'est dispensé tant qu'il n'a pas eu M. de G..... pour rival. Son stile est à-la-fois facile et élevé : il est si rare de réunir ces deux mérites, du moins à ce point, qu'il me semble qu'on pourroit dire qu'il

écrit en prose comme Racine écrit en vers. Cet ouvrage est d'un homme de lettres qui a un esprit juste et sage, une ame douce, honnête et élevée. Il y a une foule d'expressions heureuses, des choses touchantes, d'idées fines exprimées avec clarté et avec noblesse; mais ce n'est que l'ouvrage d'un excellent écrivain, d'un homme de beaucoup d'esprit. — Celui de M. de G.... me paroît l'ouvrage d'un homme supérieur, qui a plus que de l'esprit, c'est du génie. Aucun des deux n'est philosophe, l'un, parce qu'il ne pense pas assez froidement, l'autre, parce qu'il ne pense pas assez profondément : mais l'ame de M. de G..... juge les hommes et les événemens avec tant de hauteur et d'énergie, qu'on aime mieux être entraîné par elle qu'éclairé par un philosophe. La partie militaire est si bien traitée dans M. de G....., que les plus ignorans se croient, en le lisant, en état d'apprécier le mérite de Catinat. Cette partie dans M. de la Harpe est obscure, fatigante et fort ennuyeuse. En lisant M. de la Harpe, on est agréablement occupé, et quelquefois touché; on estime le talent de l'auteur. En lisant M. de G....., je sens mon ame s'agrandir, se fortifier, prendre une acti-

vité, une énergie nouvelle : mais quelquefois il passe la mesure ; son stile n'est pas toujours assez clair et assez concis ; il manque quelquefois d'harmonie, on y trouve des expressions trop hasardées. Si on accordoit le prix à l'art d'écrire, à l'éloquence de stile, à l'ouvrage le mieux fait, il faudroit, je crois, couronner M. de la Harpe : mais si on le donnoit à l'éloquence de l'ame, à la force et à l'élévation du génie, à l'ouvrage qui produira le plus grand effet, il faudroit couronner M. de G..... Si je ne connoissois pas les auteurs, je passerois ma vie à desirer, ou à regretter de n'être pas l'amie de M. de G....., et je ne m'informerois seulement pas si M. de la Harpe vit à Paris. Mon ami, je meurs d'impatience que vous soyez à portée de juger mon jugement ; mais je vous demande votre parole d'honneur que vous n'en ferez part à personne, pas même à ce qui vous est le plus cher : je ne veux pas avoir le dégoût, ou *la gloire* que m'a causé le jugement des deux éloges de la Fontaine. Mon ami, je n'ai ni amour-propre, ni prétention avec vous. Il m'est commode d'être bête, et je me laisse aller : mais avec les autres, je ne me gêne pas, car

je n'en ai plus la force. Je ne leur parle point, je me contente de dire : cela est bon, cela est médiocre ou mauvais, et je me garde bien de me fonder en raison ; à coup sûr, cela m'ennuieroit autant que je les ennuierois. Et qu'importe d'avoir de l'esprit avec ceux qui ne vont pas à mon ame, c'est bien moi qui suis éteinte. Mon ame est encore animée par le malheur, mais elle est restée sans chaleur : j'ai perdu ce qui m'échauffoit, ce qui m'éclairoit, ce qui m'exaltoit; il ne me reste que des souvenirs qui couvrent de crêpe tous les objets. O mon ami, M. de M.... n'est plus, et vous m'avez empêchée de le suivre! par quelle fatalité vous ai-je inspiré un intérêt qui m'est devenu si funeste ?

Vendredi, 7 juillet.

J'oublie de vous dire que M. de Sartine doit entrer au conseil : c'est pour le consoler. Je vous disois, il y a quelques jours, que j'étois environnée de mes amis; mais depuis deux jours, c'est une désertion entière : les inspections, les régimens, les terres, les eaux m'ont tout enlevé. Cependant l'ambassadeur de Naples me reste, et je le vois tous

les jours, mais il est trop gai pour moi, il contrarie ma disposition. M. de Condorcet est de retour. Après de longs entretiens avec son cher oncle, il a été convenu que M. de Condorcet se marieroit, quand il en auroit envie : cette *tyrannie* est tolérable. Il a accordé qu'il *seroit présenté au Roi*, qu'il feroit prendre le deuil à son laquais, parce que c'est l'*aîné de la maison* qui est mort; et après ces conditions et ces promesses, il a pris congé de son oncle, qui se console d'avoir un neveu de l'Académie, parce qu'il a appris qu'il étoit l'ami intime d'un ministre. Mon Dieu! que de sottises! cela fait gémir, quand cela ne fait pas rire.—Mon ami, je vous conterai quelque jour une colère où je me suis laissé aller : j'ai dit des duretés, des injures, je me suis fait des ennemis; mais il ne m'importe, je me suis satisfaite. Il me paroissoit que c'étoit le comble de l'injustice et de l'insolence que d'oser vous juger. Je voudrois avoir le droit exclusif de penser mal de vous; je voudrois que les autres vous jugeassent comme je vous sens, noble, grand, élevé, et qu'on ne dît jamais de vous, *il est aimable*. Ah! la sotte louange! elle est destructive de tout vrai mérite. Il est

aimable, cela veut dire, quand cela est traduit, et que ce sont les gens du monde qui parlent : il est frivole, léger et sans caractère. Voilà les gens aimables de ce pays-ci : mais nous deviendrons meilleurs, j'en suis intimement persuadée. Adieu, mon ami. Vous vous moquerez de moi, de vous avoir gardé un secret que tout le monde vous mandera; mais si vous n'êtes pas devenu trop *provincial*, vous saurez que trois jours peuvent être d'une grande importance dans un secret de cette nature. D'ailleurs, je l'avois promis, et la morale ne doit pas être raisonneuse. — J'ai une grande curiosité, ce seroit de voir une lettre de..... Mais de nouveaux devoirs imposent sans doute de manquer de confiance : eh bien! soit. J'espère que j'aurai demain de vos nouvelles. Ce sera un mot bien sec, bien froid : cela me déplaira, et peut-être tant et tant, que je me reprocherai amèrement mon retour vers vous. J'aurois dû vous écrire, *vous n'étiez pas digne du mal que vous me faites;* ces mots découvrent jusqu'au fond de l'ame, et jetteroient de la lumière sur dix ans de liaison : c'étoit ce que Clarisse disoit en mourant à Belfort, ami de Lovelace, et cette pensée lui faisoit

trouver la mort consolante et nécessaire. Mais adieu. Richardson a connu les hommes, l'amour et les passions : madame Riccoboni ne connoît que l'amour-propre, la fierté, et quelquefois la sensibilité ; et voilà tout.

LETTRE CXVI.

Lundi, 10 juillet 1775.

Eh bien ! achève donc de déchirer mon cœur. En effet, que je suis malheureuse, que je suis hors de propos, hors de mesure ! dans quelle méprise, bon Dieu, je suis tombée ! Il vous suffisoit, dites-vous avec plus de délicatesse que de sensibilité, de recevoir *une feuille de papier blanc ;* et mon malheur a voulu que lorsque vous me prononciez votre volonté, j'étois entraînée à vous dire tout ce que je pensois, tout ce que je sentois. Je souffrois, mon ame s'est lassée, elle s'est tournée vers celui qui la blessoit. Oh, mon ami ! vous ne m'entendrez pas, vous me répondrez mal, je vous haïrai avec d'autant plus de force que je vous ai montré plus de foiblesse. Cessez donc de me tourmenter : vous faites trop et trop peu ; laissez éteindre un sentiment que vous ne voulez pas, que vous ne pouvez pas partager. Mon Dieu ! j'étois guérie sans ce maudit éloge de Catinat ; j'en serois restée à cet infâme billet du château

de C....., dont le souvenir me fait encore frémir de colère. Je n'aurois plus rien lu de vous, et du moins, dans ce silence profond, j'aurois eu la force de guérir ou de mourir. Mon ami, vous êtes bien coupable : car vous faites bien froidement le désespoir de ma vie. Après m'avoir dit que vous savez que je souffre, vous ajoutez que *vous auriez besoin de vivre à la campagne, et que la disposition dans laquelle vous êtes, durera long-temps.* Quoi ! vous savez que vous me désolez, et vous pensez à vous? Vous auriez envie d'aller à la campagne, et non pas de me voir, cela est-il vrai? et si cela est vrai, pourquoi me le dites-vous? Vous devez me taire ce qui est fait pour révolter mon ame; oui, vous le devez : car n'allez pas croire qu'il n'y ait qu'une sorte de devoir, et qu'ils soient tous remplis lorsqu'on a satisfait à ceux qui ont pour objet l'intérêt personnel, et ceux qui sont soumis au jugement du monde. Sans doute, c'en est assez pour ces ames grossières et vaines qui n'attachent d'idée de bonheur qu'à l'argent, et de considération qu'à l'approbation des sots qui les environnent. C'est à votre conscience, moi, que j'en appellerai toujours, et c'est la

mienne qui vous jugera, lorsque ma passion se taira. Mon ami, vous me faites mal; vos lettres sont froides, tristes et indifférentes; vous ne m'avez pas dit un mot qui vînt du cœur. Pourquoi donc le mien s'est-il abandonné à vous? Enfin, dites-moi pourquoi je vous aime, lorsque j'aurois de si fortes raisons de ne vous aimer pas; et ce n'est pourtant point comme la plupart des femmes, par sotte et plate vanité ou par désœuvrement. A l'égard du vide et du désœuvrement, je ne le connois pas: mon ame seroit occupée cent ans de ce que j'ai aimé et de ce que j'ai perdu; et ma vie seroit pleine de mille intérêts, si je le voulois. Je repousse, j'écarte sans cesse ce qui voudroit pénétrer jusqu'à mon ame. Ainsi vous voyez donc que c'est par une fatalité toute particulière que je suis condamnée au supplice qui me tue; et vous, vous vous en faites spectateur froid! vous étiez tant accoutumé à ne plus avoir signe de vie de moi, *une feuille de papier blanc*, répondoit à tout ce que vous pensiez et sentiez pour moi, mon ami! et je vous ai écrit des volumes: songez-vous ce que c'est que la gaucherie et la sottise de ma conduite? J'en suis confuse, mais je veux un

peu m'en venger en vous disant, que dans cette lettre à laquelle je réponds, celle du 1er juillet, il y a quelque chose de bien mauvais goût, mais bien mauvais. Oh! je vous le garde, et si lorsque je vous confondrai, vous ne me haïssez pas, il faut que vous soyez bien bon. Mais, oui, vous êtes doux, vous êtes bon. Ah! vous êtes aussi bien méchant, bien dur, bien inconséquent; mais ce que vous êtes plus que tout cela et qui couvre tout, c'est que vous êtes b... a...! Je n'ose pas écrire ces mots en toutes lettres: il me semble que c'est comme si je disais: je suis folle; vous seriez capable de le croire, et l'on se met trop à son aise avec les fous. Je veux vous gêner, je veux vous tyranniser, je veux vous faire souffrir pendant une heure ce que vous me faites souffrir toute ma vie. — Mais à propos, je ne vous ai pas encore parlé de cette bague que vous m'avez donnée en partant: elle étoit le symbole, l'emblème de tout ce qui est arrivé. Je la mis à mon doigt, et deux heures après elle étoit brisée. Ce n'est point une plaisanterie, cela me fut du plus triste augure. Venez, mon ami. Donnez-moi une bague forte et durable comme mon sentiment; celle que

vous m'avez donnée, ressembloit trop au vôtre, elle ne tenoit qu'à un cheveu.—*Vous n'aimez donc plus que l'étude?* Et cependant vous dédaignez la gloire. En vérité, vous êtes un grand philosophe lorsque vous êtes triste; mais cet hiver, vous serez si heureux, si riche, si gai, si dissipé, alors il ne sera plus question de cette profonde philosophie. Ah! non, votre vie n'est pas si avancée, votre tête est encore bien jeune; elle a encore besoin d'être purgée de bien des choses qui souvent égarent votre ame. Mon ami, je suis bien impertinente, n'est-ce pas? Je vous critique sans cesse, mais je vous aime mieux que ceux qui vous louent toujours. M. d'Alembert vous aime comme si j'y consentois. Adieu. Ecrivez-moi donc et beaucoup.

LETTRE CXVII.

Mardi, 11 juillet 1775.

J'ai fait mon thème en deux façons ; et comme ce qui en est le sujet et l'objet à-la-fois, ne vous est pas absolument indifférent, je vous envoie ce brouillon. Je ne crois pas qu'il diffère de beaucoup de mon premier jugement ; mais cependant il doit y avoir de la différence : c'est que la dernière fois, j'écrivois en venant de lire M. de la Harpe, et cette fois-ci, c'est en venant de vous lire. Jugez si j'ai mieux senti, si j'ai été plus ou moins bête. Enfin, mon ami, condamnez-moi ; mais ne dites pas que je ne suis pas occupée de vous jusqu'à vous en fatiguer. — M. de Malsherbes ne sera en possession que samedi, ou dimanche. Il a été dire adieu à sa solitude de Malsherbes, et je crois que ce ne sera pas sans avoir eu le cœur serré. Un ambitieux aura peine à croire qu'on fasse des sacrifices en devenant ministre ; mais si vous connoissez M. de Malsherbes, vous verrez que je dis vrai. Bonjour,

mon ami. Je vais envoyer à la grande poste. Je vous ai écrit hier un volume. C'est demain que j'aurai de vous quatre lignes, bien sèches et peut-être bien dures. Eh bien! quelles qu'elles soient, je les attends avec plus d'impatience que vous n'attendez un plaisir. Je donne ordre qu'on m'apporte mes lettres chez madame Geoffrin. Au moment où elles arrivent, et jusques-là j'ai bien peu l'esprit à la conversation. Mes yeux et mon ame sont attachés sur la porte et sur les mains de tout ce qui entre dans la chambre. Mon ami, il n'y a donc de manière d'exister fortement qu'en souffrant. Mon Dieu! j'en ai connu une autre; que ce souvenir est mêlé de douceur et de regret!

LETTRE CXVIII.

Mercredi au soir, 12 juillet 1775.

Dites-moi : peut-il y avoir une bonne raison pour ne m'avoir pas écrit ce courrier-ci? Vous deviez répondre à ce que je vous mandois, que votre éloge étoit au concours ; et puis vous deviez.... Eh non, vous ne deviez rien, puisque le cri de la douleur n'a pas touché votre ame. Vous avez bien fait de ne me pas répondre, vous m'auriez blessée et je ne suis qu'affligée. Je me rappelle que je vous disois alors que, fussiez-vous le plus dur et le plus injuste des hommes, je ne me reprocherois jamais le mouvement que le désespoir m'arrachoit ; et vous vous taisez : c'est en gardant le silence que vous comptez soulager une ame accablée et déchirée tout ensemble. Mais si vous étiez coupable, vous ne seriez pas digne du regret que je vous marque ; et si vous ne l'êtes pas, mon ami, je vous demande pardon : car j'afflige votre cœur, en le supposant insensible à ce que je souffre. Il faut attendre à

samedi. Je ne sais si je dois le desirer, c'est peut-être le jour le plus important de ma vie : s'il ne me laissoit qu'une ressource ! Eh bien ! vous auriez mis le complément à une destinée exécrable, et il me semble que je vous en bénirois. Oui, je vous en chérirois : car je ne puis plus, je ne veux plus vous haïr ; cet horrible sentiment est trop étranger et trop violent pour mon ame. J'ai pensé en mourir, tant cela avoit mis mes nerfs en contraction et en convulsion. Je n'obtiens après cela du calme qu'avec une dose d'opium, qui me jette dans un état d'affaissement qui ressemble à l'imbécillité. Mon ami, bientôt je n'aurai plus physiquement la force de vous aimer. La suite des violentes secousses de mon ame est toujours d'affoiblir et de détruire ma machine. Encore si les souffrances rendoient le chemin plus court ! mais l'on va si lentement lorsqu'on est heurté à chaque instant ! Ah, mon Dieu ! combien d'heures à passer d'ici à samedi ! Je m'en vais mettre tout ce que j'ai de force à en tromper la longueur. Je me suis déjà engagée cet après-dîner pour cinq ou six choses dont il n'y en a pas une, qui ne soit pour moi par-delà l'indifférence ;

mais je serai toujours avec des gens qui m'aiment un peu ; cela soutiendra mon courage. Je vais demain à Auteuil, vendredi à Passi entendre cette célèbre chanteuse qui passa l'année dernière ici et qui a, à ce qu'on dit, une si étonnante voix et une si grande bêtise. Dans une disposition de calme j'aurois pu jouir de ce plaisir ; mais pour une ame qui souffre et qui aime, reste-t-il quelque intérêt dans la vie ?

Mon ami, je vous écris de chez le comte de C...., où je suis établie depuis deux jours. J'y suis seule ; madame de C.... est à la campagne, et son mari est à Metz pour faire un mois du service le plus cruel, puisqu'il le sépare de sa femme. J'ai beau chercher dans cet appartement, en parcourir toutes les places ; ils ont tout emporté, il n'y reste pas vestige de bonheur. J'ai passé la nuit dans un lit bien dur, je n'avois pas encore fermé l'œil à huit heures du matin ; je me sentois bien abattue, bien triste et je me disois : *que dans les mêmes lieux les cœurs sont différens !* mais si le malheur avoit plus d'influence que le plaisir et le bonheur, que je les plaindrois, de retrouver dans ce lit les pensées et le sentiment qui m'y ont oc-

cupée ! — Mon ami, vous avez dû recevoir tous les papiers que vous aviez confiés à M. Turgot, qui m'en a parlé avec beaucoup d'éloge et de reconnoissance pour vous. J'ai plus causé avec lui hier matin, que je n'avois fait depuis qu'il est contrôleur-général. Je le vis entrer dans ma chambre à onze heures du matin, et nous fûmes seuls jusqu'à une heure. Je vous le répète, il n'y a point, mais point d'homme plus vertueux et plus passionné de l'amour du bien. Je n'entrerai dans aucun détail; je dirai seulement: c'est moi qui le dis, et c'est lui qui le prouvera. N'allez pas croire que j'aie passé ce temps à le louer; non, en vérité, il vaut mieux que mes louanges. Je lui ai dit tout ce que je vous ai ouï dire qu'il faudroit qu'il sût: je n'ai pas si bien dit que vous auriez dit, mais je me sentois animée par votre esprit. N'importe, j'ai parlé avec cet abandon de confiance qui m'est si naturel avec les gens que j'estime, et que j'aime; en un mot j'étois à mon aise comme avec vous. Et après avoir dit mille impertinences, j'ai remarqué qu'il n'y avoit que la vertu et la simplicité qui pussent se passer d'habitude pour se trouver à son aise. Et en effet, il me

sembloit qu'il n'y avoit point eu d'intervalle depuis le temps où il venoit me dire *ses vers métriques*. Si je voulois, je vous dirois bien des choses aussi sur M. de Malsherbes; mais cela seroit de trop bon air, et il est difficile de créver de vanité, lorsqu'on meurt de tristesse. Adieu, mon ami, et il ne seroit pas impossible que ce fût adieu pour jamais: Dieu seul et vous, le savez.

LETTRE CXIX.

Samedi au soir, 15 juillet 1775.

Mon ami, je vis, je vivrai, je vous verrai encore; et quelque sort qui puisse m'attendre, j'aurai encore un instant de plaisir avant que de mourir. Je ne me disois pas cela ce matin : mon ame étoit frappée de tristesse, j'attendois mon arrêt; je le croyois funeste, et je voulois le subir : je ne voulois plus me plaindre, je ne pouvois plus souffrir, et j'avois déterminé qu'aujourd'hui seroit le dernier jour de ma vie, si vous ne veniez pas à mon secours. Vous y êtes venu, mon ami, votre cœur m'a entendue; il m'a répondu, et dès-lors la vie m'est supportable. J'étois dans un accès de désespoir ce matin. M. d'Alembert en a été effrayé, et je n'avois plus assez de présence d'esprit pour le calmer. Son intérêt me déchiroit, il a détendu mon ame, il m'a fait fondre en larmes; je ne pouvois pas parler, et dans mon égarement, il dit, que j'ai répété deux fois : *je mourrai, allez-vous-en;* et ces mots l'ont renversé : il a

pleuré, il vouloit aller chercher mes amis, et il disoit : *que je suis malheureux, que M. de G..... ne soit pas ici! c'est le seul qui pouvoit adoucir vos maux : depuis son départ, vous êtes livrée à votre malheur.* Oh! mon ami, votre nom m'a ramenée à la raison, j'ai senti qu'il falloit me calmer pour rendre le repos et la vie à cet excellent homme. J'ai fait un effort, je lui ai dit qu'il s'étoit joint une attaque de nerfs à ma douleur habituelle. Et en effet, j'avois un bras et une main tordue et retirée; j'ai pris un calmant. Il avoit envoyé chercher un médecin; pour me délivrer de tout cela, j'ai rassemblé tout ce qui me restoit de force et de raison, et je me suis enfermée dans ma chambre en attendant le facteur. Il est arrivé, j'ai eu deux lettres de vous; mes mains tremblioient au point de ne pouvoir les saisir, ni les ouvrir. Ah! pour mon bonheur, le premier mot que j'ai pu lire étoit, *mon amie.* Mon ame, mes lèvres, ma vie s'étoient attachées au papier; je ne pouvois plus lire; je ne distinguois rien que des mots détachés; je lisois : *vous me rendez la vie; je respire.* Oh! mon ami, c'est vous qui me la donniez; je mourrois, si vous ne m'aimiez plus. Jamais,

non jamais, je n'avois éprouvé un sentiment aussi vrai. Enfin, j'ai lu, j'ai relu dix fois, vingt fois, des mots qui ont porté la consolation dans mon cœur. Mon ami, en vous approchant de moi, vous me rattachiez à la vie : oui, je le sens, je vous aime plus que le bonheur et le plaisir. Je vivrai privée de l'un et de l'autre ; je vous aimerai, et quand cela ne suffira plus, il sera temps de mourir. Oui, nous serons vertueux, je vous le jure, je vous en réponds ; votre bonheur, votre devoir me sont sacrés. Je me ferois horreur si je trouvois en moi un mouvement qui pût les troubler. Oh, mon Dieu ! si j'avois pu conserver une seule pensée qui pût blesser la vertu, vous me feriez frémir. Non, mon ami, vous n'aurez rien à vous reprocher, moi seule j'aurai été coupable ; je serai dévorée de remords et de regrets : mais si vous êtes heureux, je tairai à jamais tout ce qui pourroit vous donner l'idée de mon malheur. Mon ami, vous connoissez la passion : vous savez la force qu'elle peut donner à une ame qu'elle possède ; eh bien ! je vous promets de joindre à cette force toute celle que peut donner l'amour de la vertu, et le mépris de la mort, pour ne jamais porter atteinte à

votre repos et à vos devoirs. Je me suis bien consultée : si vous m'aimez, j'aurai la force d'un martyr ; mais si je viens à douter de vous, il ne me restera que celle qu'il faut pour se délivrer d'un poids insupportable ; et elle ne me manquera sûrement pas au besoin : je l'avois ce matin. Vous croyez donc qu'il n'y a pas un degré de passion par-delà celle que je vous ai montrée ? Moi, je vous réponds que vous ne savez pas tout, que vous ne voyez pas tout, et qu'il n'y a point de mots qui puissent exprimer la force d'une passion qui se nourrit de larmes et de remords, et qui ne se propose que deux choses, aimer ou mourir. Il n'y a rien de cela dans les livres, mon ami ; et j'ai passé avec vous une certaine soirée, qui paroîtroit exagérée si on la lisoit dans *Prévost*, l'homme du monde qui a le mieux connu tout ce que cette passion a de doux et de terrible. — Je n'ai point encore le paquet de mes lettres ; je ne serai tranquille que lorsque je le tiendrai : je ne saurois me défendre de la crainte que vous n'ayez fait quelque méprise ; vous étiez si pressé ; mais je crois que je ne vous ferois point de reproches : devinez si ce seroit générosité — Mon ami, il m'arrive une chose

qui m'auroit renversée autrefois : madame du Deffand me fait une noirceur affreuse : elle m'a mêlée dans toute cette tracasserie de madame Necker et de madame de Marchais; elle m'a compromise vis-à-vis de madame d'Enville, et tout cela est encore plus absurde que méchant; il faudra avoir des explications M. d'Angevilers a aussi son rôle dans cette pièce infernale; l'ambassadeur de Naples y met beaucoup d'intérêt, M. d'Alembert est furieux : et moi, au milieu de tout cela, je suis calme comme l'innocence, et froide comme l'indifférence. Et hier qu'on vouloit me monter la tête sur tout cela, je répondois toujours : *tout ira bien ;* et l'on admiroit mon sang-froid au milieu de cet orage. Oh ! c'est que j'en avois un d'un autre genre et qui étoit près de fondre sur ma tête; il n'y avoit d'important pour moi dans la nature que l'arrivée du courrier de Bordeaux. Eh, bon Dieu ! je défierois toutes les furies de l'enfer, lorsque je suis contente de vous. Voilà l'avantage, le cruel avantage du malheur : c'est qu'il tue tous les petits chagrins qui agitent la vie des gens du monde. Je sens que je me tirerai à merveille de cette tracasserie, parce que je n'y

mets ni chaleur, ni intérêt; je me reproche seulement de vous en parler si long-temps : mais, si vous étiez ici, vous en sauriez bien davantage; ce procès-là a pris la place de celui de M. de Guignes. — Le chevalier m'a rapporté de vos nouvelles. Vous me dites que vous gardez dans votre cœur les *injures*, les *horreurs* que je vous ai dites; eh bien! qu'en ferez-vous? Vous savez que j'ai tout annullé; je vis et je vous aime : voilà ce qui reste de mon désespoir et de ma haine. *Vous allez recueillir votre raison* pour me répondre : vous n'en avez pas besoin; et moi, je suis si raisonnable lorsque mes accès de folie sont calmés, qu'en vérité, c'est de la prodigalité que de m'aider de votre raison et de vos raisonnemens : cependant je les attends avec une vive impatience. Qu'il y a loin du samedi à mercredi! *que pour les malheureux l'heure lentement fuit!* Bonsoir, mon ami. J'acheverai ce volume ces jours-ci : car il ne partira que mardi. Je suis malade depuis trois jours; j'étois sur la roue, vous m'avez guérie.

LETTRE CXX.

Lundi, 24 juillet 1775.

Mon ami, j'aimerois à vous chercher et à vous rencontrer partout, à vous parler sans cesse, à vous voir, et à vous entendre toujours. Je vous ai écrit à Bordeaux, à Montauban, et encore aujourd'hui à Bordeaux, et tout cela peut-être inutilement : car si vous devez être ici le premier, vous serez en route le 26 ou le 27. Tant mieux. Vous n'aurez pas mes lettres; mais je vous verrai, et j'ai bien de la peine à croire que ce plaisir ne me fasse que du mal : vous êtes si doux, si sensible, si aimable, que peut-être je ne sentirai que cela. Mais pourquoi n'ai-je pas eu de vos nouvelles le dernier courrier? est-ce que le temps doit jamais manquer pour venir au secours de ce qui souffre? Oh! oui, je souffre, et beaucoup : j'ai des entrailles qui font de leur mieux pour me distraire des maux de mon ame. J'ai eu hier des douleurs effroyables ; j'ai passé la matinée dans le bain, j'en ai obtenu un peu de

calme. Mon ami, arrivez; mais cependant je ne vous verrai guère : une femme, une tragédie à faire jouer, des devoirs; que pourra-t-il rester à une malheureuse créature qui n'existe que pour aimer et souffrir? Oui, je le sens, je suis condamnée à vous aimer tant que je respirerai : quand mes forces sont épuisées par la douleur, je vous aime avec tendresse; et quand je suis animée, que mon ame a du ressort, je vous aime avec passion. Mon ami, le dernier souffle de ma vie sera encore une expression de mon sentiment. Adieu. Si vous me lisez, répondez-moi, et ne croyez point arriver plutôt que votre lettre. Mon ami, gardez-vous de venir chez moi dans un moment où je serois avec du monde. Je vous quitte, j'ai des douleurs affreuses. Adieu, adieu, je vous aime, et je crois que ce n'est pas parce que je vous ai aimé.

LETTRE CXXI.

Ce mardi, 1 août 1775.

Mon ami, je viens de finir *Catinat;* je ne l'avois jamais si bien entendu, si bien senti; je ne doute pas que l'Académie n'en sente le prix : ce qui concourra, pourra être bon, et rester à une grande distance. Vous me faites peur pour des gens que je connois ; cependant je ne veux pas les décourager. Eh bien ! mon ami, vous n'avez rien trouvé à répondre? mais au moins rapportez-moi mes sottes écritures; s'il est nécessaire, je vous ferai le commentaire ce soir d'après ce texte. Je vous verrai ce matin; peut-être serez-vous assez aimable pour venir de bonne-heure ce soir. Il faut en convenir, les morts n'ont point de telles journées; mais aussi ils n'ont rien souffert hier, et ils ne se plaindront pas demain. Bonjour; j'ai prononcé hier des mots qui arrêtent la circulation de mon sang. Mon ami, j'ai dit que je desirois votre départ; c'est comme si je disois : je voudrois être morte, et cela est vrai souvent. Il étoit

donc bien embarrassant de me répondre ? laissez faire ; je sais un secret pour vous tirer d'embarras, pour me faire aimer : oui, aimer, et avec énergie ; mais il ne faut en venir aux grands moyens, que le plus tard qu'on peut. — Mon livre tout de suite.

LETTRE CXXII.

1775.

Je suis tellement dans l'habitude de souffrir et de ne sentir que de la douleur, que je doute que j'eusse été bien sensible au plaisir de voir votre éloge couronné par l'Académie : cela ne m'auroit paru que juste, et je crois que j'aurois joui foiblement de ce que ce succès pouvoit avoir de flatteur pour votre amour-propre. Mais j'avoue que je sens et que je ressens, trop vivement peut-être, le dégoût que vous avez d'être soumis à des formules inventées par des pédans, pour l'encouragement et la récompense des écoliers. Un *accessit* seul auroit été une platitude choquante; mais deux *accessits* me paroissent une impertinence offensante, et il ne m'importe de savoir quelle modification ou quelle distinction on y mettra le jour de l'assemblée publique. Si Voltaire avoit concouru, et qu'on vous eût donné l'*accessit*, cela seroit tout simple; mais être à la suite de M. de la Harpe, et à côté d'un jeune homme

de vingt ans ! cela me révolte à un degré que je ne puis exprimer, et que je n'ai pu contenir ; cela blesse mon orgueil, cela me rend injuste : car cela pousse mon ame jusqu'à la haine pour celui qui vous a été préféré. Soyez plus modéré si vous pouvez, cela sera honnête, et généreux à vous ; et peut-être trouverez-vous, et dans vos talens, et dans le sentiment de votre force, de quoi dédaigner l'*accessit*. Les Académies de tout l'Univers ne sauroient vous faire descendre de la place où la nature vous a élevé. Je sais tout cela, je me le dis ; mais je sens le dégoût, et j'en suis si près, que ce que je souffre, l'emporte de beaucoup sur ce que je pense.... — J'ai besoin de vous voir, et de raisonner avec vous sur le parti que vous prendrez pour l'impression ; mon avis seroit qu'il fût répandu dans le public avant qu'il pût connoître celui de M. de la Harpe, qui ne sera lu que le 25, et imprimé que le 28 ou le 30. Cette opinion n'est pas dictée par la réflexion, mais voyez si elle contente la vôtre.

Je n'ai pas le droit d'être sévère : mais celui qui me restera toujours, c'est de sentir quand vous manquerez à l'amitié ; et vous

l'avez blessée en ne cédant pas à la grace que je vous avois demandée, et que je croyois pouvoir obtenir. Vous ne devriez plus avoir ni curiosité, ni intérêt sur l'expression de mon sentiment : il vous a été si bien connu, vous l'avez repoussé si cruellement dans le temps même que vous en exigiez le plus de preuves, qu'en vérité, je suis forcée de croire que le prix que vous paroissez y mettre dans ce moment, n'est plus qu'un effet de votre délicatesse, et peut-être aussi, un moyen d'étourdir votre conscience qui vous dit plus haut que moi, que vous avez abusé de mon malheur, en paroissant vouloir l'adoucir. Ayez assez de vertu pour me sauver le dernier degré d'humiliation, qui seroit de devenir l'objet de votre pitié : car ce n'est plus que cela qui vous ramène à moi; et, je vous avoue, que malgré l'attrait invincible qui m'a entraînée vers vous, cette pensée révolte toutes les facultés de mon ame. Quoi ? j'ai été aimée de M. de M.... J'ai été l'objet de la passion de l'ame la plus grande, la plus forte et la plus vertueuse; et vous voudriez m'humilier ? Ah ! laissez-moi à mes remords, ils m'anéantissent ! J'ai été coupable, je suis punie, M. de M.... est vengé.

Que voulez-vous de plus? m'accabler, m'abîmer sous le poids de votre pitié? Je vous le déclare, je ne me sens pas faite pour cette abjection : vous hâteriez ma mort. Je ne démêle pas si c'est à mon sentiment que je tiens encore, ou bien si je suis arrêtée par l'horreur que je sens de faire le malheur de deux personnes qui donneroient leur vie pour moi : ma mort les accablera; et je ne me flatte point, je voudrois au contraire pouvoir les détacher, les éloigner de moi; j'en serois plus libre, je me délivrerois du tourment qui me tue, et je vous délivrerois de l'importunité de me voir ou de m'éviter.

Vous me dites que, peut-être, vous me verrez demain *en passant :* oui, en effet, tout ce que vous feriez pour moi, tout ce que vous m'accorderiez seroit *en passant ;* voilà comme est la vertu. Elle accorde *en passant ;* il n'y a que le sentiment qui arrête, et en vérité je n'y prétends plus ; et je vous cède à demeure à ce qui vous possède.

Je dois vous dire pour l'acquit de la vérité et de la justice, que MM. Suard, Arnaud et d'Alembert ont fait l'impossible pour vous épargner l'*accessit* : mais dix académiciens l'ont emporté sur eux, et ils avoient

l'usage et les statuts de l'Académie pour appuyer leur avis. Ils ont arrêté que le jour de l'assemblée publique, on parleroit avec la plus grande distinction de votre excellent ouvrage : il y a eu trois voix pour partager le prix. Voilà qui est fait, je n'en veux plus parler, qu'une fois à vous.

LETTRE CXXIII.

Onze heures du soir, 1775.

L'*esprit est toujours la dupe du cœur*; comme cela est vrai, comme cela est juste, lorsqu'on traite avec l'homme le plus facile et le plus susceptible de toutes les impressions ! Voilà ce que me disoit mon expérience, et mon cœur la démentoit tout bas; il disoit : *il reviendra*; et tout ce qui sent en moi répétoit : *Je le verrai*. Oh! mon ami, vous ne *méritez pas*, en effet, ce que j'ai souffert; vous ne méritez pas les combats que j'éprouve; vous ne méritez pas le sacrifice que je vous ai fait, non-seulement de ma vie, mais de ma mort; vous ne méritez pas surtout le trouble, l'embarras, les obstacles que mon penchant pour vous met dans la situation la plus critique de ma vie. Oh! ce penchant, cette fatalité prononceront encore; et quelque parti que je prenne, il sera suivi de regret et de repentir. Oh, mon Dieu! ma vie me lasse, elle a été trop remplie : la nature m'avoit isolée; j'étois née

pour l'obscurité et le repos, et j'ai été en proie à toutes les passions! moi-même j'en ai connu tout le malheur. Ah! si je n'avois pas aimé M. de M...., que de mal j'aurois à dire de la vie! Mon ami, je ne voulois vous dire qu'un mot, et malgré moi, mon ame se verse, et va chercher la vôtre : l'habitude d'être aimée m'égare encore, je me tourne vers vous, et ce n'est pas lui. Eh, non! ce n'est pas lui! il ne m'attendoit pas : à peine pouvois-je répondre. Mon Dieu, quels souvenirs! ils m'éteignent et me désolent!

Voulez-vous vous rendre au salon des tableaux, demain mardi, à une heure et un quart? Je ne vous piquerois pas d'honneur, en vous disant que vous seul vous ne serez pas exact au rendez-vous. Quelle folie d'aller vous engager à dîner chez le comte de C... mercredi, de préférence à madame Geoffrin! — Mon ami, quoique vous dénigriez tout ce que j'éprouve, tout ce que j'aime, dites-moi si vous ne trouvez pas cette manière de dire bien aimable : quelqu'un en me demandant des nouvelles de M. de Saint-Chamans, me disoit : *vous savez combien je l'aime avec votre cœur et avec le mien.* Cela

vaut mieux que la phrase de madame de Sévigné, sur la poitrine de sa fille. Il me revient six lettres en comptant celle-ci ; il m'en faut six, si vous voulez que je vous dise quatre mots demain. Je me presse de vous en répéter trois, que vous entendez trop souvent. J. V... A..., mais moins : oui, moins, j'en ai une preuve certaine.

Nous aimons toujours ceux qui nous admirent, etc. J'ai vraiment de l'esprit ce soir : car c'est celui de la Rochefoucauld. Bonsoir : je voudrois avoir le secret de votre amour-propre ; en revanche, vous aurez celui de mon cœur. Eh ! ne le savez-vous pas? qu'importe le reste?

LETTRE CXXIV.

1775.

Vous ne vous souciez donc pas qu'on vous écrive, puisque vous n'en indiquez aucun moyen? mais, comme je suis fort ingénieuse en un seul genre, à la vérité, je charge un valet-de-chambre de M. Turgot de vous chercher par-tout, et de vous trouver surtout. N'oubliez donc pas de me mander de combien de places est la loge que vous me destinez : vous joindrez aussi un mot d'instruction pour s'y rendre. Croyez-moi si vous voulez, dites-vous que le vrai n'est pas vraisemblable; mais il est pourtant certain que j'ai beaucoup vu aujourd'hui madame votre femme : j'ai été au-devant d'elle, je lui ai parlé de sa santé, de ses talens, de tout ce qui étoit là sous nos yeux au salon; enfin j'ose vous répondre que vous entendrez dire que *je suis bien aimable,* et vous n'en croirez rien. Mais savez-vous ce que je suis, et à quoi il faut que vous accoutumiez votre pensée? Je suis vraiment la sœur ou la femme

de *Grandisson*. Je deviens parfaite à me faire peur ; je crois que je suis comme le cygne : son chant de mort est le plus parfait. Enfin c'est quelque chose ; vous direz : elle est morte mal-à-propos, c'est bien dommage. Mon ami, j'ai un chagrin : j'ai un de de mes amis bien souffrant, bien malheureux. J'ai passé deux heures avec lui hier au soir, je pleurois avec lui, et je sentois que je le calmois et le consolois un peu. Hélas ! il n'est que trop vrai, *tout mortel est chargé de sa propre douleur*.

Je vous verrai quand vous pourrez ; ce sera en passant, en courant, et je vous serai obligée de tout ce que vous ferez : je ne me plaindrai jamais. Je serai cette bonne brebis ; elle ne vous redemandera pas si vous avez reçu des lettres de Bordeaux, elle ne regrettera pas que vous ayez oublié cette lettre qui est restée avec celles que vous avez reçues dimanche de tout l'univers : enfin cette brebis sera un peu bête ; on la tondra jusqu'au vif, sans qu'il lui échappe un cri. Eh ! bientôt on oubliera qu'elle souffre et qu'elle est victime ! cela sera dans l'ordre. Bonjour, êtes-vous content ? Êtes-vous mort de fatigue ? Je me ravise : je vais envoyer ma

lettre au chevalier, qui la gardera peut-être dans sa poche. Il n'y a donc point encore d'éloge de *Catinat?* J'ai fait le sacrifice du mien à la plus excellente des femmes.

LETTRE CXXV.

1775.

Mon ami, c'est *moi*. J'ai besoin d'occuper votre pensée une minute, et vous ne me l'auriez pas donnée de votre mouvement. Que de billets, que de gens qui vous demandent, qui vous attendent! Je veux percer la foule, et je n'y veux pas rester. M'y laisseriez-vous, mon ami? Non, vous savez bien que je ne suis pas comme tout le monde. Je vous hais, je vous aime, je vous juge à ma manière; vos succès, vos torts, vos défauts, tout cela n'est connu, n'est senti par personne comme par moi, et cependant je vous aime moins que je ne vous ai aimé : j'y ai regret quelquefois; plus souvent, je m'afflige de vous aimer trop. Mon ami, je veux vous voir demain : c'est cela que je voulois vous dire, et aussi que nous avons des nouvelles de M. de Saint-Chamans qui ne sont pas bonnes; mais cela est moins alarmant que d'ignorer son état.

Une loge pour M. de Savalette. Et l'éloge

de *Catinat?* Vous ne voulez donc pas que je voye *le Connétable?* Mon Dieu, que de plaisirs vous avez tués! Encore un peu de temps, et nous serons heureux comme les morts. Ainsi soit-il!

LETTRE CXXVI.

Dix heures, 1775.

Ce n'est ni la fierté, ni l'orgueil qui repoussent votre pardon : c'est le sentiment le plus vrai et le plus tendre, qui m'assure que je n'ai pas pu vous offenser. Songez donc que si, par impossible, je venois à vous mésestimer, je serois forcée à me mépriser à jamais. Comptez donc, non pas sur vos vertus, non pas sur ma justice, mais sur tous les genres d'amour qui animent les hommes. Si je vous haïssois, je vous estimerois encore ; enfin tout vous défend de soupçonner jamais mon estime pour vous : c'est le plus fort de tous mes sentimens : c'est celui qui les fonde tous, et qui les excuseroit, s'ils pouvoient l'être. Dans le moment où vous m'avez le plus blessée, où je renonçois à vous, je m'y abandonnois encore : car de toutes les lettres que je vous ai jamais écrites, il n'y en a point eu où mon malheur, mes torts, ma foiblesse fussent prononcés, avoués et accusés avec plus de simplicité et de vé-

rité que dans cette lettre dont vous me parlez. Si ce n'est pas là ma profession de foi sur mon estime, sur ma confiance et mon abandon à votre probité, dictez-m'en une autre, et je la signerai de mon sang.

Vous ne m'avez pas vue, parce que la journée n'a que douze heures, et que vous aviez de quoi les remplir par des intérêts et des plaisirs qui vous sont, et qui doivent vous être plus chers que mon malheur. Je ne réclame rien, je n'exige rien, et je me dis sans cesse que la source de mon bonheur et de mon plaisir est perdue pour jamais.

Non, je n'irai point au *Connétable :* je ne sais plus juger ni jouir de pareils plaisirs. Je prendrai le plus vif intérêt à vos succès, et j'en serai comblée.

LETTRE CXXVII.

Deux heures, 1775.

Mille graces vous soient rendues, mon ami. Vous êtes bon d'avoir mis de la suite pour me faire avoir cette loge : je n'ai eu les billets qu'à neuf heures ce matin, et je crains que vous n'ayez été importuné par l'envoi d'un courrier, parce que ces dames étoient fort alarmées de n'avoir pas la loge hier à minuit. Mais, mon ami, vous n'êtes plus aussi bon, et vous êtes même injuste, lorsque vous dites *que j'aime à vous faire de la peine.* Eh, bon Dieu! quel étrange plaisir j'aurois là, si vous appelez aimer à vous faire de la peine, que de vous parler vrai! alors il seroit inutile d'aimer et d'être aimé; il seroit odieux d'être dans l'intimité, comme dans la société, toujours masqué. —Mon ami, à cinq heures, lorsque le *Connétable* commencera, je ferai comme je ne sais plus quel Prophète, qui élevoit ses bras au ciel pendant que Josué combattoit. Oh! oui, ma pensée, mon ame seront bien avec vous : qu'importe après cela où soit ma per-

sonne? Je serai couchée sur un canapé chez la marquise de Saint-Chamans, qui est toujours malade, et qui a envoyé tous ses enfans au *Connétable*. Mon ami, j'espère que vous reviendrez cette nuit de Versailles.

De trois dîners en ferez-vous un? demain chez madame la duchesse d'Anville, lundi chez M. le comte de C....., mardi chez M. de Vaines. Voyez, mon ami, si vous aurez le courage de vous refuser toujours à mon plaisir. Je n'ai pas fermé l'œil cette nuit, je souffre beaucoup des entrailles; mais je suis moins malheureuse que ces deux jours passés. Mon Dieu! que j'avois mal à l'ame! j'ai eu un accès de désespoir qui a duré soixante heures : je n'ai vu personne pendant ce temps-là, pas même ce que j'étois bien sûre qui auroit eu du plaisir à me voir. Mon ami, je vous aime; mais c'est avec tant de trouble et si peu de confiance, qu'en vérité ce sentiment est presque toujours un grand mal; et autrefois je le sentois sans cesse comme un grand plaisir. Bonjour. Si vous êtes dans le comble de la gloire, dites-le-moi; et si vous n'étiez pas content, c'est à moi qu'il faut le dire; parce que ce qui est vous, est plus moi que moi-même. Adieu.

LETTRE CXXVIII.

Onze heures et demie du soir, 1775.

Je dis comme dans la Barbe-Bleue : *ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir?* et M. d'Alembert ne vient pas. Je ne veux point de détail; mais avant de me coucher, je veux entendre ces mots : *il n'y eut jamais un plus grand succès.* Quand j'aurai entendu ces douces paroles, je prononcerai bien avec délices celle de S. Siméon, après avoir vu son Sauveur. Oui, il me seroit doux, plus doux que jamais, de m'endormir cette nuit du sommeil éternel.... Mon Dieu! que je suis fâchée! on m'avoit offert de m'envoyer un courrier; et un autre courrier où l'on me diroit en duplicata : *Grand succès ou médiocre succès.* J'ai refusé ce soir cette marque de bonté; je n'ai pas voulu être autant obligée. Enfin, j'ai été bête et je suis punie; mais j'ai craint que cette recherche de soins ne fît croire un trop profond intérêt; cependant je n'y ai pas été, et à coup sûr, il y auroit eu plus d'intérêt à s'y exposer, qu'à s'en

priver : je me juge bien et je suis contente de moi à cet égard. Mon Dieu ! que de bonheur ! et, comme dit l'ambassadeur de Naples, que de plaisir *à la maison !* Mon ami, vous n'en aurez jamais autant que je vous en desire; vous ne le sentirez jamais avec autant de transport que je le souhaite. — Ah ! pour le coup, voilà M. d'Alembert. *Le succès a fait violer toutes les règles :* on a beaucoup applaudi cette scène du troisième acte, ce qu'il y a de plus beau au théâtre. Adieu, mon ami. Vous me croirez folle; mais le premier vœu de mon cœur n'est pas de vous voir : il est que vous voyiez tout ce qui vous fera jouir de votre bonheur, et surtout les gens qui l'ont partagé. Ne me voyez pas ces jours-ci; jouissez et n'allez pas jeter les yeux sur un objet que vous n'auriez jamais dû voir. Je ne vous demande qu'une heure avant votre départ, je suis du costume des *adieux*.

LETTRE CXXIX.

Dimanche, 17 septembre 1775.

Eh, non! je ne suis plus assez heureuse, ou assez malheureuse, pour faire *du fiel* et *du poison* de ce que vous dites : vous y avez mis bon ordre; avec un mot vous avez glacé mon ame, et vous avez glacé en même temps tout ce que vous croyez être l'expression d'un sentiment. Souvenez-vous du secret qui vous est échappé : il m'a donné la clef de mille choses qui m'avoient paru inexplicables; il m'a fait rétracter un jugement faux, que je n'avois porté que par ignorance. Je croyois lire la lettre d'une jeune personne de dix-sept ans, qui écrivoit à un homme qui avoit été son mari quatre jours; et au lieu de cela, c'est une jeune personne qui écrit à un homme qui l'aime depuis un an. Dès lors, tout ce qu'elle lui dit, n'est plus que l'expression naturelle d'un sentiment, avoué et partagé depuis long-temps. Ce secret échappé m'a aussi expliqué le billet que j'ai reçu du château de C.... ;

mais, en me l'expliquant, il ne l'a pas justifié : car rien dans la nature ne peut justifier un tel outrage ; ce billet ne contenoit pas un mot qui ne dût révolter et indigner mon ame. Mon Dieu ! et j'ai pu vous voir ? j'ai pu vous écouter, je vous parle encore ? Oh ! combien l'on déchoit, lorsqu'on a pu braver les premiers remords ! Oui, j'ai besoin de me le répéter, de me le dire sans cesse : j'ai été aimée de M. de M...., c'est-à-dire, de l'ame la plus élevée, la plus forte, de la créature la plus parfaite qui exista jamais. Cette pensée soutient mon ame, ranime mon cœur, et me rend assez d'orgueil pour ne pas me laisser anéantir.

Je n'ai pas répondu à votre billet, du moment de votre départ. Eh, bon Dieu ! que pouvois-je répondre ? Quand je lis maintenant les expressions de votre sensibilité, voici ce que ma raison prononce : il en dit autant à une autre, et peut-être y met-il plus de force et de chaleur ; et il y a cette différence entre cette autre et moi, qu'avec elle, il dirige toutes les actions de sa vie pour lui prouver qu'il sent tout ce qu'il lui dit ; et avec moi, au contraire, il n'y a pas une de ses actions, pas un de ses mouve-

mens qui ne soient en contradiction et en opposition avec ses paroles. D'après cette observation si juste, si cruellement fondée, dites-moi, que faut-il vous répondre? Ah! j'en appelle à votre conscience : croyez-vous que j'y pusse pénétrer, et conserver pour vous le sentiment que vous me desirez? Eh bien! j'ose vous assurer, que si vous pénétriez dans la mienne, vous n'y verriez que la faute que j'ai commise. Je n'ai pas eu une pensée, pas un mouvement qui ne dût me mériter votre estime, si l'on peut l'accorder à celle qui nous a sacrifié ce qui devoit être plus cher que l'honneur. Mais, dites-moi, pourquoi me faites-vous l'objet de votre morale, et de l'exercice de votre vertu? Vous vous en avisez bien tard; et si vous vous imposez cette tâche, en expiation du mal que vous avez fait, je vous avertis que vous vous égarez encore. Pour que vous eussiez le mérite de cette conduite, où vous mettez une patience, un courage, une bonté, une indulgence *infatigables*, il faudroit, dis-je, que tant de vertu eût un effet : il faudroit soulager, consoler; et je vous l'ai répété cent fois, vous ne pouvez plus rien pour moi, que me faire souffrir. Perdez

donc l'envie de vouloir me faire la victime de votre morale, après m'avoir fait celle de votre légèreté. Je vous assure que je ne prétends point vous faire de reproches : je vous pardonne de tout mon cœur; et ce que je vous dis aujourd'hui, c'est pour répondre à votre lettre. Dans ce billet de samedi, vous me montriez la crainte que vous aviez, que l'influence du malheur que vous prétendez avoir, ne vînt à se répandre sur votre femme. Que falloit-il répondre à cela? Que cette crainte seule suffiroit pour l'en garantir; que le sacrifice que vous lui avez fait de votre temps, de vos affections et de votre personne, doit aussi l'en garantir. Qu'ajouter à cela? Que je le souhaite : et voilà en vérité, tout ce que l'on peut pour quelqu'un avec qui on n'a aucun rapport. Les gens qui ne vous ont point vu avec madame votre femme, et qui ne savent pas comme moi, le sentiment que vous aviez pour elle depuis un an, disent que vous avez converti les devoirs du mariage en servitude. Ils trouvent que ce coup de cloche d'onze heures est austère comme la règle des couvens : vous voyez bien qu'ils disent des sottises, parce qu'ils ne sont pas encore dans

votre secret. Pour moi, qui y suis et qui dois vous dire le mien... ; mais, non, en voilà assez pour aujourd'hui. — Oh ! je suis bien inquiète ; le vicomte de Saint-Chamans va de plus mal en plus mal ; on ne connoît rien à son état ; pour moi, il m'effraie. Le comte de C.... versoit des larmes hier : sa femme est accouchée heureusement ; mais son enfant se meurt. Ce n'est pas son enfant qu'il pleuroit, mais le chagrin qu'en aura sa femme, et le tourment qu'il éprouve de la tromper sur l'état de cet enfant. Les gens heureux ont donc aussi leurs peines! Oui, puisque vous dites que vous en avez beaucoup : mais vous avouez que l'exercice les soulagera, et je le crois comme vous le dites. — Ma santé est pire que jamais ; j'ai eu plusieurs accès de fièvre : mais j'ai fait serment de ne pas m'empoisonner de la façon des médecins. Adieu. Je ne réclame, ni votre sentiment, ni votre morale, ni votre vertu. Voyez si je ne vous laisse pas libre.

LETTRE CXXX.

Samedi, à quatre h. du matin, 23 sept. 1775.

Hélas ! il est donc vrai, on survit à tout ! l'excès du malheur en devient donc le remède ! Ah, mon Dieu ! le moment est arrivé où je puis vous dire, où je dois vous dire avec autant de vérité : *je vivrai sans vous aimer*, que je vous disois il y a trois mois : *vous aimer ou cesser d'être.* Ma passion a éprouvé toutes les secousses, tous les accès d'une grande maladie. J'ai d'abord eu la fièvre continue avec des redoublemens et du délire ; et puis la fièvre a cessé d'être continue, elle s'est tournée en accès, mais si violens, si déréglés, que le mal n'en paroissoit que plus aigu. Après s'être soutenue long-temps à ce degré de danger, elle a un peu diminué : les accès se sont éloignés, ils se sont affoiblis. Il y a eu dans les intervalles, des momens de calme qui ressembloient à la santé, ou qui du moins la faisoient espérer. Après un peu de temps la fièvre a tout-à-fait cessé : et enfin,

depuis quelques jours, il me semble qu'il ne me reste plus que l'ébranlement et la faiblesse qui suivent toujours les longues et grandes maladies. Je crois pressentir une convalescence prochaine; non pas cette sorte de convalescence que M. de Saint-Lambert peint, en disant : *Oh! que l'ame jouit dans la convalescence!* Non, la mienne ne connoîtra plus cet état de jouissance; mais elle sera soulagée, elle ne sera plus déchirée activement, et c'est bien assez; car, quoique délivrée d'un mal bien cruel, il m'en restera encore un plus ancien, plus douloureux, plus profond, plus déchirant; et cette plaie ne se fermera jamais, mais elle ne sera plus irritée et empoisonnée par le chagrin et le remords de tous les instans. Enfin, elle trouvera peut-être des calmans, et c'est le seul remède aux maux incurables. Voilà l'histoire et le récit le plus fidèle de l'état de mon ame : il n'y a pas un mot, pas une circonstance qui ne soient applicables à ma situation actuelle. Je vous ai aimé jusqu'à l'égarement; j'ai éprouvé tous les degrés, toutes les nuances du malheur et de la passion; j'ai voulu mourir. J'ai cru mourir, j'ai été retenue par le charme attaché à la

passion, même à la passion malheureuse. Depuis j'ai réfléchi, j'ai flotté long-temps, j'ai souffert encore ; en un mot, je ne sais si c'est vous, si ce sont vos procédés, si c'est la nécessité ou peut-être l'excès de mon malheur : tout enfin m'a ramenée à une disposition moins funeste. J'ai regardé autour de moi ; j'y ai trouvé des amis que mon malheur et ma folie n'ont point encore rebutés : j'ai vu que j'étois environnée de soins, de bontés, de marques d'intérêt. Au milieu de tant de secours et de tant de ressources, j'ai trouvé un sentiment plus vif, plus animé : il est si vrai, si tendre, si doux, qu'il faudra bien qu'à la fin, il fasse pénétrer dans mon ame, du calme et de la consolation. Et puis-je jamais prétendre à mieux et à plus que cela ? Et après l'affreuse tempête dont je suis battue depuis trois ans, n'est-ce pas là rentrer dans le port? n'est-ce pas déjà voir le ciel ouvert? Non, ne croyez point que je m'exagère les progrès de ma guérison ; je me vois telle que je suis, et si je me sens un peu plus calme, je me crois un peu plus susceptible de consolation. Sans doute il m'en auroit moins coûté pour mourir, que pour me séparer de vous. Une mort prompte eût

satisfait mon caractère et ma passion ; mais la torture que vous avez donnée à mon ame, en a épuisé la force : elle a perdu son énergie ; et puis je me suis vue aimée, cela amollit. Comment quitter la vie, lorsqu'on veut vous y retenir par le sentiment le plus tendre ? Ah ! il falloit mourir dans le moment où j'ai perdu ce qui m'aimoit, et ce que j'ai plus aimé que tout le reste de la nature ! Voilà le seul reproche que je me permettrai de vous faire. Pourquoi me reteniez-vous ? étoit-ce donc pour me condamner à une mort lente et plus cruelle que celle où je courois ! Plût au ciel que je pusse effacer de mon souvenir, et anéantir de ma vie les dernières années qui viennent de s'écouler ! Celles qui les avoient précédées, seront à jamais le charme et le tourment de mon cœur. Ah ! six ans du plaisir et du bonheur du ciel doivent faire trouver l'existence un assez grand bien pour en rendre encore graces au ciel, même au comble du malheur ! Si je pouvois retrouver le repos ; si mon ame pouvoit s'y fixer ; peut-être que le peu de jours qui me restent à vivre pourroient encore être tolérables ! Je vais tâcher de faire ma consolation de ce

qui feroit le plaisir et le bonheur d'un autre. J'aimerai par reconnoissance ce qui devroit être mieux aimé, si je répondois à la chaleur et à la vivacité de l'amitié qu'on me témoigne. Depuis trois mois, j'ai à me reprocher de repousser avec froideur et avec dureté, l'expression du plus vif intérêt, qui est la suite du sentiment le plus vrai, dont malgré moi j'ai reçu des preuves non équivoques; et vous savez si je dois être difficile en preuves. Je vous étonne sans doute, vous croyez que je rêve; je ne dis pas un mot qui ne vous paroisse blesser la vérité et la vraisemblance. Eh bien! cela vous prouvera ce que vous avez déjà pu voir, mais peut-être jamais dans un cas aussi extraordinaire : que *le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable*. Hélas! cela me paroît tout aussi surprenant qu'à vous : je reste confondue de ce qu'il y a encore quelqu'un sur la terre, qui puisse mettre son plaisir et espérer du bonheur, de la créature du monde la plus triste et la plus faite pour repousser tout intérêt. L'excès du malheur a donc de l'attrait pour de certaines ames! Oui, je le vois, on a besoin de plaindre, de s'intéresser, de s'animer; et en approchant de moi, on partage et on prend cette dis-

position sans que je le veuille. Depuis long-temps j'ai remarqué que cet homme ne me quittoit jamais sans émotion; et il m'est intimement prouvé que c'est le malheur, la maladie et la vieillesse qui me tiennent lieu auprès de lui de grâces, de jeunesse et d'agrémens. Croyez-vous qu'il soit possible d'être vaine, d'avoir un pareil attrait pour un homme honnête et sensible? Eh, non! je n'en suis pas vaine : je suis trop malheureuse, trop profondément malheureuse, pour être accessible aux plaisirs et aux sottises de la vanité. Je ne vous avois point encore entretenu de tout ceci : je craignois qu'en le prononçant, cela n'y donnât trop de consistance; je ne voulois pas même y arrêter ma pensée. Dans les premiers jours de mon désespoir, lorsque vous eûtes prononcé contre mon repos et ma vie, je rejettai avec horreur ce qui vouloit me distraire de vous : j'aimois mieux mourir que m'en séparer. J'espérois me calmer sur l'arrêt que vous veniez de prononcer contre moi : je croyois que votre présence me feroit du bien; que vous me diriez ce que j'avois besoin d'entendre; que vous m'aideriez à supporter le coup dont vous veniez de me

frapper. Je n'ai rien trouvé de tout cela; et sans prétendre former une plainte, ni vous faire un reproche, je me suis persuadée, mais d'une manière absolue, que votre mariage devoit à jamais rompre toute liaison entre nous; qu'elle ne me donneroit plus que du tourment, que je vous deviendrois à charge, et peut-être odieuse. Dans le premier moment, je crus que je ne pouvois plus vivre sans vous haïr. Cet affreux mouvement ne pouvoit pas durer dans une ame remplie de passion et de tendresse. J'ai depuis éprouvé toutes les angoisses, toutes les agitations de la douleur; et me voilà enfin dans une disposition que je crois du calme, et qui n'est peut-être que de l'épuisement et de l'abattement : mais du moins je ne veux plus à l'avenir avoir à me reprocher ce que je souffrirai : c'est, je crois, un grand mal de moins. Jusqu'ici j'ai justifié ce que dit la Rochefoucauld, que l'esprit de la plupart des femmes sert plus à fortifier leur folie que leur raison. Oh ! que cela est vrai ! je meurs de confusion en me rappelant ce que j'avois osé prétendre. Oui, j'ai été assez exaltée, ou plutôt assez égarée pour ne pas croire impossible d'être aimée de vous par-dessus tout; et ma folie m'en donnoit des raisons qui

étoient assez plausibles pour contenter mon sentiment. Voyez, je vous prie, à quel degré d'illusion j'ai été menée ! je vous jure pourtant que ce n'étoit point l'amour-propre qui m'égaroit : c'est lui au contraire qui m'a aidée à revenir à la vérité et à la raison. C'est lui qui me juge aujourd'hui avec plus de sévérité que vous ne pouvez en avoir : tout ce que vous me refusez, tout ce que vous n'avez pas été pour moi, ne me paroît plus qu'un résultat nécessaire de la justesse de votre goût et de votre justice. Oh ! ne croyez pas cependant que je trouve que vous ayez été équitable dans votre conduite avec moi : c'est ma raison et rien que ma raison qui prononce aujourd'hui ; et en me voyant aussi foible, aussi coupable, aussi folle que je l'ai été, cela ne justifie point tout le mal que vous m'avez fait : mais que je vous pardonne de toute mon ame ! Peut-être ne se console-t-on jamais des grandes humiliations : mais je dois espérer que le temps en effacera l'impression. Je souhaite que votre mariage vous rende aussi heureux qu'il m'a rendue malheureuse : croyez que, lorsque ce souhait est bien sincère, la générosité et la bonté ne peuvent pas être portées plus loin. — Je n'ai

point reçu de réponse à une lettre que je vous ai écrite il y a huit jours. Je ne m'en plains pas; je vous en avertis seulement, parce que je voudrois bien qu'elle ne fût pas perdue. — Avant que de partir pour la campagne, je vous prie de me renvoyer les trois lettres que je vous ai écrites à Metz. Si enfin vous aviez reçu celle de Bordeaux, vous voudriez bien l'y joindre. Je n'ai point reçu vos dragées; voilà pourquoi je ne vous en ai point remerciée. Il n'y a que la haine qui convertisse le miel en poison, et je n'ai point de haine. En vérité, l'on me rend folle : je ne sais plus lequel me désole davantage, ou du mal que vous me faites, ou du bien qu'on voudroit me faire ; j'en meurs. J'aurois besoin de fuir dans un désert pour me reposer. Que je vous plains de la longueur assommante de cette lettre! mais je suis si malade, si abattue, que je n'ai pas eu la force d'y mettre de l'ordre, ni d'en écarter les inutilités. Je le sens, les longues douleurs fatiguent l'ame et usent la tête; mais si je me suis permis de parler si longuement une fois, ce sera pour n'y revenir jamais : il y a des sujets sur lesquels on ne peut pas revenir. Si vous étiez à Paris, je me serois

bien gardée de vous y adresser ce volume, vous ne l'auriez pas lu. Il m'a été prouvé que vous ne lisiez pas mes lettres, et cela étoit tout simple : elles vous étoient adressées dans un lieu où vous aviez à voir et à entendre ce qui étoit de tout autre intérêt pour vous que moi et mes lettres : aussi je m'engage à ne plus arriver aussi mal à propos. Adieu, *mon ami*, c'est pour la dernière fois que je me permettrai ce nom : oubliez que c'est mon cœur qui l'a prononcé. Ah! oubliez-moi! oubliez ce que j'ai souffert! Laissez-moi croire que c'est un bonheur que d'être aimée! laissez-moi croire que la reconnoissance suffira à mon ame! Adieu, adieu.

LETTRE CXXXI.

Dimanche au soir, 24 septemb. 1775.

Je ne veux pas rendre votre calcul faux; vous supposeriez peut-être que j'y mets de l'humeur, du projet, peut-être du caprice, et rien ne pourroit plus l'excuser. La raison est égale et juste, et il est bien temps de m'y tenir. Non, s'il vous plaît, vous ne me donnerez jamais d'explication sur des faits que Dieu même ne sauroit changer. Il faut s'en tenir aux résultats. Vous êtes marié, vous avez aimé, vous aimez et vous aimerez un objet qui a déjà depuis longtemps de l'attrait pour vous, par la vivacité et la force de son sentiment; cela est dans l'ordre, cela est dans la nature, cela est dans le devoir, et par conséquent il faudroit être bête ou folle pour entrer dans des raisonnemens qui troubleroient votre bonheur, et qui continueroient mon supplice. Tout est dit à jamais, et croyez-moi, sauvons les détails : quand une fois le fil de la vérité a été

rompu, il ne faut pas le rajouter, cela va toujours mal. Dans tous les temps, dans toutes les circonstances, je vous ai dit vrai: ainsi il n'y auroit ni confusion, ni embarras pour moi. Depuis que je vis, je n'ai pas à me reprocher d'avoir trompé qui que ce soit dans la nature. J'ai été sans doute bien coupable; mais je puis me dire que la vérité m'a toujours été sacrée. Les situations de romans, ou plutôt qui ne sont point dans les romans, ne sauroient rien changer à celle du malheur et de désespoir où j'ai passé ma vie depuis quelques années. Sans doute que le roman que vous avez commencé sera plein de plaisir, de bonheur et de tout ce qui pourra faire votre félicité; je le desire de tout mon cœur. Pour moi je ne devois figurer que dans les romans de *Prevost;* jugez si je dois être exclue de l'*Astrée!* Adieu. Je vous ai écrit un volume, vous devez avoir besoin de vous reposer de moi.

M. de Saint-Chamans est beaucoup mieux depuis deux jours : il vous remercie mille fois. M. d'Alembert a été bien touché de votre souvenir. Le comte de C..... est de retour au ciel : la mère et l'enfant se portent à merveille. Madame de Chatillon vient d'ar-

river; elle sort de chez moi. J'espère que M. d'Andezi reviendra dans peu de jours. Je n'ai plus de fièvre.

LETTRE CXXXII.

Midi, 1775.

Cela ressemble à la folie, et cependant c'est de la raison, bien raisonnable même: car ceci est un soin pour mon plaisir. Je viens de me rappeler que je vous avois mandé de me répondre, et de me renvoyer mes lettres sous le couvert de M. de Vaines. Mon ami, ne faites que la moitié de cela: renvoyez-moi mes lettres sous son adresse, et, au nom de Dieu, n'oubliez pas double enveloppe; mais adressez-moi directement votre réponse, et il faut qu'elle me réponde: ainsi il la faut bien longue. Je ne la recevrai que samedi 15, et je me suis souvenue que M. de Vaines est à Versailles le samedi. Cela auroit retardé ce que j'attendrai avec une impatience qui me donne la fièvre. Mon ami, vous m'entendez bien, ne faites donc point d'étourderie: votre lettre à moi, et mes lettres et toutes mes lettres à M. de Vaines. J'ai peur que le courrier ne soit parti; je vais adresser ma lettre à un ami que j'ai à la poste.

LETTRE CXXXIII.

(Adressée à la campagne.)

Dimanche au soir, 15 octobre 1775.

Mon ami, il faut donc que nous soyons deux. Vous ne savez rien me dire, vous n'avez rien à me dire quand je me tais. Eh, mon Dieu ! s'il n'y avoit personne derrière vous, si l'on ne lisoit pas par-dessus votre épaule, si les lettres n'étoient pas sous les pieds, sans que vous les y mettiez, je vous écrirois des volumes, je ne vous attendrois pas. Je verserois mon ame; je passerois ma vie à me plaindre, à vous pardonner, et à vous aimer. Mais le moyen? mais où reprendre la force que vous m'avez ôtée? Le coup dont vous m'avez frappée, a atteint mon ame, et mon corps y succombe. Je le sens, je ne veux ni vous effrayer, ni vous intéresser; mais je sens que j'en meurs : il n'y a plus pour moi de ressource dans la nature; car, en supposant l'impossible, que vous redevinssiez libre, et que vous fussiez

pour moi ce que j'avois desiré, il seroit trop tard : les principes de la vie sont attaqués, et je le vois sans regrets et sans effroi. Mon ami, vous m'avez empêchée de me tuer, et vous me faites mourir. Quelle inconséquence! mais je vous le pardonne; dans peu tout sera égal. Mon Dieu! je ne veux point vous faire de reproche; si vous voyez dans mon ame, ah! elle est loin de vouloir vous offenser, ni de vouloir mettre un instant de chagrin dans votre vie. Non, au comble du malheur, un instant victime d'avoir aimé, me sentant aussi coupable que malheureuse, je ne trouve dans mon cœur que le desir le plus vif de votre bonheur; votre intérêt est encore le premier d'une vie qui m'échappe. Adieu, mon ami. Vous voyez, je n'avois point d'humeur; mais il y a des liens, il y a des choses qui ne me laissent plus que de la douleur. Ecrivez-moi : dites-moi ce que vous faites; dites-moi si vous êtes content, si ce qui vous intéresse est terminé comme vous le desiriez; enfin, mon ami, trouvez, s'il est possible, un peu de douçeur à répandre quelques instans de plaisir dans un cœur profondément blessé, et qui cependant est encore tout à vous. Je vous écrirai

tous les soirs, et en partant de Fontainebleau, vous me renverrez toutes mes lettres. Oh ! n'appelez pas cela de la défiance ; c'est plutôt de la vertu, c'est soigner votre repos.

LETTRE CXXXIV.

Ce lundi, quatre heures, 16 octobre 1775.

Mon ami, je vous écris ce matin, parce que je crains de ne le pas pouvoir ce soir. Hier j'avois la fièvre assez fort, et cette nuit, à deux heures, j'ai pensé mourir d'un accès de toux, suivi d'un étouffement qui réellement m'a mise aux prises avec la mort. L'effroi de ma femme-de-chambre me faisoit penser qu'il faut en effet que la mort soit bien redoutable : son visage en étoit renversé; et lorsque j'ai pu parler, je lui ai demandé la cause de son trouble; elle ne m'a jamais dit autre chose, sinon : *J'ai cru que vous alliez mourir;* car elle avoit du courage de reste pour me voir souffrir. Je suis encore dans mon lit : il ne me reste qu'un peu d'oppression avec mes maux accoutumés. — N'êtes-vous pas, ou n'allez-vous pas à Montigni? Madame de Boufflers ne vous y a-t-elle pas donné rendez-vous? Elle est partie aujourd'hui avec l'abbé Morellet, et elle revient jeudi. L'archevêque de Toulouse y doit arriver ce soir.

Quelqu'un qui connoît beaucoup madame de B....., me disoit hier : *elle se fait victime de la considération, et à force de courir après, elle en perd. Je parie,* me disoit cet homme, *qu'elle fera l'impossible pour se trouver, non pas au dîner des rois, comme Candide à Venise, mais au dîner des ministres à Montigni.* Il me disoit cela comme une conjecture, et ce matin j'ai reçu de lui ces deux lignes : *Me croirez-vous sur les gens que je connois? vous vous moquiez de moi hier; eh bien ! elle est partie ce matin, et elle va tomber au milieu de gens qui sont à peine ses connoissances. Vanité des vanités !* Mon ami, si c'est pour vous y aller trouver, elle a bien fait : elle doit chérir l'homme à qui elle a pu se résoudre à parler une fois avec vérité. Ce doit être pour elle un grand soulagement que de quitter le masque. Comment vit-on dans cette contrainte perpétuelle? La vanité est donc ce qui a le plus de force dans la nature ! Mon ami, dites-moi donc qui vous croyez qui sera ministre de la guerre. Ce sera, à ce que l'on dit, le baron de Breteuil, qui a passé sa vie dans les affaires étrangères. C'est absolument comme dans l'Avare.

Aviez-vous déjà beaucoup lu pour commencer votre grand ouvrage? Vous n'avez eu que huit jours; mais vous faites tout si vîte, que huit jours ont peut-être suffi pour faire ce qu'un autre ne feroit pas en huit mois. Avez-vous vu M. Turgot? C'est dans ce moment-ci où le travail que vous avez fait pour lui, peut lui être d'une grande utilité. Vous le verrez à Montigni; je voudrois que vous causassiez avez lui, et vous verriez qu'il est bien supérieur aux gens qui le jugent avec prévention et avec passion.—Il y a quelques jours que vous me mandiez, sans doute pour me ravir jusqu'au ciel : *c'est d'ici que je vous dis que je vous aime, d'ici où je suis aimé, où je suis occupé, tranquille, etc.* Eh, mon ami! cela court les rues que d'être aimé lorsqu'on est jeune, lorsqu'on a une figure aimable, lorsqu'on a les soins et les manières d'un homme qui prêtent à plaire, et lorsque sur-tout toutes les actions de sa vie prononcent que l'on ne tient fortement à rien; et comment ne seriez-vous pas aimé? les fats et les sots le sont bien! M. de B..... est adoré de sa femme qui est jeune, jolie et aimable; et ce qui me confond, c'est qu'il n'a pas la tête tour-

née : il ne croit pas comme le comte de C....., qu'il auroit été choisi; il se souvient que ce sont 25,000 liv. de rente qui ont fait son mariage. Mais savez-vous ce qui est piquant, ce qui est rare, ce qui est extraordinaire, ce qui tient du prodige, quoiqu'il y en ait quelques exemples, comme ceux de Diane de Poitiers, de madame de Maintenon, de mademoiselle Clairon? c'est de pouvoir dire : je suis aimée, lorsqu'on est vieille, laide, triste, malade et abîmée dans le malheur, et sur-tout lorsqu'on peut se dire : je suis aimée d'un homme aimable et honnête, et qui est dans cette saison de la vie où l'on est plus délicat et plus difficile, et où l'on est cependant en droit de prétendre à tout et de mériter d'être préféré : voilà, mon ami, ce qui vaut la peine d'être dit, parce que cela est miraculeux. Mais tirer vanité d'être aimé de sa femme, lorsqu'on est charmant, et que, du matin jusqu'au soir, et du soir au matin, on veut lui persuader et lui prouver qu'on en est passionnément amoureux! eh! fi donc; cela est si commun. Le comte de C..... dit de même et jouit de même; mais, à la vérité, je ne crois pas qu'il y ait aucune créature qui soit tentée de se mettre

en tiers, et qui soit assez abandonnée pour réclamer le surplus de cette grande passion.

Adieu, mon ami : je ne sais pourquoi j'ai été vous entretenir de tout cela. Si j'ai de la fièvre, je n'en ai pas assez pour que ce soit du délire; mais j'ai du plaisir à causer avec vous, et je dis tout ce qui me vient. Ecrivez-moi donc : j'ai besoin d'être consolée et soutenue; mon ame et mon corps sont dans un déplorable état. Mon ami, vous êtes à quatorze lieues : c'est bien loin, et cela seroit bien près, si.... Mais adieu.

LETTRE CXXXV.

Mardi, quatre heures, 17 octobre 1775.

J'attendois le facteur : je voulois une lettre de vous, mais vous ne l'avez pas voulu. J'ai vu le timbre de Fontainebleau sur une lettre, j'en ai respiré plus à mon aise, et puis j'ai vu ma méprise. Oh ! non, cette lettre n'étoit pas de vous. Mon Dieu ! que je suis folle et injuste, et sur-tout que je suis malheureuse ! Mon ami, si je pouvois ne vous pas aimer, si je pouvois aimer ce que je n'aime point, peut-être que ce qui me reste à vivre ne seroit pas dévoué à un supplice qui met mon corps et mon ame à la torture. Cependant je suis moins souffrante aujourd'hui : j'ai pris de l'ipécacuanha en grande dose, qui m'a d'abord fatiguée à mourir ; mais il me semble qu'il a rendu de l'air à mes poumons : hier je ne respirois pas. Mon ami, je ne sais pourquoi je vous parle de ma santé ; quand je vous vois, je ne vous en parle jamais : mais c'est qu'alors je ne souffre plus. Comment n'aimeroit-on pas un peu une créature à qui

l'on fait tant de bien, et sur-tout à qui l'on fait tant de mal? Ah! pourquoi aime-t-on, ou pourquoi n'aime-t-on pas? Qui sont les sots, ou les ames de glace qui ont jamais su en rendre compte? Le chevalier ne manqueroit pas de nous l'apprendre, et il sera toujours bien plus content d'avoir fait un raisonnement que d'éprouver un sentiment. L'on m'a dit qu'il en avoit eu un pénible, ces jours passés, à une représentation d'une pièce de M. de Savalette qui fut applaudie avec transport, et que mesdames de Grammont et de Beauveau ne pouvoient cesser de louer. Le chevalier en étoit dépité, et il ne put jamais cacher son mécontentement. Madame de Gléon fit de même, et tous deux jouèrent le plus détestable rôle dans leur société. Je vous dis-là le secret de l'église, et non pas celui de la comédie. Pour remonter un peu leur amour-propre, il donne aujourd'hui *Roméo et Juliette*, suivie d'*Agathe*. Madame de Beauveau a retardé son départ pour assister au triomphe, et pour le faire; mais je me meurs de crainte que *Roméo* ne tue le succès d'*Agathe*. Ce *Roméo*, mon ami, le connoissez-vous? Cela n'est pas mauvais, cela n'est pas médiocre, cela n'est pas même

ennuyeux; mais cela est monstrueux, cela est à faire fuir. J'ai entendu dire à la comtesse de B.... que cela étoit beau comme Corneille, et meilleur que la pièce anglaise. J'étois avec elle à la première représentation; et moi, j'étois animée si différemment, que je desirois de m'évanouir pour être emportée de cette salle. C'étoit moi sans doute qui avois tort; mais il m'est impossible d'être à froid, et de me composer un avis contre mon sentiment.

J'envoie cette lettre à M. de Vaines; je ne doute pas que vous ne soyez avec lui à Montigni. Mon ami, les lieux, les personnes, les choses, le charme de tout cela vous aura-t-il laissé la liberté de penser que vous pouviez m'écrire par Nangis? Vous êtes arrivé dimanche à Fontainebleau; si vous m'aviez écrit lundi matin, j'aurois eu de vos nouvelles aujourd'hui : mais vous avez voulu voir tout-à-la-fois la Reine, M. de Duras, les ministres, vos amis, vos connoissances, ceux qui ne le sont pas; enfin, il faut bien tout voir, tout entendre, tout savoir. On a des affaires, on les fait mal, mais n'importe, on a beaucoup vu, beaucoup été, et au bout de la journée, l'on est *Gros-Jean comme*

devant; mais l'on a satisfait à cette charmante activité de l'écureuil, et l'on se dit que, dans dix ans, l'on aura une tête et des affaires mieux réglées, et l'on s'abuse, je vous assure. Mon Dieu! qu'il étoit doux d'aimer et de vivre pour quelqu'un qui avoit tout connu, tout jugé, tout apprécié et qui avoit fini, comme le sage, par trouver que tout n'est que vanité! Aimer suffisoit à son cœur et à son ame. Ah! qu'elle étoit noble, qu'elle étoit grande, cette ame! je n'ai jamais vu réunir tant de passion à tant de vertus. Mon ami, je donnerois ce qui me reste à vivre pour que vous l'eussiez connu..... — Je veux encore augmenter votre mouvement : je vous prie de chercher chez les gens qui vendent des livres, *un Dialogue entre un Evêque et un Curé, sur le mariage des Protestans.* On dit que cela est excellent : lisez-le, et envoyez-le-moi par M. de Vaines; on ne le trouve pas ici. En grace, ne donnez point de lettre avec cette brochure, parce qu'elle ne seroit pas cachetée. Savez-vous ce qu'il y a de pis en vous? C'est l'indifférence dont vous êtes pour tous les inconvéniens et même pour les malheurs attachés à votre manière d'être. Vous en direz tout ce qu'il vous plaira, cette incurie tient à une

mauvaise tête. Adieu, mon ami, je vous aime; mais je me sens bien bête, et il me semble que c'est un grand dégoût que d'être aimé par une bête. Qu'en pensez-vous? Je crois que si je lisois *Clarisse* ce soir, je n'y trouverois ni amour, ni passion. Mon Dieu! peut-on tomber plus bas? — Je n'aime point Fontainebleau, seroit-ce parce que vous y êtes? Mon ami, si vous aviez eu le choix, auriez-vous encore mieux aimé que ce fût moi qui se trouvât à Montigni, que madame la comtesse de B.....? C'est un bonheur que je n'ai jamais éprouvé que d'être à la campagne avec ce que l'on aime le plus dans le monde.

LETTRE CXXXVI.

Mercredi au soir, 18 octobre 1775.

Enfin, vous voilà à Fontainebleau. Je vous y attends depuis dimanche 13. Je vous y ai écrit tous les jours; deux lettres chez M. d'Aguesseau, et une à M. de Vaines à Montaigni, où je croyois que vous seriez. Mon ami, ne fût-ce que pour les jeter au feu, réclamez ces trois lettres, je vous en prie. Mandez-moi, si vous le savez, le jour que vous comptez repartir, pour que je m'arrange de manière à ne pas être encore à Fontainebleau lorsque vous en serez parti. J'aime bien à vous suivre, mais non pas à rester derrière vous, parce que vous avez tant d'autres intérêts, que vous ne vous avisez guère de retourner la tête.—Vous m'écrivez une lettre courte, mon ami, mais vous êtes bien aimable : si vous ne pouvez pas m'ôter le sentiment de mon malheur, vous m'otez souvent la force de m'en plaindre. Mon Dieu, qu'il m'auroit été doux de vous devoir la

consolation de ma vie, et de ne plus connoître de plaisir que par vous! Mais vous avez tout détruit, jusqu'à l'espérance. Hélas! je ne méritois pas d'être ménagée : j'étois déjà si malheureuse quand vous m'avez connue! vous en avez trop fait, je ne méritois pas l'intérêt que vous m'avez marqué. Il m'a égarée, je me suis précipitée dans un abîme, vous m'y avez conduite, vous m'y avez poussée; et il n'y a plus moyen d'y apporter secours. Il faut subir mon horrible destinée, souffrir, vous aimer, et mourir bientôt. Ah! non, mon ami, je ne veux plus peser sur votre ame, je ne veux plus la fatiguer : il y a de la lâcheté et de la cruauté à faire partager des maux qui n'ont plus de remède. La nécessité de souffrir me rendra généreuse. Mon ami, votre bonheur et votre repos seront, si je le puis, mon unique intérêt. Mais je n'ose répondre de moi : la durée de la douleur rend si foible; et puis, quand on a absolument renoncé au bonheur pour soi, on juge souvent que la contrainte seroit sottise ou folie. Enfin je ferai comme je pourrai; et vous, avec un peu de morale et beaucoup de bonté, vous subirez la peine attachée au mal que vous

m'avez fait : vous penserez, pour soutenir votre patience et votre courage, que je m'en vais, et que vous, vous commencez une carrière qui vous promet du bonheur, et qui vous fait goûter le plaisir. Ah ! l'on est bien fort, quand on est parvenu à étouffer tant de regret, et qu'il ne reste plus qu'à plaindre une malheureuse créature qui ne se plaint plus, et qui est parvenue au point d'éteindre en elle jusqu'au desir et à l'espérance vague que conservent tous les malheureux. Oui, mon ami, cela est vrai : en me recherchant bien, en me regardant de bien près, en m'interrogeant, sur ce que je veux, sur ce qui reste pour moi dans la nature, je ne trouve rien à me répondre, sinon ce que demanderoit un voyageur bien las, *un gîte*, et je vois le mien à S. Sulpice. Mais mon talent est d'être toujours hors de propos. Voyez quel ton, quelles images à présenter à un homme qui quitte le plaisir, qui vient occupé de mille affaires, qui ne sait auquel entendre, à qui la reine, le roi ont parlé avec une bonté, avec une grâce infinies! Mon ami, quand j'y pense bien, si vous me faisiez justice, vous auriez tout à la fois du mépris et de l'horreur pour moi. — Mais pour changer

de ton, je veux vous dire que dans une de mes longues insomnies, je suis venue à penser à la C... de B..... Je me demandois ce qui faisoit qu'avec beaucoup d'esprit, de grâces et d'agremens, elle faisoit en général, aussi peu d'effet et surtout aussi peu d'impression; je crois en avoir trouvé la raison. N'allez pas être *bête*, et me dire que je n'ai pas eu assez d'esprit pour expliquer ma pensée. Ecoutez-moi : ne convenez-vous pas qu'il y a dans tout un vrai de convention; il y a le vrai de la peinture, le vrai du spectacle, le vrai du sentiment, le vrai de la conversation, etc. Eh bien! madame de B..... n'a le vrai de rien; et cela explique comment elle a passé sa vie sans toucher, ni intéresser, même les gens à qui elle a eu le plus d'envie de plaire. Voulez-vous voir le revers de la médaille? Vous connoissez une personne qui a été toute la vie dénuée des agrémens de la figure, et des grâces qui peuvent plaire, intéresser et toucher, et cependant cette personne a eu plus de succès, et a été mille fois plus aimée qu'elle ne pouvoit le prétendre. Savez-vous le mot de cela? C'est qu'elle a toujours eu *le vrai* de tout, et qu'elle y a joint d'être vraie en tout. Despréaux a mis

en résultat ce que je viens de délayer dans un tas de paroles :

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.
Il doit régner par-tout, et même dans la fable.

Mon ami, si vous m'avez d'abord trouvée un peu bête, je me suis rendue ensuite assommante. Après vous avoir fait pleurer de tristesse, je vous ferai bâiller d'ennui. En vérité, je m'épuise tellement avec vous, que je n'écrirai à personne ce soir, quoique je doive des réponses à Fontainebleau à des gens que je ne fais pas bâiller. Mais c'est qu'ils ont un grand fonds d'indulgence : car il ne faut pas toujours être *vaine*, quoiqu'il y ait encore bien du *vrai* là dedans. Oh, mon ami ! ce qui est de première vérité, c'est que je vous aime avec autant d'ame, que si vous aviez fait à mon repos et à mon plaisir le sacrifice de votre bonheur. Oui, mon malheur me paroît d'autant plus accablant, que c'est à vous que j'aurois voulu devoir d'être heureuse. Je ne vous écrirai plus que demain jeudi, parce que j'imagine que vous partirez samedi. La Cour auroit-elle plus d'attrait que .....,?

LETTRE CXXXVII.

Ce jeudi au soir, 19 octobre 1775.

Mon ami, je serois accablée de vos reproches, si mes résolutions ne les avoient pas prévenus. Je m'accusois hier, et je vous disois qu'il y avoit de la cruauté et de la lâcheté à risquer de vous faire souffrir d'un malheur sans ressource. Il faut en vivre ou en mourir; mais surtout il faut se taire. Vous avez l'ame assez animée, vous avez assez connu et senti le malheur et la passion, pour concevoir les excès où l'un et l'autre peuvent porter : je les déteste et les abjure tous; je voudrois être morte avant que d'avoir pu vous offenser. Je pressentois peut-être ce nouveau malheur, lorsque je voulois quitter la vie et vous fuir. Je sentois qu'après la cruelle perte que je faisois, mon ame ne pourroit plus se remettre en mesure; en effet, je ne devois plus aimer, je ne pouvois plus aimer. Le principe de ma vie, le Dieu qui me soutenoit, qui m'animoit, n'étoit plus, je restois seule dans la nature.

Ah ! pourquoi vous y êtes-vous trouvé? Pourquoi vous rapprocher de moi? Dans ce moment je n'avois besoin ni de consolation, ni d'appui. Pourquoi me disiez-vous des mots que mon ame étoit accoutumée d'entendre avec sensibilité, ou transport ? Pourquoi preniez-vous le langage de l'homme qui venoit de mourir pour moi? enfin pourquoi égariez-vous la raison de quelqu'un que l'excès du malheur avoit déjà troublé? C'étoit à vous de juger, de prévoir; je ne pouvois que gémir et mourir. Vous voyez l'horrible suite qu'a eue ce moment d'oubli de votre part. Sans doute, dans cet instant, vous ne pouviez pas prévoir de quel genre de poison vous abreuveriez mon ame; mais vous saviez que vous ne m'aimiez pas assez pour faire votre premier intérêt de la consolation et du repos de ma vie. Ah! c'est là la source et la cause de tout ce que je souffre. En devenant coupable, mon ame a perdu son énergie. Je vous ai aimé, et dèslors je n'ai plus été capable de rien de noble et de fort. Je juge ma conduite, mon ami, et je la blâme plus que vous; lorsque vous avez prononcé mon arrêt : il falloit le subir, il falloit m'arracher à vous, ou à la vie : il y a de la bas-

sesse à vouloir être plainte et soulagée par celui qui vient de vous frapper; et cela est si vrai, que j'éprouve sans cesse un combat affreux : mon ame se révolte contre votre action, et mon cœur est rempli de tendresse pour vous. Vous êtes assez aimable pour justifier mon penchant ; mais vous m'avez trop mortellement offensée, pour que je ne m'en sente pas humiliée. Mon ami, je vous l'ai dit souvent : ma situation est impossible à supporter : il y faut une catastrophe ; je ne sais si c'est la nature ou la passion qui la produira. Attendons et surtout taisons-nous. Vous avez assez de bonté, assez de délicatesse pour épargner ma sensibilité ; et vous me croyez moi assez cruelle pour vouloir exercer et alarmer la vôtre ! Ah, mon ami ! si le malheur rend quelquefois personnel, il rend aussi bien délicat : les malheureux ont pour l'ordinaire la main bien légère ; ils craignent bien de blesser, ils sont sans cesse avertis par leur propre douleur. Et vous croyez que lorsqu'à peine il me reste la force de me plaindre, je chercherai, je choisirai les expressions qui pourront vous faire le plus de mal ? Vous ne me connoissez pas : car si je pouvois m'arrêter avec vous, si je n'étois

pas toute de premier mouvement, sans doute je mettrois du soin à éviter de vous faire de la peine; mais songez donc que je vous aime. Voilà mon crime envers vous. Ah, mon ami! la main sur la conscience, et je suis bien sûre que, sans un grand effort de générosité, vous me pardonnerez? Mais je le jure, je n'aurai plus besoin de votre vertu: je veux élever mon ame au point de n'avoir plus besoin que vous me fassiez grace. Adieu.

LETTRE CXXXVIII.

Vendredi midi, 20 octobre 1775.

Je me presse comme si vous deviez m'entendre plus tôt. Mon ami ! vous êtes fou ! Vous allez dire du mal de M. Turgot à M. de Vaines ! et c'est pour moi, et c'est mon intérêt qui vous égare, et qui vous fait presque dire à M. de Vaines qu'il a tort ! Mon Dieu ! quelle mauvaise tête ! Mais que de bonté ! que vous êtes aimable ! Mais vous vous méprenez, si vous allez croire que c'est la pauvreté, ou le bien-être qui vient de la fortune, qui pouvoit rien ni pour mon bonheur, ni pour augmenter mon malheur. Mon ami, ce n'est ni M. Turgot, ni M. de Vaines, ni le Roi, ni tout ce qu'il y a de puissant sur la terre, qui peuvent rien pour mon bonheur, pour calmer mon ame, pour en chasser un sentiment déchirant, pour remettre du baume dans mon sang. Hélas ! il faudroit que vous m'eussiez aimée ; mais il vous est plus facile de solliciter, de haïr un ministre, parce qu'il a l'honnêteté de ne

pas songer à ma fortune. Mon ami, *ni l'or, ni les grandeurs ne nous rendent heureux.* Cela est plus vrai pour certaines ames, que je ne puis l'exprimer. Je n'ai jamais connu d'équivalent, de dédommagement à rien de ce que j'ai desiré; la passion est absolue. Les goûts se plient aux circonstances; je n'ai jamais voulu, ni aimé qu'une chose, et en cela plus conséquente qu'il n'appartient à ma mauvaise tête, je ne me suis jamais repentie de ma manière de me conduire dans les différentes occasions que j'aurois eues de m'enrichir et d'augmenter, ou, pour parler plus juste, d'acquérir de la considération, de celle du moins que les sots distribuent et dont les têtes et les ames vides font leur aliment. Bonjour, mon ami. J'entends le vicomte de S. Chamans. Je reprendrai après l'arrivée du facteur. J'espère, oui je crois que j'aurai une lettre de vous. Après avoir vu des indifférens tout le jour, vous serez rentré chez vous hier au soir, en disant : je vais faire quelque chose pour le plaisir de ce qui m'aime.

Vendredi quatre heures, après l'arrivée de la poste.

Point de lettre de vous! Savez-vous combien je suis juste? Cela me fait haïr celles des autres. Qu'importe tout le reste, lorsque l'ame et la pensée sont fixées sur un seul point. Je conçois à merveille comment *Newton* a pensé trente ans de suite à la même chose, et le but qu'il se proposoit, ne vaut pas celui que je me promettrois. Mon ami, aimer est le premier bien; être aimée par ce qu'on aime, c'est être trop heureuse. Il y a eu dès temps dans ma vie! mais, mon Dieu! que je suis tombée! — Je n'ai point de lettre de vous? C'est ma faute: M. de Vaines vous aura envoyé trop tard la lettre que je lui avois adressée. J'ai voulu vous suivre partout, et vous ne vous êtes pas soucié de me prévenir. Pour se rencontrer sûrement, il ne faut pas s'attendre. — Mon ami, j'ai relu votre lettre d'hier trois fois tout de suite: ce que vous dites sur la différence de l'esprit et du génie est excellent, et de la plus grande éloquence; la comparaison est *de génie.* Mais je ne pense pas comme vous, qu'il faille, pour gouverner, des gens pleins de passion. Il faut du *caractère* et point de passion; l'esprit suffit,

et il est peut-être préférable dans une monarchie, où il faut une marche uniforme, où le bonheur doit être préféré à la gloire; et c'est parce que je crois que ce n'est ni la passion, ni le génie qu'il faut à un ministre français, que je pense qu'il n'y a point d'homme qui fût plus capable de nous bien gouverner que L. de T..... Et je vous réponds, qu'il n'y a point d'ame plus inaccessible aux passions. Ce n'est pas non plus pour l'énergie qu'il faut le louer : il a du caractère, beaucoup de lumières, une grande activité et une facilité et une amabilité qui aplanissent toutes les difficultés. Voilà ce que je réponds à tout ce que vous me disiez de M. T....; il ressemble plus à Licurgue, et L. de T.... au cardinal de Richelieu et à Colbert : car il n'auroit ni la force, ni l'atrocité du cardinal. — Mon ami, vous recevrez cette lettre demain samedi, et sans doute ce sera la dernière, parce que je ne doute pas que vous ne partiez dimanche. Voici *mes ordres :* vous ferez un paquet de toutes mes lettres, vous y mettrez mon adresse, et ce seront vos mains qui le remettront dans celles de M. de Vaines, qui contre-signera ce précieux dépôt. Vous partirez après, et vous ne

m'écrirez point dans ce paquet, mais bien par la poste. Je veux savoir l'heure, le moment où vous quitterez Fontainebleau ; oui, j'y ai un intérêt : où n'en met-on pas lorsqu'on aime ? Je vous ai bien dit, que je ne me plaindrois plus, que je ne vous accablerois plus du poids de mes maux. Mais souvenez-vous bien que je ne me suis pas engagée à avoir une conduite *parfaite*, égale. Cela viendra peut-être : l'indifférence ne sera pas toujours impossible à mon cœur. Je dis donc que je ne vous ferai plus souffrir de mon malheur ; mais entendez bien que je ne serai ni assez courageuse, ni assez raisonnable pour faire semblant de ne pas souffrir lorsque je me sentirai déchirée. Adieu, mon ami. Il me semble que je me sépare de vous pour bien long-temps ; et cette séparation me fait plus de mal que lorsque vous êtes là, et que vous me dites adieu : alors il n'y a que cet instant pour moi, je vis de toute ma force dans un point ; mais aujourd'hui il n'en est pas de même, je me sens triste, abattue, j'ai la privation de vous, de votre lettre, et je vois encore demain et après ! Ah ! cet avenir sera bien long ! Adieu, adieu.

LETTRE CXXXIX.

Mardi au soir, 24 octobre 1775.

Les oracles avoient cessé, parce qu'ils craignoient de parler aux échos. Ma dernière lettre est de vendredi l'après-dîner : j'avois jugé que vous partiriez dimanche ou lundi; aujourd'hui j'imagine que vous attendrez l'arrivée de M. de Saint-Germain qu'on attend mercredi ou jeudi. C'est un homme de mérite, c'est un homme isolé : il est arrivé là sans intrigue; on doit croire qu'il ne voudra que le bien, s'il fait des réformes et des changemens. Il aura la confiance du militaire, parce qu'on sait qu'il est instruit, et qu'il a une grande expérience. Personne ne peut mieux que lui faire usage de vos talens, vous mettre en activité ; d'ailleurs il faut penser à vous. Ne m'avez-vous pas dit qu'il étoit prévenu pour vous d'un grand intérêt? Il ne faut pas tourner le dos à la fortune.

J'ai reçu vos lettres de vendredi et de dimanche : elles sont courtes, elles sont rares.

Mais, mon ami, je ne me plains pas, vous avez tant d'intérêts divers! cela vous donne tant de soins, que je ne conçois pas comment vous y pouvez suffire ; tout le monde doit vous remercier et personne ne doit être heureux. Ne me répétez plus qu'il faut que je *tâche* de me faire à votre situation. Mon ami, ces mots *il faut tâcher*, quand il s'agit de sentiment ou de patience, sont autant de doutes et d'absurdités : c'est lorsqu'il s'agit de conduite, d'affaires, de choses d'intérêt qu'il faut en effet *tâcher*, qu'il faut se faire effort, parce que les actions, les démarches sont alors dirigées, ou doivent être dirigées par la réflexion; et c'est de la sottise ou de la légèreté que de se mettre sans cesse en contradiction avec ses projets et ses intérêts. Mais moi, je tâcherai, je me ferai effort, et pourquoi? Qu'est-ce que je me propose? qu'est-ce que je voulois? Non, non, mon ami, j'ai manqué le but de ma vie, il n'y a plus d'intérêt pour moi. Je me tairai sans doute, mais ce ne sera pas *en tâchant*, ce sera après avoir tout apprécié, tout jugé, et surtout après avoir vu de bien près le terme; c'est pour me calmer, s'il est possible, dans ces derniers

temps de souffrance. L'on supporte tout à la fin d'un voyage, je ne veux pas vous coûter un regret. Je n'ai point besoin de larmes après ma mort. Je ne vous demande plus que l'indulgence et la bonté qu'on accorde aux malades et aux malheureux. Adieu, mon ami. J'ai passé une cruelle journée, j'ai toussé à mourir. J'ai un peu de fièvre ce soir. Il faut cependant que j'écrive un mot à M. de Vaines. Je lui envoye cette lettre.

LETTRE CXL.

Jeudi, six heures du soir, 26 octobre 1775.

Vous aurez un mot demain matin. Je reçois votre lettre; c'est la première que j'aie eue le lendemain de sa date: ordinairement c'est le troisième jour. Mais, comme vous dites, il faut se plier à cette manière d'être; car vous n'en changerez pas. Mais aussi vous ne devez pas trouver extraordinaire que, dans cette incertitude perpétuelle de ce que vous faites et du lieu où vous êtes, on ne soit pas toujours aussi exact. Je vous ai écrit hier, c'est-à-dire, mardi au soir, et par le courrier de M. Turgot. Je priai M. de Vaines de vous envoyer ma lettre.—Eh, bon Dieu! êtes-vous fou d'aller demander de mes nouvelles au comte de C....? Il ne saura plus qu'une chose de moi : il saura ma mort; tout le reste est pour lui comme ce qui se passe en Chine. Il sait qu'il aime sa femme, il sent qu'il est riche; et voilà, je vous jure, les deux parties de son discours dont il ne se tirera en effet que par la vie éternelle.

—Non, je ne me porte pas bien : j'ai une toux convulsive qui ne me laisse pas un moment de repos. — Je ne vous réponds point sur M. de Saint-Germain ? c'est que j'en ai mes poches pleines. Mon ami, tout ce que je desire, c'est que vous ne mettiez rien contre vous ; sûrement cet homme a du mérite et beaucoup. Il vous a aimé, pourquoi voudriez-vous, comme dit précieusement M. de Saint-Mart, *donner cent coups de bâton à votre étoile*. Adieu. — Mais est-il bien vrai? avez-vous besoin d'être aimé de moi? cela ne prouve pas que vous soyez sensible, cela prouve seulement que vous êtes insatiable. Je vous écrirai par le courrier de M. Turgot; envoyez chercher une lettre chez M. de Vaines demain vendredi à six heures. Mais, au nom de Dieu, écrivez-moi avant neuf heures du soir : la poste part à cette heure là, et si vous saviez combien il est triste de recevoir une lettre qui a trois jours de date lorsqu'on est à 14 lieues! Cela annonce tant d'indifférence! J'ai eu ce matin à neuf heures, une lettre d'hier au soir, de la même heure, et ainsi tous les jours. Vous avez beau dire, les soins, l'attention, prouvent quelque chose. — Ma chambre est pleine, et même il y a des personnes que j'aime bien.

LETTRE CXLI.

Jeudi, minuit, 26 octobre 1775.

La conversation n'aura pas été interrompue long-temps, et cependant vous aurez eu le temps de respirer. Vous êtes bien heureux si vous respirez à l'aise : car pour moi cela m'est impossible, et je ne puis pas exprimer de quelle souffrance cela est ; mais c'est de vous que je veux parler, mon ami. —Je pense que vous ferez mal de quitter tout de suite M. de Saint-Germain. Dans ce premier brouhaha, il ne verra rien : rien ne fera trace, au lieu que, si vous étiez là après ce premier moment, il s'approcheroit de vous ; vous pourriez lui être utile en mille choses. Cet homme tombe des nues, il aura des milliers de questions à faire, et il a assez d'expérience pour ne les pas faire au hasard. Il vous a vu si jeune, vous étiez *son fils*, et l'on ne craint pas de se commettre vis-à-vis d'un jeune homme qu'on aime. Enfin je puis me tromper, mais je regarde ces premiers momens comme bien importans pour vous.

Voyez, mon ami; ne mettez ni fausse générosité, ni légèreté dans votre conduite. Je vous dis comme je vois. Je sais bien qu'il y a un degré d'intérêt qui trouble la vue; mais vous êtes encore plus près de vous que je n'en suis, ainsi défiez-vous donc de vous-même. — Vous ne me dites plus rien de vos affaires; qu'est-ce que cela prouve? sont-elles terminées comme vous le desiriez? ou y mettez-vous autant de négligence que M. le maréchal de Duras y met de légèreté? Oh! les excellens négociateurs! — M. de Vaines me fait votre éloge, mais de la meilleure manière; c'est son ame qui vous loue. Je vous dis cela, pour vous prouver que vous ne l'avez pas blessé le jour que vous lui avez parlé de moi; mais c'est moi que vous blesseriez actuellement, si vous reveniez à la charge. Mon ami, la première règle dans l'amitié, c'est de servir nos amis comme ils veulent l'être, fussent-ils les plus bizarres du monde : l'on doit avoir la délicatesse de se plier à leur volonté sur ce qui leur est directement personnel. Cela posé, ma manière, ma manie, si vous voulez, à moi, c'est de n'être servie par personne : je tiens compte des intentions, comme les autres

tiennent compte des actions. Ainsi laissez donc là votre activité ; portez-la sur d'autres objets : car, je vous le répète encore, vous m'offenseriez si jamais vous veniez à vous occuper de mes intérêts. Songez donc que, si j'avois voulu, je ne serois pas restée pauvre : il faut donc que la pauvreté ne soit pas le plus grand mal pour moi. Mon ami, croyez-moi ; je dis toujours vrai, et je sais bien ce que je veux.

Vous ne m'avez point parlé des spectacles; vous ne me dites pas un mot de ce que vous faites; vous n'avez pas besoin de causer, vous n'avez besoin que d'être par-tout, et de voir tout. Je voudrois que Dieu pût vous faire don de la puissance qu'il a d'être présent par-tout. Pour moi, je serois au désespoir d'avoir ce talent-là ; je suis bien loin de desirer d'être par-tout, car je voudrois bien n'être nulle part. Ah, mon Dieu ! je voudrois avoir la chimère qu'a madame de Muy, je croirois avoir retrouvé le bonheur : elle est sûre qu'elle reverra M. de Muy ; quel appui pour une ame désolée ! — Il y a quatre ans dans ce temps-ci, que je recevois régulièrement deux lettres par jour de Fontainebleau. L'absence fut de dix jours : j'eus

vingt-deux lettres; mais c'est qu'au milieu de la dissipation de la Cour, étant l'objet de la mode, étant devenu celui de l'engouement des plus belles dames, il n'avoit qu'une affaire, il n'avoit qu'un plaisir : il vouloit vivre dans ma pensée, il vouloit remplir ma vie; et, en effet, je me rappelle que ces dix jours-là je ne sortis pas une fois : j'attendois une lettre, et j'en écrivois une. Ah! ces souvenirs me tuent! cependant je voudrois bien pouvoir recommencer, et à des conditions plus cruelles encore. Mon ami, si vous voyez le fond de mon ame, que vous devez me plaindre! mais ne me le dites pas : c'est du courage que j'ai besoin; oui, j'en ai besoin, je souffre cruellement. — Dites-moi si vous avez régulièrement des nouvelles de madame de ***. Avez-vous fait quelque chose pour ce qui l'intéressoit? Vous ne me dites rien; mais vous êtes si pressé! — Est-ce que vous ne comptez pas suspendre votre travail sur le livre de M. Dumesnil-Durand? M. de Saint-Germain y répondra peut-être en quatre mots : cela vous épargnera bien de la peine; cependant si c'étoit un moyen d'ajouter à votre réputation, je le regretterois pour vous.

Le chevalier va faire jouer une pièce qu'il vient de composer ; il ne l'a fait voir à personne : cette manière lui a bien réussi pour *Agathe*, et je souhaite qu'il s'en trouve aussi bien cette fois-ci. Ce que c'est que le monde, le torrent de la société ! ils jouent et font des comédies ; ils ont sans cesse des scènes entre eux qui sont d'un genre larmoyant ; ils se tourmentent du matin au soir : c'est l'amour-propre qui se plaint, d'un côté, et de l'autre, c'est une vanité effrénée. Je me meurs de peur qu'avec les talens qu'ils ont tous les deux pour la comédie, et même pour la tragédie, ils n'amènent une scène de dénouement à une pièce qui devroit finir sans éclat. Oh ! comme tout le monde est malheureux ! — Vous voyez bien que je ne peux pas vous écrire jusqu'à votre départ, sur-tout lorsqu'il n'est pas fixé ; je ne veux pas qu'il reste une lettre après que vous serez parti. Adieu, je vous aime partout où je suis, mais non pas partout où vous êtes. Voilà le dénouement pour nous.

LETTRE CXLII.

Vendredi, 27 octobre 1775.

Je viens de recevoir trois lettres de Fontainebleau : elles sont du 26, et M. de Saint-Germain n'étoit pas encore arrivé. Mon ami, vous me disiez mercredi matin que vous m'écririez le soir, et vous n'avez pas pensé à moi. Depuis cet instant, dites-moi donc au moins si vous avez reçu deux lettres par M. de Vaines, et une par la poste, l'une de mardi et deux d'hier. Quand j'ai vu toutes ces lettres de Fontainebleau, je n'ai pas mis en doute qu'il n'y en eût une de vous. Mon Dieu, que vous me rendez injuste ! mon premier mouvement est toujours de lire avec dégoût les lettres de Fontainebleau, lorsqu'elles ont trompé mon espérance. Eh ! non, non, ce n'est pas vous qu'il faudroit aimer : vous êtes d'une agitation, d'une évaporation qui ne permettent pas de compter sur vous. Je ne vous critique pas ; mais je me condamne par tout ce qui me reste de raison ou de force. — Les archevêques d'Aix et de Toulouse sont partis ce matin pour

Fontainebleau. Mon ami, vous avez jugé de l'état de ce dernier avec ce vif intérêt qui fait dire au comte de C..... que je me porte bien; il est en bien mauvais état, et j'en suis bien inquiète : il a le meilleur régime, mais j'ai bien peur qu'il ne suffise pas contre son mal. Il est gai et même sans inquiétude: il tient peu à la vie, quoiqu'il n'ait guère senti le malheur. — J'admire votre justice, mon ami, lorsque vous blâmiez le choix du ministre, c'étoit M. Turgot qui l'avoit fait; depuis, après y avoir mieux pensé, vous avez trouvé que c'étoit le plus excellent choix qu'on pût jamais faire; ce n'est plus M. Turgot, c'est M. de Malsherbes. Tout comme il vous plaira, mais vous aurez bien de la peine à mettre dans ces *deux têtes là* deux volontés: il n'y en a qu'une, et c'est toujours pour faire le mieux possible. Oh! oui, je les aime; ce n'est pas le mot : je les chéris et les respecte du fond de mon ame. Ils ont eu l'honnêteté de me faire partager le plaisir qu'ils avoient du choix du Roi. Ce n'est pas par reconnoissance que je tiens à M. Turgot: il oublieroit que j'existe, que je me souviendrois de même de tout ce qu'il vaut. Voilà ma réponse à tout ce que vous me mandiez de

Montigni ; par sagesse je m'abstiens de répondre de premier mouvement : vous m'aviez blessée, et je me tus; je n'y sais plus que cette manière. Je ne sais si *M. Nicole* a oublié ce moyen de conserver la paix : il en vaut bien un autre. Adieu, mon ami. Vous ne m'avez rien dit, et je vous parle. J'ai là trois lettres, et je ne réponds pas. — A propos, j'ai oublié de vous dire que madame de Boufflers m'a répété deux fois qu'elle vous croyoit *bien heureux;* je lui ai dit que je n'en doutois pas. — Madame de Mart..... est à Montigni. Mon ami, elle va peut-être donner ou recevoir un acquit comptant des 22,000 liv. de rente. — Si je ne vous paroissois pas trop outrée, je vous dirois que je hais, oui, que j'abhorre l'argent, quand je viens à penser qu'il est le prix de tout. Fi!

LETTRE CXLIII.

Mercredi, 8 novembre 1775.

Mes lettres vous manquent, et ma présence ne vous est pas nécessaire. Vous avez passé cinq jours à Paris, en me reprochant, et à vous aussi tous les momens, que vous y restiez. Vous avez été quinze jours à Fontainebleau, et il ne s'y est guère passé de jour où vous n'eussiez trouvé une occasion commode pour aller et revenir. Vous saviez que j'étois malade, vous saviez la part que vous y aviez; et puis vous me mandez, et cela doit me combler d'aise et de reconnoissance, que, *si vous étiez venu à Paris, j'aurois été le seul objet de votre voyage.* Aussi ne l'avez-vous pas fait; et puis vous osez dire que si cela ne me pénètre pas de sensibilité, c'est que je suis devenue bien difficile et bien injuste. Oh ! que vous pesez sur mon cœur, lorsque vous voulez me prouver qu'il doit être content du vôtre ! Je ne me plaindrois jamais, mais vous me forcez souvent à crier, tant le mal que vous

me faites est aigu et profond ! Mon ami, j'ai été aimée, je le suis encore, et je meurs de regret en pensant que ce n'est pas de vous. J'ai beau me dire que je ne méritai jamais le bonheur que je regrette; mon cœur cette fois fait taire mon amour-propre : il me dit que, si je dus jamais être aimée, c'étoit de celui qui auroit assez de charme à mes yeux, pour me distraire de M. de M....., et pour me retenir à la vie après l'avoir perdu. Mais est-on jamais aimé par ce qu'on aime? entre-t-il de la justice et de la réflexion dans ce sentiment si involontaire et si absolu? — Je n'ai fait que languir depuis votre départ; je n'ai pas été une heure sans souffrance : le mal de mon ame passe à mon corps; j'ai tous les jours la fièvre, et mon médecin, qui n'est pas le plus habile de tous les hommes, me répète sans cesse que je suis consumée de chagrin, que mon pouls, que ma respiration annoncent une douleur active; et il s'en va toujours en me disant : *nous n'avons point de remède pour l'ame.* Il n'y en a plus pour moi; ce n'est pas guérir que je voudrois, mais me calmer, mais retrouver quelques momens de repos pour me conduire à celui que la nature m'accordera bientôt. Il n'y a

que cette pensée qui me repose : je n'ai plus la force d'aimer; mon ame me fatigue, me tourmente : je ne suis plus soutenue par rien. Le desir et l'espérance sont morts en moi; plus je m'affoiblis et plus je suis obsédée par une seule pensée. Sans doute je ne vous aime pas mieux que je vous ai aimé; mais c'est que je n'aime plus rien, c'est que les maux physiques me ramènent sans cesse à moi. Il n'y a plus ni dissipation, ni diversion : la longueur des nuits, la privation du sommeil ont fait de mon sentiment une manière de folie; cela est devenu un point fixe, et je ne sais comment il ne m'est pas déjà échappé vingt fois de dire des mots qui découvriroient le secret de ma vie et celui de mon cœur. Quelquefois, en société, je suis surprise par mes larmes, je suis obligée de m'enfuir. Hélas ! en vous peignant l'excès de mon égarement, je ne veux point vous toucher, puisque je crois que vous ne lirez jamais ceci. D'ailleurs, dans l'état où je suis, qu'est-ce que j'ai à prétendre ou à craindre de vous? Il me suffit de vous croire honnête, pour être bien sûre de tous vos procédés jusqu'à la fin. Il y a des situations qui forceroient une ame dure et insensible : tout

ce qui m'entoure paroît plus animé pour moi ; en voyant de près une séparation éternelle, on se rapproche. Je ne saurois assez me louer des soins et de l'intérêt de mes amis : ils ne me consolent pas ; mais il est certain qu'ils mettent de la douceur dans ma vie. Je les aime, et je voudrois les aimer davantage. Adieu. Je succombe à tant de pensées douloureuses ; cependant, en répandant mon ame, je l'ai un peu soulagée.

LETTRE CXLIV.

Jeudi, onze heures du soir, 9 novembre 1775.

Mon ami, je vous ai écrit quatre pages hier; jamais je ne puis finir ma journée sans prononcer que je vous aime. Je viens de voir la personne du monde de qui je suis la plus aimée, et cela ne m'a fait que mieux sentir à quel point je vous aimois. Après trois mois d'absence, si je vous avois entendu annoncer sans m'y attendre, comme j'aurois tressailli de la tête aux pieds ! comme je n'aurois pas su un mot de ce que je disois, ni de ce qu'on me disoit! Mon ami, il faut aimer pour connoître tout ce que la nature a accordé de biens et de plaisirs aux hommes. Il est doux sans doute d'être aimé ; mais où est le bonheur? car de juger, d'apprécier l'affection d'un homme aimable, de répondre avec honnêteté à des mouvemens involontaires, de voir tour-à-tour la tristesse et le mécontentement se peindre sur le visage de quelqu'un tout rempli du desir

de votre bonheur; oh ! si cela flatte l'amour-propre de quelque sotte femme, combien cela afflige une ame honnête et sensible ! Mon ami, je pourrois vous dire comme Pyrhus à Andromaque :

Ah ! qu'un seul des soupirs que mon cœur vous envoie,
S'il s'échappait vers elle, y porterait de joie !

— Mon Dieu ! est-ce que vous ne souffririez point de n'avoir pas de mes nouvelles ? est-ce que cela ne fait pas un vide dans votre vie ? Seriez-vous occupé ou enivré au point de ne pas éprouver tour-à-tour un besoin actif et une grande langueur ? Est-ce que je ne suis pas bien près de votre pensée lorsque je ne la suis pas ? Ah, mon ami ! Ces questions ne vous peignent qu'une bien foible partie de ce que je sens ; je meurs de tristesse. Mes amis me croient affectée de ces maux. Je voyois ce soir la bonté de M. d'Andezi et de M. de Schomberg : ils me rassuroient sur ma poitrine ; ma toux les déchiroit, et ils me consoloient. Les excellentes gens ! ils ne savent pas tout ce que je souffre ; mais je ne mérite pas d'être plainte, même par vous : car jugez de l'excès de ma folie ; je sens que je vous aime par-delà les forces de mon ame et de mon corps. Je sens que

je me meurs de n'avoir point de communication avec vous : cette privation est de tous les supplices le plus cruel pour moi. Je compte les jours, les heures, les minutes; ma tête s'égare sans cesse : car je veux l'impossible, je veux avoir de vos nouvelles les jours où le courrier n'arrive point : enfin, que vous dirai-je ? je vous aime à la folie. Eh bien ! après cela, comprenez-moi si vous pouvez. Je ne vous envoie point mes lettres; je vous choque, je vous irrite, ne fût-ce que par la contradiction : il y a plus, c'est que si, par quelque hasard, vous veniez à être forcé de rester dans le lieu où vous êtes, six mois, ou un an, ou toute la vie, je crois pouvoir répondre que vous n'entendriez jamais parler de moi. Concevez, d'après cette disposition, l'horreur que m'a causée ce maudit billet, daté d'un lieu qui se peint à moi d'une manière plus effroyable que l'enfer ne s'est jamais peint à sainte Thérèse et aux têtes les plus exaltées. Nulle raison dans la nature ne peut combattre une aussi funeste impression : je frissonne encore, en me rappelant cette date et le peu de lignes qui la suivoient. O ciel ! qu'étiez-vous devenu ! aviez-vous donc cessé

absolument d'être sensible à mes maux? Adieu; ce souvenir flétrit mon cœur.

10 novembre, vend. après l'heure de la poste.

Non, les effets de la passion ou de la raison (car je ne sais laquelle m'anime dans ce moment) sont incroyables. Après avoir attendu le facteur avec ce besoin, cette agitation qui font de l'attente le plus grand tourment, j'en étois malade physiquement: ma toux et ma rage de tête m'en avoient avancée de cinq ou six heures. Eh bien! après cet état violent, qui n'est susceptible ni de distraction ni d'adoucissement, le facteur est arrivé, j'ai eu des lettres. Il n'y en avoit point de vous; j'en ai reçu une violente commotion intérieure et extérieure, et puis je ne sais ce qui est arrivé, mais je me suis sentie calmée : il me semble que j'éprouve une sorte de douceur à vous trouver encore plus froid et plus indifférent que vous ne pouvez me trouver bizarre. En me prouvant que je ne suis rien pour vous, je crois qu'il me sera plus aisé de me détacher de vous. Il m'est tellement démontré que vous ne pouvez faire que le malheur de tous les instans de ma vie, que tout ce qui me donne

la force de m'éloigner de vous, de m'en séparer, est réellement pour moi le plus grand soulagement que je puisse sentir. Me voilà à souhaiter que vous soyez retenu par goût, ou par force, dans le lieu où vous êtes : votre absence cesse d'être un mal pour moi ; c'est du repos. Adieu.

LETTRE CXLV.

Lundi, trois heures après-midi, 1775.

Mon ami, que vous êtes aimable, et que vous justifiez bien l'excès de mon égarement et de mon malheur! Oui, je le crois, ce que j'ai souffert, ce que j'attends, rien n'auroit le pouvoir de m'empêcher, de me garantir de vous aimer, si je ne vous aimois pas. Il y a des choses qui me font croire a la fatalité : je devois donc vivre pour vous revoir, et j'en devois mourir. Mais, mon ami, je vous ai aimé, je ne me plains plus. Laissez-moi donc subir ma destinée, et gardez-vous de mettre le comble à mes maux, en me faisant aimer la vie au moment où il faudra la quitter, où je sens qu'elle m'échappe. Hélas, mon ami! par bonté, par pitié, laissez-moi croire que la mort me délivrera d'un fardeau qui m'accable! laissez-moi arrêter, reposer ma pensée sur ce moment tant desiré, si attendu, et dont je me sens approcher avec une sorte de transport! Mais aussi, lorsque je vous écoutois

hier, que je vous voyois, je pensois avec attendrissement que bientôt je vous dirois adieu pour jamais. Je me tâtois, j'aurois voulu ne me pas croire si malade; je regrettois de ne pouvoir plus espérer. Enfin, mon ami, ma tendresse pour vous remplissoit mon ame, et ne me permettoit plus de former un souhait qui eût pour objet de me séparer de vous. Ah! sous cet affreux rapport, la mort sera un mal, un grand mal. Mon Dieu! vous ne saurez jamais le déchirement, l'espèce de mort et d'angoisse où je viens de passer ces trois dernières semaines. Ce n'est pas la perte de mes forces, ma maigreur, l'excès de mon changement qui sont étranges. Ce qui est inoui, c'est que ma vie ait résisté à cette torture. Mais vous voilà; je vous ai retrouvé plein de bonté, de sensibilité : vous avez calmé mon ame, vous avez mis du baume dans mon sang. Il m'étoit moins pénible de souffrir cette nuit; je n'ai point dormi, j'ai eu la fièvre, j'ai toussé; mais en vérité je n'ai pas été malheureuse : car j'étois occupée de vous d'une manière douce et sensible. Je pensois que je vous écrirois, et je n'osois pas espérer recevoir de vos nouvelles. Mais

cela ne me paroissoit pas impossible. Jugez du sentiment de bonheur que j'ai eu lorsqu'en entrant dans ma chambre, l'on m'a dit de la part de M. de G..... Mon ami, ces mots m'ont fortifiée pour ma journée ; je ne crains plus la fièvre avec votre lettre : le remède a plus de pouvoir sur moi que le mal. — Seulement, je chasserai de ma pensée ce qui veut y revenir sans cesse. *Il est arrivé samedi à cinq heures à Paris, et il a attendu jusqu'à dimanche une heure, pour savoir si j'étois morte, malade, ou au comble du malheur.* Ah, mon ami ! vous aviez donc oublié que je vous aimois, et vous ne saviez donc plus comment j'aime avec toutes les facultés de mon ame, de mon esprit, avec l'air que je respire. Enfin *j'aime pour vivre, et je vis pour aimer.*

Je meurs d'envie de savoir ce que vous aura dit M. de Saint-Germain. J'ai pensé de nouveau à sa lettre : elle est fort bien, mais fort bien ; et je ne doute pas que vous ne soyez content de la conduite qu'il aura avec vous. Si ce n'est pas le matin que je vous vois demain mardi, écrivez-moi un mot, car je ne doute pas que vous ne reveniez ce soir. Si vous ne venez pas le matin, et que vous ne puis-

siez pas me donner votre soirée, il faut que vous sachiez que, depuis quatre heures jusqu'à cinq et demie, je suis seule : ainsi voilà trois manières de me voir avec liberté. Prenez-en donc une, mon ami ; car j'ai besoin de vous voir. Bonjour. Vous voyez que je me dédommage. Eh, bon Dieu ! j'ai tant souffert de me taire ! Mon ami, croyez-vous qu'il y ait ou qu'il y ait eu quelqu'un dans le monde plus vivement frappé de vos agrémens, et plus profondément occupé de vous? croyez-vous enfin qu'il y ait un degré de tendresse et de passion par-delà celui qui m'anime ? Les battemens de mon cœur, les pulsations de mon pouls, ma respiration, tout cela n'est plus que l'effet de la passion : elle est plus marquée, plus prononcée que jamais ; non pas qu'elle soit plus forte, mais c'est qu'elle va s'anéantir, semblable à la lumière qui revit avec force avant que de s'éteindre pour jamais. Adieu, mon ami. Je vous aime.

LETTRE CXLVI.

Quatre heures, 1775.

Mon ami, je n'ai pas fait ce que vous vouliez, je vous en demande pardon : mais il est au-dessus de mes forces de vous adresser une lettre dans le lieu où vous êtes. Cependant je ne suis pas assez injuste pour souhaiter que vous n'y soyez pas, et même avec plaisir et intérêt. Je suis inconséquente, foible et malheureuse, voilà tout. Souffrez-moi telle que je suis, et moi je vous aimerai à la folie tel que vous êtes. Mon Dieu! que vous êtes aimable de m'avoir écrit ce petit mot en partant! Il a ranimé un instant mon ame abattue. Ah, mon ami! qu'il m'est difficile de vivre! votre présence seule peut me faire supporter le sentiment de la perte que j'ai faite : tout le reste m'avertit que mon malheur est sans ressource comme sans consolation; tous mes amis, tous leurs soins me font sentir que rien ne peut désormais pénétrer jusqu'à mon cœur. C'étoit M. de M...., c'étoit mon sentiment pour lui qui

animoit tout pour moi; hors vous et mon affection pour vous, tout s'est éteint avec lui. La nature entière me paroît morte, je ne voudrois pas la ranimer, mais je voudrois m'anéantir. Que faire d'une existence aussi douloureuse et aussi languissante? Mon ami, vous m'aiderez à la supporter, et cela suffira quelque temps à votre bonté et à votre délicatesse. Vous vous direz : je soulage, j'adoucis le malheur, j'essuie les larmes d'une personne qui ne tient à la vie que par moi. Mais, mon ami, ce sentiment de vertu ne sauroit satisfaire entièrement votre ame : son ardeur, sa chaleur, son activité ne se contenteront point d'avoir adouci mes maux, vous voudrez, et avec raison, faire ma consolation, mais cela sera impossible, et bientôt vous vous refroidirez. Je sens, je prévois cet avenir, et il me paroît tout près de moi. Pourquoi l'attendre? Ne seroit-il pas doux et facile de le prévenir? Ah! laissez-moi achever de mourir! Ne cherchez point à réchauffer, à ranimer une ame que le plaisir et la douleur ont consumée. Je vous trouve si aimable, si digne d'être aimé, que vous me feriez regretter à chaque instant la force et la vivacité

que j'ai perdues. Non, ce n'est pas moi, en effet, qu'il faut aimer. Vous sentiriez trop souvent que vous me faites grace, et cela flétriroit votre cœur. Vous devez régner sur une ame vive, jeune, remplie de chaleur et de passion; la mienne ne peut plus s'élever jusque là. Elle n'est animée que par la tendresse et la sensibilité. Vous en êtes l'objet; il n'y a point de moment où je ne trouvasse de la douceur à vous en donner des preuves: mais puisqu'il y a mieux, et plus que cela, vous y pouvez prétendre, et avec raison. — Mon ami, le chevalier de Chatelux a résolu de me *tourner la tête;* il est encore venu passer la soirée hier avec moi. Il est arrivé de Choisi à onze heures, et il est venu descendre chez moi. Il m'a trouvée avec M. de Condorcet et M. d'Andezi. J'étois presque morte quand il est entré, et je n'ai pas été plus en vie pendant tout le temps qu'il a été avec moi. Il est bon, plus encore qu'il n'est vain: car il m'a demandé plusieurs fois si je souffrois. Il comparoit mon état de la veille à celui où j'étois, et il ne se doutoit pas que le charme qui me soutenoit, qui m'animoit le jour d'avant, étoit évanoui. Il agissoit ailleurs sans doute; et cette pensée n'étoit pas consolante pour

aimé ! Mon ami, votre lettre est aimable comme vous : elle est pleine d'intérêt; j'en avois besoin. Ah, mon Dieu ! comme j'ai souffert cette nuit ! je n'en puis plus, mais je vous aime.

Rapportez-moi ma lettre et pardonnez-moi; on ne guérit pas de la peur.

LETTRE CXLVII.

Onze heures et demie du soir, 1775.

Vous ne venez pas, et je n'ai point de lettre de vous ! Cela est bien vide. Mon ami, je vous aime, sans doute, mille fois mieux que *Bérénice* n'aimoit *Titus*. Mais malheureusement je ne puis pas faire le même emploi de mon temps : je ne saurois le passer tout entier à vous attendre, et ceci n'est pas hors de propos. Par exemple, l'espérance de vous voir ce soir m'a fait éconduire un de mes amis. Cela m'a peinée en vous attendant, et actuellement, cela m'inquiète : car même les amis s'éloignent bien vîte. On a tant d'affaires et de dissipation qu'il faut une grande bonté pour me sacrifier des soirées. Vous allez avoir mauvaise opinion de moi, je ne serois ni inquiétée, ni affligée, si j'avois éconduit ce qui m'aime. Il a actuellement ce degré d'intérêt qui pardonne, et qui fait qu'on ne prend point un refus pour un dégoût. Mais M. D..... n'en est pas là. En se répétant deux fois, *on ne peut plus la voir*, il s'y sou-

mettra comme à la nécessité. Cependant le moyen de l'avoir là, quand je vous attends! Si bien donc que je vous prie de ne me pas faire partager vos doutes; ils tourmentent mon ame, et ils laisseroient mes soirées trop solitaires. — Savez-vous bien que j'ai passé trois heures fort alarmée sur l'état de M. de Saint-Germain? On disoit qu'il étoit *mal*, qu'on craignoit une fluxion de poitrine, et cette pensée me faisoit frémir. La France est donc frappée de malédiction, me disois-je! Et puis vous, votre intérêt, tout cela m'agitoit, et je me taisois. Sur les sept heures on m'a annoncé une jolie femme, elle s'est mise à côté de moi. Sauriez-vous des nouvelles de M. de Saint-Germain?—Oui, vraiment, j'en ai de sept heures du matin: elles étoient fort bonnes; mais j'ai donné ordre, chez moi, de m'apporter ici des nouvelles de cinq heures que je dois avoir à huit heures. J'ai été alors tout à fait calmée, et je n'avois plus besoin de sa lettre qui est pourtant arrivée comme elle l'avoit dit; elle étoit datée de la chambre de M. de Saint-Germain, et elle étoit si rassurante, que je suis persuadée que vous aurez pu travailler avec lui. Mon Dieu! je le voudrois: car lorsque

réellement on n'est pas ministre, il y a bien peu de chose qui dédommage de la perte de sa liberté. On ne fait guère ce sacrifice qu'à la fortune et à l'amour; et en vérité on a bien raison : l'idée de chaîne, fût-elle d'or, révolte mon ame. Bonsoir. J'ai souffert, je ne connois plus que la douleur, et cependant vous dites qu'il faut chérir la vie; cela ne me paroît pas bien conséquent.

Onze heures du matin.

Je reçois votre lettre, mon ami. Je vous remercie de ne m'avoir pas laissée dans l'incertitude plus long-temps. J'en ai encore sur votre retour, et c'en est bien assez : car vous me dites bien foiblement que vous me verrez aujourd'hui. En tout, ce billet est un peu froid, mais il est une marque de bonté et d'attention; ainsi je dois m'en louer. Bonjour, mon ami. J'enverrai cette lettre chez vous pour que vous l'ayez en arrivant; et j'espère que si je ne vous vois pas ce soir, j'aurai de vos nouvelles demain matin de bonne heure. Ecrivez-moi en vous levant, ou avant que de vous coucher.

LETTRE CXLVIII.

Onze heures du soir, 1776.

J'ai bien pensé que, si vous n'êtes pas heureux, très-heureux, il faut que le bonheur n'existe pas, qu'il n'y ait pas une telle chose dans la nature : car vous êtes justement fait, tout exprès, pour jouir beaucoup et pour souffrir peu. Tout vous sert, vos défauts, vos bonnes qualités, votre sensibilité, votre légèreté. Vous avez des goûts, point de passions ; vous avez de l'ame, et point de caractère. En un mot, il semble que la nature se soit étudiée à faire les combinaisons les plus justes pour vous rendre heureux et pour vous rendre aimable. Vous me demanderez l'à-propos de cela ? Ah ! si vous ne le trouvez pas, croyez que je divague, et sur cent fois vous rencontrerez juste quatre-vingt-dix-neuf. — Mon ami, je ne vous attendois guère ce soir ; cependant je me suis arrachée avec peine de chez moi, à dix heures, pour aller passer une heure avec le comte d'Andezi

chez M. de Saint Chamans dont j'étois inquiète.

Quand vous verrai-je? Combien vous verrai-je? Aurez-vous la force de me refuser trois jours? Vous qui êtes si facile avec tout le monde, mon ami, songez ce que sont trois jours sur toute votre vie, sur des liens qui dureront à jamais. Ma vie sera si courte à moi, nos liens sont si frêles! eh, mon Dieu, je les croyois rompus. Il n'y a entre nous de solide, de bien fondé que le malheur : vous en avez signé l'arrêt par le sacrifice de votre liberté, et par le repos de tout ce qui me reste à vivre. Adieu. Dites-vous que, puisque vous m'avez condamnée, vous ne me devez rien; soyez cruel si vous pouvez. Enfin donnez-moi le coup de grace, que je vous bénisse et que je vous chérisse encore. — Le comte de C..... voudroit vous donner à dîner vendredi ou dimanche; il est à la campagne jusqu'à demain. Dites-moi à présent que tous vos desirs, que tous vos goûts sont satisfaits, à qui doivent appartenir les momens qui vous restent. Je vous demande seulement, de ne les pas jeter par la fenêtre.

Mes lettres, mon ami.

Je n'ai point reçu les papiers que madame Geoffrin attend avec impatience; renvoyez-les-moi tout de suite, je vous en prie.

LETTRE CXLIX.

Minuit, 1776.

Mon ami, vous ne m'avez pas attendue, n'est-il pas vrai ? Vous n'avez pas eu le temps de penser à moi, et il y auroit de la gaucherie et de la sottise à me faire des reproches et à vous des excuses : *il faut se croire aimé pour se croire infidèle*. Mais dans le vrai, avec la volonté et le desir de vous écrire, je ne l'avois pas pu. Depuis quatre heures jusqu'à cet instant je n'ai pas été seule une minute. D'ailleurs, que vous dire, mon ami, lorsque vous voulez que je vous parle de moi? Avec deux mots, je puis toujours exprimer ma disposition physique et morale : *je souffre, j'aime ;* et depuis quelque temps, cela est dans cet ordre là. Oui, je souffre beaucoup. J'ai eu la fièvre. J'ai la fièvre, et je sens que ma nuit sera détestable; je meurs déjà de soif et j'ai la poitrine et les entrailles brûlantes, c'est aussi ma mauvaise nuit; ma journée a été assez tolérable. Il y a eu si bonne compagnie, si bonne con-

Je n'ai point reçu les papiers que madame Geoffrin attend avec impatience; renvoyez-les-moi tout de suite, je vous en prie.

LETTRE CXLIX.

Minuit, 1776.

Mon ami, vous ne m'avez pas attendue, n'est-il pas vrai ? Vous n'avez pas eu le temps de penser à moi, et il y auroit de la gaucherie et de la sottise à me faire des reproches et à vous des excuses : *il faut se croire aimé pour se croire infidèle*. Mais dans le vrai, avec la volonté et le desir de vous écrire, je ne l'avois pas pu. Depuis quatre heures jusqu'à cet instant je n'ai pas été seule une minute. D'ailleurs, que vous dire, mon ami, lorsque vous voulez que je vous parle de moi? Avec deux mots, je puis toujours exprimer ma disposition physique et morale : *je souffre, j'aime ;* et depuis quelque temps, cela est dans cet ordre là. Oui, je souffre beaucoup. J'ai eu la fièvre. J'ai la fièvre, et je sens que ma nuit sera détestable; je meurs déjà de soif et j'ai la poitrine et les entrailles brûlantes, c'est aussi ma mauvaise nuit; ma journée a été assez tolérable. Il y a eu si bonne compagnie, si bonne con-

versation dans ma chambre, que je vous y ai desiré pour vous : car pour moi, le bon, le médiocre et le mauvais n'ajoutent rien au besoin que j'ai de vous voir; c'est le besoin de mon ame, comme le besoin de respirer est celui de mes poumons. Mon Dieu, que je voudrois modérer, éteindre même ce besoin! il est trop actif pour la foiblesse de ma machine, et puis il est plus nécessaire que jamais que je m'accoutume à vous voir rarement. Ah, mon Dieu! tout nous sépare, mon ami, et tout me rapprochoit d'un homme qui étoit né à trois cents lieues de moi. Hélas! il étoit animé de ce qui fait faire l'impossible. Ah, je ne me plains point : vous m'accordez assez, on se trouve toujours trop riche quand on va déménager, ou tout perdre. Eh bien! mon ami, avez-vous rempli vos projets, avez-vous beaucoup travaillé? Je n'en crois rien. Voici ce que vous aurez fait, dîner, après dîner causer, à cinq heures aller au Temple où vous aurez lu vos changemens sur le *Connétable;* ils auront été exaltés jusqu'aux nues, et avec cette douce faconde, les heures coulent bien vîte. Vous serez rentré un peu avant neuf heures; il est bien commode de végéter en famille, et de se faire adorer jusqu'à onze heures et

demie, minuit. Ici j'emploie l'art du peintre d'*Agamemnon*, et je me tais. Bonsoir. Je ne sais quelle heure vous me destinez demain, quoique vous m'ayez bien dit que ce seroit la soirée ; mais il se passe tant de choses dans votre tête, que vos projets ne doivent jamais être regardés comme des engagemens. Enfin, mon ami, vous me donnerez ce que vous pourrez. Mais ne venez pas à quatre heures ; j'ai dit à quelqu'un de venir à cette heure là, parce que j'ai bien jugé que ce n'est pas celle que vous choisiriez. Je me reproche de vous retenir si long-temps, vous êtes entouré comme un ministre. Mais comme ils sont sujets à confondre les papiers qu'ils reçoivent, je vous prierai de rassembler les quatre feuilles que vous avez de moi, et de me les rapporter.

LETTRE CL.

Onze heures du soir, 1776.

Quelque triste que je sois, j'ai joui vivement du plaisir de recevoir réponse sur les cinq heures du soir, à une lettre que je vous ai écrite à cinq heures du matin. Voilà ce qui fait aimer les grandes villes et Paris par-dessus tout. On n'a rien oublié de ce qui pouvoit être commode et utile. Vous ne me dites pas de vous écrire, ainsi c'est un peu hasarder d'être perdue ou égarée. Mon ami, vous êtes vraiment d'un excellent conseil, et soit qu'il vous soit dicté, ou par la sensibilité, ou par la lassitude de mes maux, je n'aurois rien de mieux à faire, comme vous dites, que d'en essayer. Vous traitez ma toux, ma maigreur, mon estomac détruit, mes insomnies, l'irritation de mes entrailles, comme vous traiteriez les fantaisies de toutes ces belles dames : ce sont leurs plumes, leur tête en pagode, leur démarche sur un talon, en un mot, toutes leurs sottises. Vous me proposez de me guérir, comme vous

leur proposeriez de se corriger. Mon ami, vous êtes bien jeune, voilà ce que cela me prouve : car je ne peux pas dire que vous êtes bien froid et bien désintéressé ; croyez que ni ma volonté, ni rien dans la nature n'auroit plus le pouvoir de me sauver. Non, la résurrection de M. de M...., qui seroit pour mon ame le premier de tous les biens, ne pourroit plus changer mon sort. Ah ! si ce miracle s'opéroit, combien la mort me seroit effroyable ! Il ne m'a connue qu'avec le besoin, le desir, et le plaisir de vivre. Mais, mon ami, je m'accuse, je me le reproche, je suis trop foible, je vous fatigue. Mes maux, mon malheur pèsent sur votre ame. Je ne veux plus que vous sachiez ce que je souffre : en ne vous le disant pas, votre sensibilité ne sera plus exercée d'une manière pénible, et vous croirez que j'ai suivi votre conseil. Vous me trouverez un meilleur visage ; et, ce qui est bien plus important, vous me trouverez moins curieuse. Allons, je vais faire comme *Sosie*, je me donnerai du courage par raison. Je ne vous promets pas d'aller jusqu'à la gaîté, c'est un tour au-dessus de mes forces. J'ai moins toussé aujourd'hui ; et si la nuit est de même, je ren-

verrai encore la saignée comme dernière ressource. Non, le comte de C..... ne vous a point su mauvais gré : il m'a dit honnêtement qu'il auroit fait comme vous. Mais si vous voulez tout réparer, dînez-y dimanche, vous me donnerez la force de sortir. — Oh ! je suis bien fâchée de ce que l'on commence à s'affoiblir, il faudroit être fort dans le moment où l'on a tout le pouvoir ; s'il craint, tout est perdu.

Vous voulez donc écraser tous les sots, et tous les méchans. Mon ami, cette ambition a moins d'éclat que celle d'Alexandre ; mais elle est tout aussi vaste. Adieu, adieu, mon ami. Vous êtes si pressé, si affairé que c'est manquer d'égard que de vous retenir. Que je voudrois savoir si vous reviendrez demain ! que je voudrois vous voir, que je voudrois...! l'impossible.

LETTRE CLI.

Onze heures du soir, 1776.

Je ne vous ai pas vu. Mon ami, *je vous aime*. Quand vous verrai-je? Voilà le résultat du passé, du présent, et de l'avenir, s'il y a un avenir! Ah, mon ami! que j'ai souffert, que je souffre! Mes maux sont affreux; mais je sens que je vous aime. Le comte de C..... a rapporté de Versailles que M. de Saint-Germain étoit dans son lit avec un gros rhume. Si vous ne deviez pas le voir, j'aurois grand regret à votre voyage. *Adieu*, mon ami. Quand ce seroit le dernier, je ne le prononcerois pas avec plus de tendresse et de regret. Mais pardon: vous ne voulez pas que je vous parle, ni de mon mal, ni de mon espérance.

LETTRE CLII.

Onze heures du soir, 1776.

Eh bien, mon père, vous me tuez, vous étiez moins cruel hier. Ah, laissez-moi guérir, ou mourir! Ne vous justifiez pas. — Non, mon ami, si vous n'êtes pas mort, si vous n'avez sauvé la vie à personne, il n'y a point d'excuse. Ah, mon Dieu, je meurs! Mon ame ne se possède plus. Vous l'avez exaltée ce matin, et vous m'abandonnez! Mon ami, je pressens que vous me forcerez un jour à vous donner un grand chagrin. Hélas! peut-être vous trouverez-vous soulagé? Oh! que cette pensée me donne de force! — J'ai manqué à madame de Saint-Chamans ce soir, j'ai éloigné mes amis. Demain je serai enfermée depuis midi jusqu'à deux heures; c'est un rendez-vous pris depuis quinze jours. Bonsoir. Puissiez-vous dormir et jouir d'autant de plaisir que vous m'avez fait éprouver de torture et d'angoisse! Non, je ne sais pas comment on ne meurt point de la force de la pensée. Ne venez pas demain matin.

LETTRE CLIII.

1776.

Mon ami, êtes-vous toujours aussi content? votre zèle n'est-il point refroidi? n'avez-vous rien à rabattre de tout le bien que vous espériez et desiriez? Enfin, mon ami, êtes-vous content? avez-vous pris des arrangemens positifs pour *le Connétable*? avez-vous vos loges, vos billets? est-ce toujours demain matin que vous avez une répétition? Trouverez-vous, au milieu de tant d'affaires, un moment à me donner? la réponse à cette question n'est pas celle qui m'intéresse le moins. J'ai besoin de vous voir. Mon ame languit; c'est, je crois, cette disposition que les dévots appellent un temps de sécheresse, et qu'il ne faut rien moins que l'amour de Dieu pour rendre supportable. Imaginez, mon ami, que le plus vif intérêt de ma journée a été un dîner excellent, dont je suis sortie tourmentée de remords, et pénétrée de regret d'avoir eu et trop de foiblesse et trop de force tout ensemble. Vous ne con-

noissez pas le plaisir de manger poussé jusqu'à la passion. Eh bien ! j'en suis là depuis douze ou quinze jours, et les médecins qui sont des ignorans ou des barbares, prétendent que c'est un mauvais symptôme pour ma poitrine. Si je pouvois calmer ma toux, je ne me soucierois guère de leur pronostic. Mon ami, je n'ai vu que des gens d'esprit à ce dîner : ils ont été aussi maussades que des bêtes ; il n'y a pas jusqu'à l'ambassadeur qui n'ait donné dans le genre ennuyeux. Figurez-vous ce que c'est que de venir lire des vers italiens pendant une heure. Mais en tous cas, s'ils m'ont ennuyée, je leur ai bien rendu en importunité, je n'ai pas cessé de tousser. Bonsoir, mon ami. Je me souviens que je vous aime, mais je ne le sens pas.

A propos, c'est tout de bon qu'il faut que je cherche un logement. Je sais de ce matin que je ne pourrois pas garder celui-ci, quand je le voudrois. Voyez donc à votre porte.

LETTRE CLIV.

Cinq heures du matin, 1776.

Je ne saurois dormir : mes entrailles, ma tête, mon ame, tout cela m'éveille et me tourmente. Pour charmer mes maux, je veux vous parler. Vous voyez bien, mon ami, que je ne peux pas, que je ne peux plus aller dîner chez M. Boutin. Je vous ai mandé que je lui avois écrit pour m'excuser, et en vérité, cela seroit au-dessus de mes forces. Excepté vous, je ne saurois écouter, ni parler à personne. J'ai été si bouleversée, il me reste encore tant d'inquiétude, que je ne saurois me trouver bien qu'avec cette famille désolée : je souffre et je sens comme elle. Mon ami, mon cœur est plein de larmes, et celles que je répands n'ont pas seulement M. de Saint-Chamans pour objet. Ah ! que vous tenez de près à tout ce qui anime mon ame ! c'est vous, c'est toujours vous, sous quelque forme et de quelque manière que j'exprime un sentiment douloureux. Mes regrets, mes craintes, mes re-

mords, tout est rempli de vous, et comment cela ne seroit-il pas? Je n'existe que par vous et pour vous. Eh, mon Dieu! vous dites que je rejette, que je repousse tout ce que vous faites pour moi. Expliquez donc ce qui m'attache, ce qui m'enchaîne à une vie de douleur que j'aurois dû quitter au moment où j'ai perdu ce qui m'en avoit fait connoître tout le prix, ce qui me l'avoit fait chérir. Qui est-ce qui me retint alors? qui est-ce qui me retient encore en déchirant mon cœur? Vous savez aussi bien que moi si je vous aime; vous savez qu'en vous disant que je vous hais, je vous prouve encore que je vous aime: mon silence, ma froideur, mes torts, tout vous est une preuve qu'il n'existe pas dans la nature une passion plus tendre et plus forte. Mon Dieu, qu'elle est combattue! qu'elle est abhorrée! et elle est toujours plus puissante que ma volonté et ma raison. — Mon ami, envoyez vîte vous excuser de ce dîner de M. Boutin. Gardez-moi votre bonne volonté pour demain mercredi chez madame Geoffrin. J'espère que je pourrai y aller, si nous avons des nouvelles aujourd'hui.—J'ai reçu votre lettre de Versailles en rentrant, elle étoit arrivée à minuit. Je

ne vous ai pas assez dit combien j'étois touchée de cette bonté compatissante. Bonjour ou bonsoir, mon ami, car je vais commencer ma nuit. Il est bien plus doux de causer avec vous que de dormir ; mais pour vous aimer, pour souffrir encore quelque temps, il faut bien avoir du sommeil : car pour aimer il faut vivre ; et il est bien certain que je ne vis que pour vous aimer. Adieu, la plus aimable et la plus chérie de toutes les créatures. C'est pardonner, mais oublier ! Ah, mon ami !

LETTRE CLV.

Quatre heures, 1776.

Mon ami, je suis malade, bien souffrante. Mais aussi je suis folle, depuis deux jours. Je ne sais ce qu'est devenue mon ame, c'est un désert: je n'y trouve plus ni sentiment ni passion, mais des regrets déchirans, une parfaite douleur, l'étonnement d'exister encore, la sensibilité et l'égarement des premiers momens où la mort impitoyable m'enleva ce qui seul m'avoit fait chérir la vie. Ah, mon Dieu! pourquoi m'empechâtes-vous de le suivre! Pourquoi me condamnâtes-vous à une mort si lente et si douloureuse? Voilà, mon ami, les pensées qui ont rempli ma vie depuis mardi au soir. J'en ai été plus malade; j'ai passé une nuit sans me coucher, je n'ai été dîner nulle part, et je vous l'avouerai, *le Connétable* est venu rarement à ma pensée. Je crois même que si vous ne m'aviez pas écrit, je n'aurois pas eu la force de vous montrer à quel point je suis triste et abattue. — Eh, mon Dieu, non!

je n'irai pas à Versailles : d'abord je suis trop malade, et puis je serois sur la roue pendant la représentation. Je suis plus difficile que vous sur votre intérêt. D'ailleurs, si cette tragédie amène, comme je l'espère, un grand succès, je ne me soucie pas d'exalter mon ame : elle est trop fatiguée, il ne lui faudroit plus que du repos et du calme. L'on m'a déjà envoyé demander trois fois ce billet de loge, cela m'importune à mourir. Je fais serment de ne jamais me mêler des plaisirs de personne. C'est le premier intérêt de tous ces gens là, et moi, loin d'avoir le projet de me divertir, je me sens la mort dans l'ame.

Vous ne m'avez pas rendu mes lettres ; je suis bien sûre que si je les envoyois demander chez vous, je les aurois. Vous étiez bien pressé mercredi : en tout, le mouvement vous est bien plus nécessaire que l'action. Cela paroît bien subtil, mais pensez-y, et vous verrez que cela est juste.—Mon ami, je vous remercie de l'intérêt que vous mettez à ce logement. Mon Dieu, que je voudrois en avoir un à Saint-Sulpice ! Ah ! ce qui est affreux, c'est que je fais peser mon malheur sur ce qui m'aime ; mais ce n'est pas vous.—Vous devriez venir dîner dimanche chez madame

la duchesse d'Enville. J'attends de vos nouvelles ce soir, et je me flatte que ce billet de loge y sera. Pardon, mon ami, de vous occuper, de vous détourner, et surtout de n'avoir pas eu la force de vous cacher ce que je souffre.

LETTRE CLVI.

Six heures du matin, 1776.

Je ne puis pas dire que ma première pensée est pour vous : car je n'ai point encore dormi ; mais ma pensée est pleine de vous, et je veux vous dire que je vous aime avant que quelque moment de sommeil m'enlève au plaisir de le sentir. Mon ami, je me suis couchée bien triste : je vous avois attendu long-temps, et cet espoir avoit animé et soutenu mon ame. Mais quand l'heure d'espérer a été passée, ah ! je suis tombée bien bas, car mon corps étoit bien abattu ! Il y avoit du monde autour de moi, mais je n'aurois pas été plus seule dans un désert. Eh, bon Dieu ! me disois-je en entendant annoncer ; tout ce qu'on n'attend point, tout ce qu'on ne desire point arrive, est exact, assidu ! Il est affreux de ne vivre que dans un point, de n'avoir qu'un objet, qu'un desir, qu'une pensée. Mon ami, ce que cela fait éprouver, n'est sûrement pas le remède de la fièvre ; mais cependant je l'ai beaucoup

moins forte que la nuit dernière ; je n'en ai ni la soif, ni la chaleur, ni l'espèce de délire. Figurez-vous qu'il m'étoit impossible de m'occuper de vous : mon sentiment m'échappoit comme tout le reste, et ce manque de pouvoir sur ma pensée augmentoit ma chaleur et mon agitation. Actuellement je suis plus calme ; je souffre, mais d'une manière supportable. Êtes-vous à Paris, mon ami ? Vous verrai-je ce matin ? Mon Dieu ! je vous souhaite la meilleure, la plus grande fortune, tous les succès ; mais qu'il est malheureux de s'être attaché à quelqu'un que tout éloigne de nous ! Si M. de Saint-Germain vous occupe, vous serez sans cesse à Versailles. Les représentations de cette pièce vous y mèneront sans cesse, et puis une femme, une famille, des goûts, de la dissipation ! Ah, mon ami ! je ne me plains de rien, mais de bonne foi, dites-moi si je pourrois vivre au travers de tout cela. Ce que vous feriez pour moi, vous coûteroit beaucoup, et ce que vous ne feriez pas, me mettroit à la torture. Il vaut bien mieux dire et faire comme *la femme de Petus : je ne pleure point, mais je meurs.* Je ne sais si c'est la fièvre, mais depuis assez long-

temps, ma tête est épuisée et rassasiée de larmes. Je n'en ai plus, ce soulagement n'est plus à l'usage de ma douleur. Mais, mon ami, c'est de vous que je veux vous parler. Vous êtes donc arrivé bien tard : car sûrement j'aurois entendu parler de vous aujourd'hui, si vous étiez arrivé *à cinq heures*. N'importe, je vous aime.

LETTRE CLVII.

Sept heures, 1776.

Oui, vous aurez un mot, mais rien qu'un mot. J'ai du monde ; vous, vous faites des visites, tout cela est d'un grand intérêt, il faut en convenir. Ah! si l'on aimoit, comme tout cela seroit plat! mais tout est bien, quand tout est mal. —A l'égard du logement, je n'ai que jusqu'à mercredi matin pour me décider, ainsi vos bontés et vos soins n'ont que cette latitude. — Je ne sortirai demain qu'à neuf heures du soir. Je dîne chez moi. — Je n'ai pas vu le baron, au lieu de cela, j'ai été passer une heure et demie au chevet du lit d'une charmante créature : songez donc quel charme elle a pour moi, puisque le tête-à-tête ne me pese point. — Vous avez dû voir qu'il m'est impossible de mentir. Pour ce qui concerne le secret de quelqu'un, cela me paroît impossible autrement. Je sais bien que l'on manque souvent à la morale; mais il faut une distraction, ou un intérêt : ce seroit faire le mal en pure perte. Bonsoir.

—La semaine dernière j'ai pu dîner trois fois avec vous, et vous ne l'avez pas voulu. Je pouvois vous voir tous les jours, car l'ambassadeur, M. de Schomberg, M. d'Andezi, etc. logent aussi loin que vous; mais ils ne tiennent pas à tant de choses, ni à tant de personnes, mais ils n'ont pas des chaînes qu'ils aient choisies, moyennant quoi, ils les mettent souvent à terre; ils ont raison et vous n'avez pas tort: j'en aurois moi, si je m'oubliois à vous écrire. Souvenez-vous donc de faire inscrire toutes les listes pour la répétition de mardi; joignez-y M. et madame la baronne de Breil.

Mon Dieu! ne vous occupez donc plus de ma santé, cet intérêt me pénètre; mais je crains qu'il ne vous fasse souffrir.

LETTRE CLVIII.

Midi, mars 1776.

Je n'entends pas ce que cela veut dire. A propos de ce propriétaire, vous dites : *je n'ai jamais rien vu de si difficile*. En quoi? pourquoi? Je n'entends pas ; mais puisque vous voulez bien prendre la peine de faire faire ce bail, je voudrois que ce ne fût pas *le vendredi*. Ce jour, ce nom me fait encore frissonner d'horreur. Si cela vous est égal, choisissez samedi ; ou bien je ne le signerai que samedi. Pardon de tout cet ennui. Non, je n'envoie plus chez vous, je ne vous presse plus de me donner du temps. Il me semble que c'est forcer nature que de chercher à vous rapprocher. Par la nature des choses, par les circonstances, par nos goûts, par nos âges, nous sommes trop séparés pour pouvoir nous rapprocher. Il faut donc se soumettre à ce qui a encore plus de force que la volonté et même le penchant, *la nécessité*. Vous êtes marié : votre premier devoir, votre premier soin et votre plus grand

plaisir se trouve là; suivez-le donc, et songez que ce que vous enlevez à cela, ne sauroit contenter une ame sensible. L'épuisement et l'affoiblissement de tout mon être me font fuir les convulsions de la passion. Je voudrois me reposer, je voudrois respirer, je voudrois essayer; ce que peuvent les sentimens les plus vrais et l'amitié la plus tendre, pour la consolation d'une créature abîmée de douleur et de malheur depuis tant d'années! Oh! laissez-moi, et soyez tout entier à vos goûts, à vos devoirs, et à vos travaux; en voilà bien assez pour remplir votre vie.

Non, ne venez pas ce soir: vous avez près de vous un délassement et un plaisir beaucoup plus efficaces que ceux que vous viendriez chercher avec moi; d'ailleurs je suis restée chez moi hier au soir. Je ne peux pas, je ne veux pas passer deux jours sans voir madame de Saint-Chamans qui est malade. Demain, si vous voulez, je vous verrai: je dîne chez l'ambassadeur de Naples, et je ne sortirai pas le soir. Aujourd'hui je vais chez madame Geoffrin. Bonjour. De tout ce que je connois, de tout ce que j'aime, de tout ce qui m'aime, vous êtes ce que je vois le moins. Je ne m'en plains pas; je me dis, au

contraire que cela est impossible autrement ; et je détourne vîte ma pensée de ce que je ne saurois changer.

LETTRE CLIX.

Minuit, 1776.

Oh! vous êtes tout de glace, gens heureux! Gens du monde, vos ames sont fermées aux vives, aux profondes impressions! Je suis prête à remercier le ciel du malheur qui m'accable, et dont je meurs, puisqu'il me laisse cette double sensibilité et cette profonde passion qui rendent accessible à tout ce qui souffre, à tout ce qui a connu la douleur, à tout ce qui est tourmenté par le plaisir et le malheur d'aimer. Oui, mon ami, vous êtes plus heureux que moi : mais j'ai plus de plaisir que vous ; je viens de finir le premier volume du *Paysan perverti*. Cette dernière page ne vous a pas ravi ; vous n'avez pas eu besoin de m'en parler, de me la lire! ame de glace! C'est le bonheur, c'est le langage du ciel. Et la mort de *Manon*, et sa passion et ses remords, et ces mots douloureux et passionnés qu'elle employe! Ah, mon Dieu! nous avons passé hier la soirée ensemble; le livre étoit là, vous l'aviez lu et

vous ne m'en disiez mot ! Mon ami, il y a un petit coin de votre ame, et une grande partie de votre conduite qui pouvoient sans folie et sans injustice faire faire un rapprochement qui ne vous plairoit pas. Oui, oui, il y a un peu *d'Edmond* dans votre affaire, vous ne lui ressemblez pas de face, mais un peu de profil. Mon ami, ce livre, ce mauvais livre qui manque de goût, de délicatesse, de bon sens même, ce livre, ou je me trompe fort, est fait avec le reste de passion et de chaleur qui animoit Saint-Preux et Julie. Oh, il y a des mots délicieux ! si ce ne sont pas les dernières étincelles de ton génie, *Jean-Jacques ;* si ce ne sont pas les cendres mal éteintes de la passion qui animoit ton ame, lis cet ouvrage, je t'en conjure, et ton cœur sera animé d'intérêt pour l'auteur, qui a mal conçu et mal conduit cet ouvrage, mais qui est certainement capable d'en faire un meilleur. Je vous punis, mon ami, je vous accable, mais vous vous tirerez d'affaire, comme de coutume, en ne le lisant point. *Edmond* en auroit bien fait autant, et il étoit moins occupé que vous. Mon ami, voici le titre, ou la note d'une lettre que j'aurois fait comme *Pierre l'Editeur*.

Edmond à Manon. Comment peut-on marquer les mêmes sentimens à tant d'objets différens? Le monde est un dangereux séjour pour quiconque a le cœur fait comme Edmond.

Vous me renverrez mon livre et mes lettres. Vous me direz que vous avez été plus dissipé qu'occupé cet après-dîner; l'opéra, des visites, les soins, les manières, la frivolité des gens du monde, du talent, du génie, le besoin d'avoir du mérite. Oh! l'étonnant contraste, et quel affreux malheur d'avoir vu de si près un homme encore plus séduisant qu'il n'est aimable! Mon ami, j'ai toussé à consterner tout ce qui étoit autour de moi, je n'en puis plus. En vérité, vous êtes obligé de m'aimer, vous n'avez plus qu'un moment. Je le sens.

Une loge de quatre places pour des femmes, trois billets de parquet; pensez-y, ne méprisez pas un soin qui oblige ce qui vous aime.

Je ne sortirai pas : j'ai la fièvre, et ma toux est continuelle.

LETTRE CLX.

Onze heures du soir, 1776.

Depuis que je vous ai quitté, mon ami, j'ai vu bien du monde, j'ai bien entendu causer de ce qu'il y a de plus important dans ce moment-ci; j'ai bien écouté parce que c'étoit des gens qui savoient ce dont ils parloient. J'en ai conclu que cette sotte, que cette malheureuse espèce humaine est bien difficile à gouverner, sur-tout lorsque l'on voudroit la rendre meilleure et plus heureuse. Mais pour dernier *résultat*, j'ai vu que M. de Saint-G.... ne vous disoit pas tout, et je souhaite qu'il vous garde aussi bien le secret qu'il le garde à d'autres; je ne vous parle pas au hasard. — Je voudrois bien que vous vinssiez dîner avec moi demain : et je n'ose vous en prier ; d'abord parce que j'aime mieux ce qui vous convient, que je n'aime mon plaisir; ce n'est pourtant pas rigoureusement vrai, mais il en est des expressions de sentiment comme des traits d'es-

prit et des jeux de mots, qu'il ne faut jamais presser, ni analyser. Voilà que je me souviens, que j'ai laissé *un d'abord* en l'air, qui demande une seconde raison. La voici: c'est qu'en ne vous pressant pas, si vous venez, je serai comblée, et que je m'épargne un refus: il faut avoir soin de soi lorsqu'on est aussi malingre que je le suis. Ah! si vous saviez comme j'ai toussé, et par quelle charmante personne j'ai été plainte, soignée et, en vérité, intéressée au point de faire un peu diversion à ce que je souffrois. Oui, après vous, mais bien après vous, c'est ce qui me plaît le plus dans le monde. *Entendez bien* que je ne dis pas aimer, ni m'intéresser, je parle seulement de goût et d'attrait. J'ai été une heure tête à tête avec elle. Celle-là sait parler de ce qu'elle lit, et elle n'a pas besoin de cette ressource; car elle sent et elle pense.—Mon ami, je dîne jeudi à l'hôtel de la Rochefoucault; il me seroit bien doux que ce fût avec vous, mais Versailles. Avant que d'y aller, vous devriez bien faire inscrire sur la liste de la comédie française les noms que je vais joindre ici. Et s'il étoit possible, vous devriez rapporter de Versailles le billet de la loge et les trois billets de parquet. J'entends bien

que cette suite, que cette importance que je mets à une petite chose, vous transporte de colère, ou de mépris. Mon ami, votre tort à vous est de n'en mettre ni aux grandes, ni aux petites choses. Il me revient dix lettres avant votre départ. Si je ne les reçois pas (car il faut employer la *menace* où la prière est inutile), je ne vous écrirai pas une ligne d'ici à un mois. Mais, mon Dieu! je sens quel cas vous devez faire de mes menaces et de mes résolutions! Si vous ne me croyez pas la plus fausse des créatures, vous devez me trouver la plus foible et la plus aimante. Bonsoir, mon ami. Pour pouvoir causer avec vous un moment, je viens de renvoyer quelqu'un qui ne dormoit pas comme vous, que je n'ennuyois pas comme je vous ennuie, mais qui ne pouvoit pas retenir mon attention, parce que je voulois vous parler. Cependant je n'aime pas trop à vous écrire à Paris : vous êtes si pressé, vous répondez si peu et si mal! vous êtes si peu avec moi, lorsque je suis avec vous! en un mot, vous êtes si bien tout ce qu'il faut être pour plaire et n'être guère aimé, que je me meurs d'envie de me mettre à ce régime. C'est la dernière ressource que

j'aie à tenter pour guérir mon ame, et soulager ma poitrine et mes entrailles : j'en souffre beaucoup dans ce moment-ci.

LETTRE CLXI.

1776.

Mon ami, vous êtes bien aimable. Quand je vous vois, je n'entends, je ne sens que vous. Mais livrée à moi, je ne connois plus que le sentiment de la douleur, des remords, des regrets. Tout ce qui peut tourmenter une ame sans la détacher, voilà le supplice auquel vous m'avez condamnée. Si j'avois de vos nouvelles, combien je vous en serois obligée !

Mais partez donc, vous arrivez toujours trop tard.

LETTRE CLXII.

Six heures du soir, 1776.

Je ne veux pas, mon ami, que, dans le peu de jours qui me restent à vivre, vous puissiez en passer un sans vous souvenir que vous êtes aimé à la folie par la plus malheureuse de toutes les créatures. Oui, mon ami, je vous aime. Je veux que cette triste vérité vous poursuive, qu'elle trouble votre bonheur; je veux que le poison qui a défendu ma vie, qui la consume, et qui sans doute la terminera, répande dans votre ame cette sensibilité douloureuse, qui du moins vous disposera à regretter ce qui vous a aimé avec le plus de tendresse et de passion. Adieu, mon ami. Ne m'aimez pas, puisque cela seroit contre votre devoir, et contre votre volonté; mais souffrez que je vous aime, et que je vous le redise cent fois, mille fois, mais jamais avec l'expression qui répond à ce que je sens.

Mon ami, venez dîner demain chez madame Geoffrin. J'ai si peu à vivre, que rien de ce

que vous ferez pour moi, ne pourra tirer à conséquence pour l'avenir. Mon Dieu, l'avenir ! que je plaindrois ceux qui l'attendroient, s'ils vous aimoient ! Mais adieu. J'ai du monde là. Qu'il est pénible de vivre en société, lorsqu'on n'a qu'une pensée !

LETTRE CLXIII.

Onze heures du soir, 1776.

Bonsoir, mon ami. Comment êtes-vous? Je suis inquiète de votre mal de gorge. Pour moi, je me suis traînée, et c'est le mot, chez l'ambassadeur de Naples. J'ai toussé à assourdir les vingt-quatre personnes qui étoient là. Je suis rentrée, j'ai eu des convulsions si violentes, qu'il ne m'est rien resté de mon dîner dans l'estomac. J'ai vomi avec des angoisses inexprimables; cette secousse m'a donné la fièvre, et beaucoup plus forte que celle d'hier. Voilà du moins la décision de mes deux médecins d'Andezi et Larochefoucault qui viennent de me quitter. Je les crois de reste, et je n'avois pas besoin d'eux pour savoir que j'ai la fièvre. — Mon ami, c'est M. d'Alembert qui vous remettra cette lettre: il va encore voir ce Monsieur si difficultueux; je suis confuse des soins que vous prenez pour cette affaire. Je vous demande cependant de ne pas m'abandonner jusqu'à ce que vous m'ayez vue perdue, c'est-à-dire,

jusqu'à la signature du bail. Faites-vous rendre les conditions ou clauses que je veux qui y soient insérées, et mettez de la pédanterie à faire tout exécuter. Tous ces détails faits, je n'ajouterai cependant pas, comme cet homme qui accabloit son ami absent, de soins, de commissions, etc. Mon cher ami, mettez beaucoup d'exactitude et d'attention à tout ce que je vous demande : *car je m'intéresse fort à ce qui me regarde.* En honneur, je ne trouve ni en moi, ni pour moi mon premier intérêt. Oh ! quand on a aimé, quand on a perdu ce qui nous aimoit, peut-il rester quelqu'intérêt pour soi ? Mon Dieu ! je n'en ai plus qu'un dans la vie : c'est de fuir ce qui me fait mal, et, par conséquent, d'être délivrée du seul mal qui accable les malheureux, *la vie.* Mon ami, je vous ai fait mal hier, en vous prouvant que vous jouiriez du premier de tous les biens, si vous aviez daigné l'apprécier. Adieu. Il y a des choses que je voudrois effacer de mon souvenir et retrancher de ma vie ; et c'est justement tout ce que j'ai fait pour vous, et tout ce que vous avez fait contre moi. Vous me disiez avec plus d'honnêteté que de sensibilité, qu'en signant mon bail, je signe-

rois *le traité de votre bonheur.* Mon ami, celui qui a pu signer mon arrêt le premier de mai, ne doit plus trouver son bonheur en moi. Adieu. Ne prenez pas la peine de venir demain matin chez moi.

LETTRE CLXIV.

Neuf heures et demie, 1776.

Je le sais bien : vous écrivez des billets charmans, mais vous me faites mourir. J'ai froid, si froid que mon thermomètre est à vingt degrés plus bas que celui de Réaumur. Ce froid concentré, cet état de torture perpétuel me jettent dans un découragement si profond, que je n'ai plus la force de desirer une meilleure disposition. En effet, que desirer ? Ce qui me reste à sentir, ne vaut pas mieux que ce que j'éprouve. Oh ! oui, il faut achever de s'anéantir. Je ne repousse, ni votre pitié, ni votre générosité. Je croirois vous faire mal en m'y refusant. Il faut que vous conserviez l'illusion de pouvoir me soulager ; on auroit ce mouvement pour son ennemi qu'on auroit accablé. Je suis avec du monde. Avant quatre heures j'avois chez moi la personne que j'attendois.

LETTRE CLXV.

1776.

Je gêle, je tremble, je meurs de froid, je suis dans l'eau. Vous ranimez la partie de moi qui est le plus malade; mon cœur est froid, serré et douloureux, et je dirois comme la Folle de Bedlam : *il souffre tant qu'il crevera.* Mon ami, il me semble qu'il y a un siècle depuis hier matin, et je crains de ne pas arriver à ce soir : je vous verrai donc, mes maux en seront adoucis. Mon Dieu ! je n'ai plus assez de force pour mon ame, elle me tue. Bonjour, mon ami, je vous aime mieux et plus que vous n'avez jamais aimé. Oui, j'ai toussé, j'ai souffert, mais je vous verrai. Ah ! vous serez occupé d'ici à ce soir; et moi, je n'aurai qu'une pensée qui me fera dire sans cesse : *que pour les malheureux l'heure lentement fuit !* — Mon ami, voyez si vous voulez dîner avec moi demain ou lundi chez le comte de C. . . . . : choisissez le jour; j'aimerois mieux lundi, mais votre volonté me décidera.

LETTRE CLXVI.

Minuit et demi, 1776.

Je ne suis seule que dans l'instant, je n'ai donc pas pu faire attendre votre laquais. Je suis si triste, et si fort tournée au malheur, que, quelque fondée que je sois à ne vous pas croire, je ne doute pas que vous ne soyez souffrant et que madame votre femme ne soit malade. Il me semble qu'elle est d'une santé bien délicate : elle en sera encore plus intéressante. J'ai prié M. d'Alembert d'aller savoir de vos nouvelles, parce que je craignois de n'avoir pas le moment de vous écrire; il me dira si vous allez à Versailles. Je crois qu'il y aura de l'inconséquence, mais il ne me reste rien à dire : vous ne ferez que ce qu'il faudra.

Mon Dieu, il est bien tard pour vous occuper de mes maux. Oubliez-en la cause : ne vous inquiétez pas des suites, et tout ce que je vous demande là est bien à votre portée. Cela vous sera plus facile que de trouver ces

grandes occasions et *ces grands dangers* à courir pour moi : non, je ne vous devrai plus rien, que la seule ressource à laquelle vous m'avez arrachée.

LETTRE CLXVII.

Une heure, 1776.

Ah ! s'il vous reste quelque bonté, plaignez-moi : je ne sais plus, je ne puis plus vous répondre ; mon corps et mon ame sont anéantis.

Mon bail, cassez-le ; achevez de me lier, tout ce qu'il vous plaira, cela m'est par-delà l'indifférence. Ah ! mon Dieu, je ne me connois plus.

LETTRE CLXVIII.

Dimanche bien tard, février 1776.

Vous le voyez bien, je le savois bien, cependant ce qui y mettoit un peu de doute, c'est que je vous avois dit de ne pas venir; mais le moment vous a entraîné, et j'en suis bien aise : vous aurez eu du plaisir, et moi je ne me suis point ennuyée, et je n'ai pas eu le mal-aise de vous attendre; ainsi je remarque, mais je ne me plains point. Je viens de voir quelqu'un qui avoit été deux jours absent. Mon ami, *vous m'aimez bien*, mais vous ne m'avez pas fait, ce matin, une des questions dont je viens d'être accablée : si j'avois eu la fièvre? si j'avois mieux dormi? combien d'accès de toux j'avois eus dans les vingt-quatre heures? etc. etc. et je voyois que chaque question avoit besoin d'une réponse. Mon ami, expliquez-moi, si vous pouvez, comment on peut conserver pour vous le moindre sentiment, lorsqu'on est certain, mais certain jusqu'à l'évidence, que ce que vous appelez votre sentiment est dé-

nué d'intérêt, d'attentions, d'amitié, et enfin de tout ce qui répond à une ame sensible et attachée. Oui, je le crois, si vous en avez le temps, et si vous pensez quelquefois à tout ce qu'on vous donne, et au peu que vous accordez, vous devez prendre, ou en grande pitié, ou en grand mépris vos dupes : pour moi, comme vous voyez, je ne le suis pas, mais je suis bien pis que cela; je pourrois vous dire dans tous les instans : *ne pouvant m'aveugler, vous m'avez su séduire.* Quelle malédiction, mon Dieu!...

Avez-vous eu des nouvelles de M. de Saint-Germain? M. d'Andezi arrivoit ce soir de Versailles, où l'on disoit qu'il étoit dans son lit : Dieu veuille qu'il vive et pour vous et pour la France. — Eh! bien, qu'est-ce qui l'a emporté ce soir, ou de madame de ****, ou de madame His, ou du travail? Il faut être bien heureux pour être toujours dans l'embarras du choix; pour moi, j'avoue que ce n'est pas ainsi que j'avois conçu le bonheur; et si je recommençois à vivre, ce n'est pas de celui-là que je voudrois : il est bien plus fait pour contenter la vanité que la sensibilité; mais tout le monde a raison, et

vous plus qu'un autre : car vous êtes bien content, et je vous en fais mon compliment du fond du cœur.—Que ferez-vous demain, mon ami? non pas, comme de raison, ce que vous avez dit que vous feriez? — J'ai eu un plaisir bien doux, bien sensible : j'ai embrassé M. de Saint-Chamans ; il est mieux, mais il n'est pas guéri, et sa mauvaise santé l'attriste, car il voudroit vivre. Le dégel m'a beaucoup rendu ; ma chambre a été remplie de monde tout le jour : cela ne m'a fait ni plaisir, ni peine ; j'ai gardé le silence et j'ai moins toussé. Je dois à madame de Durtal un sirop qui m'a tenu lieu de calmant aujourd'hui et hier : depuis trois mois je vivois d'opium, ils me l'ont fait bannir. Bonsoir. Vous voyez comme je suis entraînée à causer avec vous, cependant je devrois être dans mon lit ; ce n'est pas répondre au desir que vous aviez de me quitter ce matin.

LETTRE CLXIX.

1776.

Eh ! mon Dieu, vous vous méprenez : ce n'est pas moi qui vous suis nécessaire ; mais n'importe, puisque vous le voulez, je vous attendrai, et je passerai la soirée avec vous ; mais, en vérité, c'est vous sacrifier mon repos, j'y ai regret, parce que ce n'est rien faire pour votre bonheur. Il y a deux sortes de choses dans la nature qui ne supportent pas la médiocrité, et vous m'amenez à cette mesure que je déteste, et qui n'est pas faite pour mon ame. O ciel ! pourquoi vous ai-je connu ? je n'aurois pas éprouvé le remords et je n'existerois plus. Et voyez de quoi vous remplissez ma vie et mon ame ! je ne vous fais point de reproches, mais je vous exprime le vif regret que je sens de la méprise effroyable dans laquelle je suis tombée.—Rapportez-moi la lettre de la comtesse de Boufflers. — M. de Vaines ne viendra pas ce soir, il est venu hier jusqu'à onze heures : il m'a chargée de vous faire souvenir de lundi, parce

qu'il ne savoit pas où vous logez. Bonjour, à ce soir donc : mais ne venez pas tard, vous serez bien aimable ; apportez-moi ce mémoire de M. de Voyer.

LETTRE CLXX.

1776.

Je renvoie M. de la Rochefoucauld pour vous répondre. Votre bonté, cet intérêt actif me touche bien sensiblement ; mais, mon ami, si le sentiment que vous avez pour moi, vous est pénible et douloureux, il faut donc que je souhaite de le voir refroidir : car il me seroit affreux de vous faire souffrir. Ah! nous devons tous les deux avoir le même regret : le jour qui nous a fait rencontrer étoit un jour bien funeste ; que ne suis-je morte la veille ! — Ma journée a été remplie de douleurs, et ce qui est extraordinaire, d'un abattement que je croyois ne pouvoir pas s'allier avec l'activité de la souffrance.

Quel plaisir douloureux j'ai senti en revoyant madame Geoffrin ! ah ! elle m'a fait mal, j'ai vu sa fin plus près que la mienne ; je n'ai jamais pu me rendre maîtresse de mes larmes, elles m'ont surmontée devant elle, j'étois désolée. Ah! mes liens sont trop

forts, ils vont trop directement à mon cœur : il semble que je ne devrois plus avoir qu'une douleur et un regret ; et cependant je retrouve souvent mon ame toute vive d'affections et d'intérêts qui me déchirent. Mon Dieu ! si vous continuez à vous affecter de mes maux, vous m'en ferez trouver la durée insupportable. Je vous connois bien, mon ami, mon agonie sera un mal pour vous ; mais la rapidité de vos idées me répond que vous êtes pour jamais à l'abri des grands malheurs. Eh, mon Dieu ! tant mieux, j'en bénis le ciel pour vous.

Mais demain, c'est votre jeudi, soyez-y fidèle : je ne sais ce que je dis, ce ne sera que mercredi. Venez donc, mon ami, si vous avez du courage et de la bonté : car il en faut pour soutenir le spectacle de la douleur et du découragement. Bonsoir, je vais me mettre dans mon lit, d'où je devrois ne plus sortir.

LETTRE CLXXI.

Mardi, quatre heures, 17 octobre 1775.

Il faut vous écrire ! Mais en vérité, c'est presque me dire, il faut monter dans la lune. Mon ami, j'ai cédé, et mon regret c'est que ce ne soit pas seulement à votre prière : en m'arrachant ce *oui*, l'on m'a fait fondre en larmes, et vous me le pardonnerez. Mais je n'en reviens pas ; pourquoi cet acharnement après ma vie? Ils me répondent tous que jamais personne n'a si bien aimé que moi. Eh, bon Dieu ! ce mérite là a été payé de trente ans de souffrance, et puis la mort au bout ! je ne sais si cela encouragera nos dames à plumes.—Je verrai donc *Bordeu* demain à quatre heures, car c'est le poignard sur la gorge. Ne venez pas à cette heure là. J'ai vu toute ma liste : ils sont restés trois jusqu'à dix heures et demie, c'est moi qui ai renvoyé. Je vais me coucher, car il a bien fallu me lever. Bonsoir. Vous êtes bien aimable, et sans une profonde expérience, il seroit impossible de ne pas se laisser entraî-

ner ; tant de soins, tant de chaleur, si bien le ton et les expressions du sentiment, et tout cela employé, mon Dieu, pour qui ? pour une créature que la mort a enfin exaucée. Pourquoi donc voudriez-vous me rendre inconséquente comme le bucheron ?H élas! il ne manqueroit plus pour completter mon horrible destinée, que d'aller me mettre à regretter ce que je ne puis plus contenir ou retenir. Adieu, mon ami; de vos nouvelles.

LETTRE CLXXII.

Onze heures ; 1776.

POURQUOI me supposez-vous animée d'un sentiment affreux ? Voyez mieux : en aurois-je la force, quand même j'en aurois la disposition ? et puis il faudroit autant de manque de délicatesse que de mal-adresse, pour laisser percer du ressentiment lorsque je suis arrivée au point où je n'ai plus besoin de défense ni de vengeance. Mon ami, je meurs : cela satisfait à tout, cela remplit tout. Mais savez-vous ce qu'il faut faire de l'effroyable sentiment que vous me supposez ? un calmant pour le vôtre, auquel mon danger a donné un moment de vigueur : il faut vous refroidir, vous endurcir, fuir une malheureuse créature qui ne répand plus que la tristesse et l'effroi ; enfin il faut vous amener à la disposition, où lorsque l'événement arrivera, vous n'en éprouverez plus aucun mal. Voilà ce que ma générosité et mon intérêt pour votre repos me font vous conseiller, et c'est du fond de mon ame. N'al-

lez pas m'opposer la morale : mon ami, on ne doit plus rien à qui a renoncé à tout; tout pacte, tout lien, tout est rompu. Vous le voyez ! non, mon ame est impénétrable à toute consolation ; à peine osé-je me promettre quelque moment de soulagement à mes maux physiques : je les crois aussi incurables que ceux de mon cœur. J'ai cédé à l'amitié en voyant Bordeu : avant qu'il soit peu, la même amitié gémira de l'inutilité des secours. Bonsoir, je souffre beaucoup ; je voudrois bien que vous ne puissiez pas dire de même.

Songez que c'est demain votre *jeudi*. Vous avez la bonté de l'oublier : je dois m'en souvenir.

LETTRE CLXXIII.

Six heures du soir, mars 1776.

Oui, j'entends bien votre générosité. Vous voudriez qu'un autre me rattachât à la vie, ou du moins m'enlevât à la mort, à laquelle vous m'avez condamnée. Que de graces je vous dois! le sentiment de la haine n'auroit pas mieux fait pour mon bonheur et mon repos. Plût au ciel que vous eussiez répondu à ces avances si indiscrètes et si hors de propos, par de la haine! ce sentiment m'eût été moins funeste que celui qui vous a entraîné à me sauver la vie. Mais ce n'est point tout cela que je voulois vous dire. Je voulois vous remercier de m'avoir donné de vos nouvelles, et de m'avoir demandé des miennes : elles sont pis que jamais, mais trop bonnes encore.

LETTRE CLXXIV.

Dix heures et demie, 1776.

Je ne pouvois ni lire, ni écrire, ni dicter à huit heures quand j'ai reçu votre billet. J'étois dans une crise de toux et de douleur, qui ne m'ont permis qu'une heure après d'ouvrir votre lettre. Ce matin, mes douleurs sont venues à un tel point, que j'étois menacée d'inflammation. J'ai tout tenté pour obtenir du soulagement; et dans cette crise, vous voyez bien qu'il falloit que ma porte fût fermée. L'archevêque d'Aix et deux autres personnes y étoient venus long-temps avant vous. Eh, bon Dieu! pourquoi vous exclure? parce que vous ne m'avez pas vue hier? Ces mouvemens, ces pensées ne viennent que lorsqu'on se croit aimé, et surtout qu'on espère du plaisir; et dans mon état il n'y en a plus, je ne respire qu'après le soulagement. Je viens de me priver de M. d'Andezi; il restoit avec moi. Je n'en ai pas eu le courage; il m'a trouvé la fièvre assez forte, et il lui a paru bien simple que je pré-

férasse mon lit à la conversation. Bonsoir donc; je vais me coucher. Ne venez pas demain matin: ma porte sera fermée jusqu'à quatre heures sans exception. Je ne suis plus maîtresse de mes maux; ils ont pris possession de moi, et je leur cède. N'allez pas croire que je n'aie point envie de vous voir; mais je meurs de regret à la manière triste dont vous passez la soirée auprès de moi, tandis que vous êtes entouré chez vous de tous les genres de plaisir. Point de sacrifice, mon ami: les malades repoussent les efforts; ils leur font si peu!

LETTRE CLXXV.

1776.

L'amitié fait des miracles. Voici le fait : le vicomte de Saint-Chamans a demandé un congé ; s'il ne l'obtient pas, et qu'il aille à Monaco, c'est un homme perdu. Il a la funeste expérience des deux années passées. Je ne vous dis pas : sollicitez son congé, parce que ce n'est peut-être pas cela qu'il faut faire. Mais parlez du mauvais état où il est ; parlez du danger qu'il court, d'abord, en ne faisant pas les remèdes qu'on lui ordonne, et puis, en s'exposant à un air qui lui est mortel. Enfin, mon ami, plaidez pour sa vie : c'est détourner de celle qui me reste à subir, une des plus profondes douleurs que je puisse sentir désormais. Dites au baron de se joindre à vous, pour parler de l'effet de la mer sur ce malheureux jeune homme ; il en a été témoin. J'attends de vos nouvelles, puisque vous m'en avez promis : car je crois qu'il est bien plus doux et plus naturel de parler

à celle qui vous a consacré sa vie ; on ne doit plus avoir rien à dire à quelqu'un qui va la perdre. Ah ! je n'en puis plus, et cela est bien vrai. Bonsoir.

LETTRE CLXXVI.

Trois heures, 1776.

Ce n'est ni votre faute ni la mienne, mon ami, si vous n'avez pas eu de mes nouvelles à Versailles. J'ai reçu votre billet ce matin à onze heures; il n'étoit plus temps, et comme j'imagine que vous irez chez vous avant que de venir chez moi, je me presse de vous remercier de votre soin si aimable, si plein de bonté. Votre intérêt me touche si fort, que je suis désolée de ne pas pouvoir le contenter en vous disant que je suis mieux; mais il n'y a pas moyen, j'ai toussé hier à en mourir. J'ai eu la fièvre assez forte cette nuit pour avoir mes idées un peu plus brouillées et plus égarées que jamais; et ce matin, à onze heures, j'ai vu mon médecin, qui m'a trouvé plus de fièvre que je n'en ai ordinairement à cette heure là : c'est une fièvre d'irritation; ma poitrine et mes entrailles sont encore plus allumées et plus agitées que mon ame. Mais, mon ami, je vous aime; et si vous me répondez, j'aurai la force du martyr : je souffrirai, je préférerai mes

maux au bonheur de tout ce qui existe. — Je viens de recevoir un petit billet bien aimable de l'archevêque de Toulouse ; mais il m'inquiète, quoiqu'il ne soit pas inquiet, au moins à ce qu'il me dit : il a craché du sang hier. *Bordeu* dit que c'est de la gorge ; mais est-il naturel de cracher du sang, surtout lorsqu'on est au lait pour toute nourriture, et que l'on prend une fois par jour du lait d'ânesse ? j'ai peur que cela ne finisse mal. Mon Dieu ! qu'il y a loin de ce que j'aime, de ce qui m'intéresse, de ce qui m'inquiète même, qu'il y a loin de tout cela à vous ! Ah ! mon ami, portez-vous bien, ne me tourmentez plus, ne me faites plus de mal ; mais aussi, n'allez pas à l'autre excès : ne me faites pas croire que ma vie vous est nécessaire ; je serois trop à plaindre, car je sens le besoin de mourir. Bonjour, mon ami. — J'ai bien envie de savoir si vous êtes content de M. de Saint-Germain : je l'espère, je le crois. Venez, venez. Vous avez plus de pouvoir sur moi que Logistile sur Roland, que l'opium sur la douleur ; et je crois, en honneur, que vous seriez plus fort contre moi que la mort même. — Tout le monde, tout ce qui a un peu de goût et d'esprit, est à la chevrette.

LETTRE CLXXVII.

1776.

J'étois hier dans le néant : ce degré d'abattement ressemble à la mort, mais malheureusement ce ne l'est pas. J'ai pensé à six heures que vous étiez peut-être bien près de moi, mais aussi vous en étiez peut-être bien loin par la pensée : car, dans la même chambre, on est souvent bien peu ensemble. Mon ami, n'arrivez donc pas à dix heures du soir, venez de bonne heure. Savez-vous ce qui m'aguerrit un peu pour vous, c'est M. de Condorcet, qui va à Nogent à pied toutes les semaines ; il me dit que ces courses l'ont fortifié d'une manière sensible. En conséquence, il part pour faire sa promenade de quatre lieues ; mais cependant je trouve votre rue bien loin : vous devriez venir en voiture, et la renvoyer.

M. de Saint-Chamans n'est pas plus mal ; mais voilà tout, et son état me donne de grandes craintes pour l'avenir. Vous êtes une bonne et bien aimable personne de vou-

loir bien vous occuper de mes affections. — J'ai su hier de vos nouvelles par M. de Vaines. Bonjour, mon ami. Et moi aussi je ne suis pas seule, cela coupe la parole. A ce soir, mon ami. Ne vous laissez pas aller à un autre mouvement.

En grace apportez-moi ce soir votre voyage de Prusse et de Vienne. Oui, je le veux tel qu'il est; si vous me dites non, nous serons brouillés.

LETTRE CLXXVIII.

Dix heures du matin, 1776.

Mon ami, vous m'avez vue bien foible, bien malheureuse. Ordinairement votre présence suspend mes maux, et détourne mes larmes. Aujourd'hui je succombe, et je ne sais lequel, de mon ame ou de mon corps, me faisoit le plus de mal. Cette disposition est si profonde, que je viens de refuser les consolations de l'amitié, et que j'ai préféré d'être seule, de vous dire un mot, de me coucher, à la douceur et à la tristesse de me plaindre et de faire partager ma douleur. — Je viens de me souvenir que vous m'avez dit que vous aimiez à rester chez vous les *mardis* et les *jeudis*. Votre bonté vous l'a fait oublier, mais je vous rends votre parole. Mon ami, jamais je n'ai moins desiré que vous me fissiez des sacrifices. Hélas! vous voyez si je suis en état de jouir de rien! je vous crie seulement; ne déchirez pas ma plaie. Voilà où se bornent tous mes desirs. Il me semble que, si vous le vouliez bien, vos voyages à Ver-

sailles seroient un peu moins fréquens. — Mon ami, si je vous vois demain, apportez-moi le reste de votre voyage, et ma brochure bleue : si vous l'avez sous la main, donnez-la à mon domestique. — Mon ami, avez-vous envoyé mon billet au propriétaire de ma maison ? Mon Dieu, je regrette souvent la peine que je vous donne pour ce logement. Adieu. Je n'ai pas, en vérité, la force de tenir ma plume ; toutes mes facultés sont employées à souffrir. Ah ! je suis arrivée à ce terme de la vie, où il est presque aussi douloureux de mourir que de vivre. Je crains trop la douleur ; les maux de mon ame ont épuisé toutes mes forces. Mon ami, soutenez-moi ; mais ne souffrez pas : car cela deviendroit mon mal le plus sensible. Je vous le répète bonnement, simplement, n'enlevez pas la soirée de demain à votre famille ; demain c'est *mardi*.

LETTRE CLXXIX.

1776.

Mais cela est comme vous, sans mesure : envoyer la nuit deux fois ! Ah ! le meilleur de tous les hommes ! Oui, calmez-vous, je vous le répète : vous hâteriez mes maux ; les vôtres me font mal, bien mal. Je viens de prendre des calmans, je n'en suis pas encore soulagée. Je suis dans mon lit, et je penserai souvent avec douleur que vous souffrez. — Ne venez pas avant midi. Adieu.

LETTRE CLXXX.

Quatre heures, 1776.

Vous êtes trop bon, trop aimable, mon ami. Vous voudriez ranimer, soutenir une ame qui succombe enfin sous le poids et la durée de la douleur. Je sens tout le prix de votre sentiment; mais je ne le mérite plus. Il a été un temps où être aimée de vous ne m'auroit rien laissé à desirer. Hélas, peut-être cela eût-il éteint mes regrets, ou du moins en auroit adouci l'amertume; j'aurois voulu vivre. Aujourd'hui je ne veux plus que mourir. Il n'y a point de dédommagement, point d'adoucissement à la perte que j'ai faite; il n'y falloit pas survivre. Voilà, mon ami, le seul sentiment d'amertume que je trouve dans mon ame contre vous. — Je voudrois bien savoir votre sort, je voudrois bien que vous fussiez heureux. — J'ai reçu votre lettre à une heure; j'avois une fièvre ardente. Je ne puis vous exprimer ce qu'il m'a fallu de peine et de temps pour la lire:

je ne voulois pas différer jusqu'aujourd'hui, et cela me donnoit presque le délire. — J'attends de vos nouvelles ce soir. Adieu, mon ami. Si jamais, je revenois à la vie, j'aimerois encore à l'employer à vous aimer; mais il n'y a plus de temps.

DEUX CHAPITRES

dans le genre du *Voyage sentimental de Sterne*,

PAR LE MÊME AUTEUR.

CHAPITRE XV,

QUI NE VOUS SURPRENDRA PAS.

Je vous suis, dis-je à mon hôte.... Mais comme il ouvroit la porte, je vis arriver deux ouvriers qui m'apportoient les vases de marbre que j'avois commandés au faubourg Saint-Antoine.... « Entrez, mes amis; et quoique j'aie une affaire, je veux faire la vôtre avant que de sortir.... ». Ils posèrent à terre mes deux vases. Je les regardois, je les trouvois beaux, et je cherchois sur le visage de ces deux hommes à voir s'ils partageoient mon approbation. En les regardant, je levai un couvercle; pour le remettre je me baissai, et je le vis cassé. Je relevai la tête pour parler; l'un de ces hommes me regarde avec douleur: « Hélas! oui, Monsieur, il est cassé; mon camarade en mourra de chagrin; il n'a pas osé venir, il a craint votre colère. Si notre maître le sait, oh! oui, Jacques en mourra ». Le son de voix de cet homme, l'émotion de son ame avoient déjà remué la mienne. Hélas! disois-je en moi-même, j'ai eu une fantaisie; et aux yeux d'un Anglais, une fantaisie est

une sottise. Je voulois avoir du plaisir, et j'ai fait descendre la douleur dans l'ame de ces bonnes gens! Je les regardois, et je crus m'apercevoir que mon silence avoit augmenté leur trouble; les yeux de celui qui venoit de parler étoient pleins de larmes.... « Eh non, non, dis-je, en élevant la voix, Jacques ne mourra pas.... Vous êtes donc son ami?— Ah, Monsieur, Jacques est un si bon garçon, il travaille si bien, il a tant de malheur, une femme, quatre petits enfans! c'est lui qui fait vivre tout cela. Oh! mon bon Mylord, ayez pitié de lui, de sa pauvre famille et de moi: si notre maître vient à savoir le malheur qui lui est arrivé, il renverra Jacques, il sera perdu, et ses enfans et sa femme.— Votre maître ne le saura jamais, mes amis; allez-vous-en, calmez le chagrin de Jacques, et dites-lui bien que je ne suis point en colère. Adieu; soyez tranquilles, je suis content.... ». Je rendis la joie à l'ami de Jacques, et à celui qui étoit venu avec lui. Leurs yeux et leurs gestes m'exprimoient leur reconnoissance avec plus d'éloquence qu'un orateur de la Chambre des Communes n'en met à attaquer un ministre en place. Je sortis avec eux; je ne trouvai plus mon hôte: mais Lafleur

venoit m'avertir qu'il étoit temps d'aller dîner chez madame G...., où j'avois promis d'aller il y avoit deux jours.... « Monsieur veut-il un carrosse, me dit Lafleur, vous en irez plus vîte?— Oui, dis-je, mais ce ne sera pas pour y être plutôt, mais pour jouir de l'émotion que je viens d'avoir..... ». J'ai déjà dit que mon ame aimoit le repos, lorsqu'elle étoit animée par sa propre sensibilité ou par celle des autres. Lafleur revint dans l'instant. « Voilà, dit-il, le carrosse ». J'y montai sans voir Lafleur, je ne voyois plus que Jacques. Il a souffert, me disois-je; il sera rentré chez lui hier au soir sans plaisir; ses enfans l'auront embrassé, il leur aura ouvert les bras: mais son ame aura été fermée à la joie; sa femme aura pressé ses joues, mais son cœur n'en aura rien senti. Ah! ma Lisette, conçois-tu bien tout le mal qu'on me feroit, si on m'enlevoit à la tendresse et au charme qui me pénétrera, lorsque mon cœur sera près du tien, lorsque ta main sera dans la mienne. Je t'ai fait mal, Jacques, je t'ai privé de la plus douce consolation que la nature ait donnée à ses enfans.... J'en étois là, lorsque le carrosse s'arrêta. Lafleur vint ouvrir la portière : « Mon ami, lui dis-je, il faut que

tu soulages mon cœur, il est opprimé par ce qu'a souffert Jacques.—Et où est Jacques? quel est-il? quel mal a-t-il?—Ecoutez-moi, Lafleur : vous êtes un bon garçon, vous avez pitié des malheureux.... » Le visage de Lafleur, qui étoit toujours épanoui, commençoit à prendre une teinte de sensibilité; sa tête se baissoit, et il sembloit me remercier de le connoître si bien et de le lui dire. « Oui, mon ami, il nous faut secourir un malheureux : je suis cause qu'il a souffert; ce Jacques est un ouvrier qui a cassé le couvercle d'un de mes vases de marbre....—Et cela a mis en colère Monsieur contre lui? Je vais, je cours lui dire que vous n'êtes plus fâché », et Lafleur couroit déjà. Je le saisis par le bras; « écoutez-moi, mon ami : je n'ai point vu Jacques; il craignoit trop, il étoit trop affligé pour paroître....—Le pauvre malheureux! disoit tout bas Lafleur.—Il m'a envoyé son ami : Oh! la bonne ame que cet ami! il souffroit autant que Jacques. Il m'a dit que si je me plaignois à leur maître, Jacques en mourroit, qu'il seroit renvoyé, et que, s'il n'avoit plus d'ouvrage, il seroit perdu et toute sa famille.—Il a une femme, me dit Lafleur avec attendrissement!...—Oui, Lafleur, et quatre

petits enfans que son travail fait vivre. — Oh ! Monsieur, Monsieur, reprit Lafleur, il faut que nous délivrions Jacques de son malheur ! — C'est bien mon intention. Mon ami, il faut que tu ailles le trouver ; tu lui diras que je ne suis point fâché contre lui, mais que j'ai du chagrin de ce qu'il a souffert » ; et en disant cela, je tirai ma bourse : « Tiens, Lafleur, voilà douze francs que tu donneras à ce pauvre Jacques ; cela fera du bien à sa femme.... — La bonne femme, disoit Lafleur, elle aime sûrement son mari, c'est un si brave homme ! — Oui, dis-je, il est pauvre, il est sensible, il a des enfans.... », et je soupirois en prononçant ce dernier mot.... « Ce n'est pas tout, Lafleur, il faut que vous alliez chercher l'ami de Jacques, que vous le tiriez à part. — Oui vraiment, dit Lafleur ; il faut que le maître ne sache rien de tout cela. — Vous lui direz que ce Monsieur chez qui il a été ce matin, a été si content de la manière dont il a demandé grace pour son ami, qu'il lui envoie six francs pour boire et pour l'engager, non-seulement à défendre son ami, mais à ne jamais accuser ses camarades. — Oui, oui, Monsieur, votre commission va être faite. Jacques ne sera plus

malheureux : son ami, sa femme, vous, moi, nous serons tous contens. J'embrasserai sa bonne femme, je verrai ses petits enfans ; je cours et je reviens.... ». Que je me sentis soulagé par le peu de bien que je venois de faire ! je me sentois encore doucement ému par la bonté active de Lafleur.... L'honnête créature, disois-je ! Pourquoi la Providence ne l'a-t-elle pas placée dans la classe des hommes qui peuvent secourir et soulager leurs semblables, et dont la plupart ont le cœur inaccessible aux malheureux ? En disant cela, je me trouvai dans l'antichambre de madame G.... Bon ! disois-je, j'en dînerai mieux, je serai de meilleure compagnie, mon pauvre Jacques va être content ; et j'entrai dans la chambre où il y avoit dix ou douze personnes qui dînoient tous les mercredis chez madame G....

CHAPITRE XVI.

QUE CE FUT UNE BONNE JOURNÉE QUE CELLE DES POTS CASSÉS.

Le dîner fut excellent. La maîtresse de la maison n'en faisoit pas les honneurs; mais elle s'occupoit de ses amis. Depuis que j'étois en France, je n'avois point rencontré tant de bonté, de simplicité et d'aisance réunies. Toutes les personnes qui étoient à ce dîner me parurent aimables; elles étoient bien aises d'être ensemble. L'air de franchise et de contentement de madame G.... se répandoit autour d'elle.... Oui, ma Lisette, toi seule y manquois. Par-tout où je suis bien, je te regrette. Ton plaisir est le premier besoin de mon cœur.... Un Français diroit que la conversation animée, gaie et variée qu'il y eut pendant ce dîner l'avoit fort amusé. Pour moi, je suis un peu comme mon oncle *Tobi:* je n'entends guère mieux le mot *amusement* que la chose. Un jour il venoit de secourir le capitaine Lefèvre qui se mouroit de chagrin et de misère dans une hôtellerie; il deman-

doit au caporal *Trim*, « *dis-moi, mon ami, nous sommes-nous amusés aujourd'hui? Mon frère Shandi dit quelquefois qu'il vient de s'amuser, et je ne l'entends pas.* — Monsieur, répondit le caporal, en se courbant, votre ame n'a pas besoin de comprendre M. Shandi; elle est bonne, vous avez du plaisir à soulager les malheureux. Je ne sais pas ce que c'est que l'amusement, mais ni vous ni moi n'en avons besoin. — Tu as raison, mon cher *Trim;* je laisserai parler d'amusement mon frère *Shandi*, et je me contenterai d'avoir du plaisir à sentir mon ame émue des maux de nos amis. — Oui, reprit Trim; ce sont tous les malheureux, et nous n'en manquerons jamais.... ». O mon cher oncle Tobi! je n'ai pas l'ame aussi bonne, aussi douce que toi; cependant je l'avouerai, je n'écoute avec intérêt que ce qui parle à mon ame. Je ne louai jamais un trait d'esprit; mais j'ai toujours une larme à donner au récit d'une bonne action ou à un mouvement de sensibilité : ce sont là les seules touches qui répondent à mon cœur.... Oh! qu'il fut doucement et délicieusement ému par ce qui se passa après dîner!... Nous rentrâmes dans le cabinet où il y avoit une table

à l'anglaise pour servir le café : c'étoit la maîtresse de la maison qui en prenoit le soin. Tout le monde se mit autour de la table, chacun prit sa tasse, et madame G.... la cafetière. Il y avoit un pot de crême. Elle en offroit, et plusieurs en prirent. Un abbé qui étoit à côté de moi, remuoit cette crême, la mêloit dans son café, la goûtoit avec un peu de lenteur, ce qui fut remarqué par madame G.... « Madame, dit-il avec un ton où il y avoit plus d'affection que de critique, tout ce qu'on mange ici, tout ce qu'on y prend est à un tel point de perfection, que j'ose vous faire une représentation : il n'y a que la crême qui ne soit pas bonne. — Je le sais bien, reprit doucement madame G....; elle est mauvaise, j'en suis bien fâchée (et ce dernier mot fut dit en regardant ses amis), mais cela ne peut pas être autrement. — Comment donc, reprit plus gaîment l'abbé, comment! il est nécessaire que vous ayez de la mauvaise crême? Cela me paroît plaisant. — Oui, oui, mes amis, cela est nécessaire; et si vous voulez m'écouter, vous serez forcés d'en convenir... ». Tout le monde se tut, mais avec l'expression du desir de l'entendre. « J'avois une laitière de campagne qui venoit

apporter le lait et la crême tous les matins. Un jour, je vis entrer mon portier avec l'air triste.... Que venez-vous m'apprendre, Follet, lui dis-je?—Madame, votre laitière est en bas, elle est toute en larmes, elle vient vous faire dire qu'à l'avenir elle ne pourra plus servir Madame : sa vache est morte, et elle s'en désole.—Faites-moi monter cette pauvre femme....; et il fut bien vîte, car la laitière sembloit l'avoir suivi : on ouvrit ma porte, elle s'y tenoit, essuyoit ses yeux, elle paroissoit vouloir étouffer les sanglots qui la suffoquoient, et elle ne pouvoit avancer.... J'ai remarqué souvent que les malheureux croient que c'est manquer de respect que de se livrer à l'expression de leur douleur; je voyois ce mouvement dans l'effort qu'elle faisoit pour se calmer.... Approchez, ma bonne, approchez, lui dis-je.... Elle vouloit marcher, et elle n'avançoit point; elle levoit les pieds, et ils se trouvoient à la même place.... Venez, venez, ma chère amie; vous avez donc eu bien du malheur!.... Ce mot la soulagea, elle fondit en larmes.... Bien du malheur,—oh! oui, Madame.... et elle leva les yeux pour me regarder : jusque-là elle les avoit tenus baissés. Alors il me sembla qu'elle

cherchoit dans mon visage si elle auroit la force de parler.... Eh bien! dites-moi, ma bonne femme, vous avez perdu votre vache? Elle vous faisoit vivre, n'est-ce pas? — Hélas! dit-elle, en joignant et en élevant les mains, que deviendront mon pauvre père et ma mère! Ils sont si vieux! ils ne peuvent plus travailler, notre vache et moi étions tout leur bien; elle est morte, mon mari dans son lit depuis deux mois.... Alors les sanglots l'étouffèrent; elle mit son visage dans son tablier, elle s'abandonna à toute sa douleur, elle me faisoit mal à l'ame.... Ma chère amie, calmez-vous, votre douleur me fait une plaie. Je vous donnerai une vache, vous l'achèterez aussi belle que vous pourrez, et j'espère qu'elle remplacera celle que vous avez perdue.... Elle leva sa tête, laissa tomber ses bras: je ne vis plus de larmes sur son visage, elle étoit sans mouvement, elle ouvroit la bouche, elle essayoit de prononcer.... J'ajoutai: Et ce sera tout-à-l'heure que vous irez chercher la meilleure vache.—Oh! Madame, oh! ma bonne Dame, vous sauvez la vie à mon père.... Alors je vis couler des larmes; mais elles étoient douces et lentes; son visage étoit calme.... c'est alors que je remarquai sa

figure. Elle étoit jeune et fraîche, de belles dents, de la douceur dans les yeux.... Quel âge avez-vous, ma chère? — Je vais avoir trente ans vienne la Saint-Martin, dit-elle en faisant la révérence. — Eh bien, ma bonne, actuellement que vous voilà un peu consolée, dites-moi tous vos malheurs, je les soulagerai peut-être. — Madame est trop charitable, reprit-elle avec un souris qui ressembloit au bonheur. — Allons, dites-moi, aimez-vous votre mari? — Charles et moi, nous nous aimons depuis que nous allions ensemble au catéchisme de notre curé. Charles est un brave homme, bon travailleur. Avant le malheur qu'il a eu de se blesser à la jambe, nous ne manquions de rien. Il aime mon père comme s'il étoit le sien, et il pleuroit hier en me disant : Va, Magdelaine, va dire demain à tes pratiques que tu n'as plus de lait, que notre vache est morte.... Et en prononçant ce mot, ma bonne femme s'essuyoit les yeux qui se remplissoient encore de larmes. — Votre mari sera donc bien content ce soir, quand il verra que vous ramenez une vache? Content! oh! il ne le croira pas. Je lui dirai la bonté de Madame; qu'il vous bénira! que mon pauvre père va

prier le bon Dieu pour la conservation de Madame! — Mais vous ne dites rien de votre mère!... (car j'avois remarqué que son père étoit toujours l'objet de son attendrissement et de sa douleur) est-ce que vous ne l'aimez pas? — Pardonnez-moi, je l'aime bien; mais la pauvre femme, elle gronde tant! Si ce n'étoit que moi.... c'est ma mère; ainsi.... Mais elle tourmente Charles, elle le querelle, et elle l'a souvent fait sortir de la maison, et c'est cela qui me chagrine : car le chagrin de Charles me fait plus de mal que le mien; mais il n'a point de rancune, il a soin de ma mère. La pauvre femme! il le faut bien; à peine peut-elle se remuer. Je dis quelquefois à Charles : Mon ami, quand nous serons vieux et infirmes, nous serons peut-être aussi grogneurs que ma mère : il faut bien prendre patience; et Charles rit, il m'embrasse et nous sommes contens.... — Eh bien! ma bonne, je veux encore ajouter à votre bien-être : je veux vous donner une seconde vache, pour vous consoler de ce que vous avez souffert depuis deux jours. — Oh! c'est trop, Madame, c'est trop, dit-elle avec l'expression de la joie et du desir : nous serions tous trop heureux! Mais dites-moi, pourrez-vous soi-

gner deux vaches?—Oui, moi et mon cousin Claude nous en aurons bien soin. Claude a un bon cœur: il a pleuré trois jours, et n'a rien voulu manger pendant tout le temps que notre vache refusoit le foin : il la gardoit tout le jour, et moi je couchois à côté d'elle la nuit. Nous parlions ensemble.... Comment te va, *Blanche*, lui disois-je? Elle me regardoit, elle se plaignoit, et quelquefois je croyois qu'elle pleuroit. Veux-tu du pain, m'amie.... Elle le prenoit, mais elle ne pouvoit pas l'avaler. Elle me regardoit, je la flattois, et il sembloit que cela lui faisoit du bien.... Hélas! le bon Dieu est le maître ; il a compté nos jours, il a voulu que Blanche soit morte hier matin : mais il nous aime bien; c'est mon pauvre père qui est la bénédiction de notre famille ; c'est pour le récompenser que le bon Dieu a voulu que j'aie trouvé une si charitable Dame qui a fait tant de bien à mon cœur; il étoit mort quand je suis arrivée à la porte de M. Follet. Qu'il va me trouver joyeuse en sortant! Mon Dieu! que le bon Dieu est bon!.... et elle joignoit les mains avec action. Ses yeux, son visage ne me peignoient plus que le plaisir, mon ame s'en laissoit doucement pénétrer.... Mes amis, je

n'ai guère passé de matinée qui m'ait laissé une impression plus agréable : je devois bien plus à ma laitière qu'elle n'avoit reçu de bien de moi.... Adieu, ma bonne, lui dis-je, car je m'apperçus qu'il étoit onze heures. J'avois été plus d'une heure avec cette bonne femme; je l'avois consolée, je ne regrettai pas mon temps, je crus l'avoir bien employé.... Vous voyez donc, d'après tout ce que je viens de vous conter, que je ne peux pas avoir de bonne crême. Me donneriez-vous le conseil, et aurois-je le courage de quitter ma laitière? Je l'ai consolée de la mort de sa vache; qui est-ce qui la consoleroit du mal qu'elle sentiroit, si je venois à la quitter? Ne vaut-il donc pas mieux, mon cher Abbé, en se tournant de son côté, que nous prenions de mauvaise crême? Mes amis, en la prenant, penseront à la bonne laitière, et ils me pardonneront, n'est-il pas vrai?.... ». Il y eut une acclamation générale : chacun louoit la bienfaisance, la bonté de madame G.... Pour moi, j'avois les yeux attachés sur tous ses mouvemens, et je ne disois mot : mon ame étoit trop occupée pour me laisser des expressions. Pendant ce récit, il m'étoit échappé des larmes que je sentois venir de mon cœur.... Bon,

m'étois-je dit souvent, il y a donc encore une aussi bonne ame que celle de mon oncle Tobi ! les malheureux ont donc encore une amie qui veille pour eux, qui est près de leurs cœurs.... Pendant que je réfléchissois, ou plutôt que je sentois et jouissois de la vertu de cette excellente dame, elle s'approcha de moi... Vous ne dites rien, monsieur Sterne, dit-elle en me regardant avec bienveillance ; cependant mon histoire ne vous a pas ennuyé : j'en ai vu des preuves certaines sur votre visage, j'ai vu couler une larme pour ma laitière, et cela m'a fait plaisir ! — Hélas ! Madame, dis-je en la regardant avec la tendresse et le respect dont elle avoit pénétré mon ame, je ne sais point louer tant de bonté et de simplicité à faire le bien : mais je chérirai la Providence qui a accordé aux malheureux une aussi excellente protectrice ; je la bénirai de me l'avoir fait connoître, et je dirai à tous mes compatriotes. « Allez en France, allez » voir madame G.... vous verrez la bienfai» sance, la bonté ; vous verrez ces vertus dans » leur perfection, parce que vous les trou» verez accompagnées d'une délicatesse qui » ne peut venir que d'une ame dont la sensi» bilité a été perfectionnée par l'habitude de

» la vertu. Oh ! l'excellente femme que vous » connoîtrez ! Allez, mes amis, faites le » voyage de Paris; et à votre retour, si vous » m'apprenez que vous avez vu, ou que vous » avez connu cette respectable Dame, je ne » m'informerai plus si vous avez eu du plaisir » à Paris, si vous êtes bien aises d'avoir été » en France. Pour moi, je n'y ai connu le bon- » heur que d'aujourd'hui.... ». Il s'étoit fait un profond silence pendant que je parlois ; madame G.... n'avoit pu m'interrompre. J'avois parlé avec véhémence : c'étoit mon cœur qui donnoit de la chaleur à ce que je disois, et je vis que j'avois été entendu de celui de madame G.... ses yeux s'étoient mouillés de larmes.... « Ah ! que je suis heureuse, dit-elle avec simplicité ! je suis donc bonne ! M. Sterne, vous venez de m'en récompenser, je veux vous embrasser pour le bien que vous m'avez fait.... ». Elle se baissa, je me levai avec transport, je la serrai dans mes bras.... Oui, ma Lisette, je sentis pour la première fois de ma vie, que les mouvemens qu'inspire la vertu, ont leurs délices comme ceux de l'amour; mon ame eut un moment d'ivresse.... Son retour fut pour toi.... j'en serai plus digne de

ma Lisette, me dis-je. Elle pleurera avec moi lorsque je lui conterai l'histoire de la laitière de madame G....

FIN.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

DC
135
L5A45
t.2

Lespinasse, Julie Jeanne
Éleonore de
Lettres de Mademoiselle
de Lespinasse